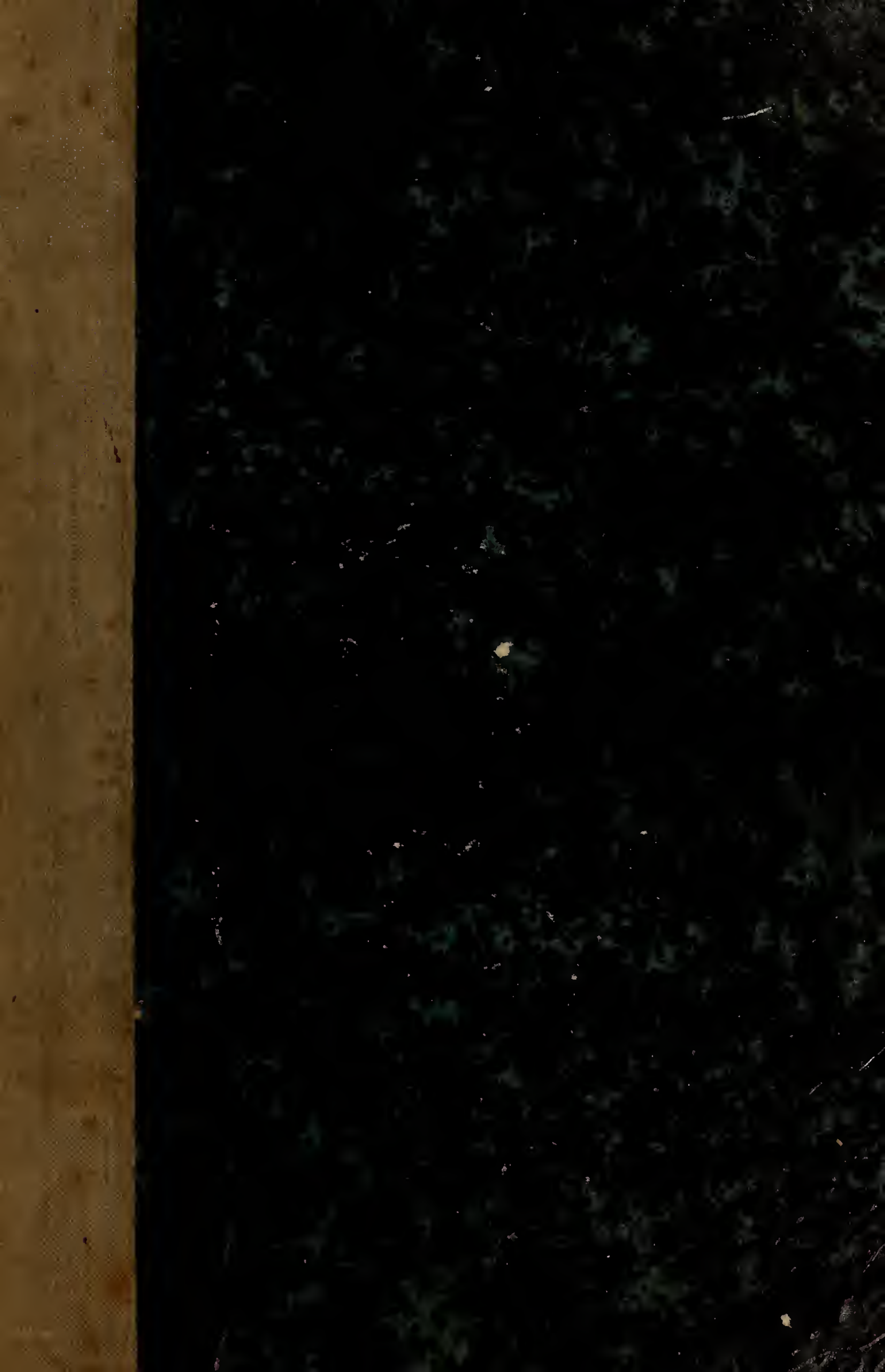




ZUMA

OU

LA DÉCOUVERTE

DU QUINQUINA,

SUIVI

DE LA BELLE PAULE, — DE ZENÉIDE,

DES ROSEAUX DU TIBRE, &c. &c.;

PAR Mme. LA COMTESSE DE GENLIS.



St.-PÉTERSBOURG,

De l'Imprimerie de Pluchart.

1818.

PERMIS D'IMPRIMER,

A la charge de fournir au Comité de la Censure; après l'impression et avant de mettre l'ouvrage en vente, un exemplaire pour ledit Comité, un exemplaire pour le Département du Ministre de l'Instruction publique : deux exemplaires pour la BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE publique, et un exemplaire pour l'ACADÉMIE IMPÉRIALE des Sciences.

St.-Pétersbourg, le 11 Septembre 1817.

Conseiller de Cour, *Censeur* SOHN.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A

Mme. LA COMTESSE DE CHOISEUL,

NÉE PRINCESSE DE BAUFFREMONT.

MON AMIE,

Vous connaissez déjà en 1812 *une nouvelle de ce recueil (la Belle Paule), et vous savez quel hasard singulier, et quelle délicatesse m'ont empêché de la mettre au jour en* 1814. *Si votre suffrage était moins cher à mon cœur, je*

sentirais mieux encore combien un auteur doit être flatté de l'obtenir ; mais je pense surtout que je le dois à votre amitié. Et pour moi, cette douce pensée exclut toutes celles de l'amour-propre.

LA COMTESSE DE GENLIS.

ZUMA

OU

LA DÉCOUVERTE DU QUINQUINA.

Vers le milieu du dix-septième siècle, l'animosité des Indiens contre les Espagnols existait encore dans toute son énergie ; des traditions trop fidèles conservaient parmi ces peuples opprimés et déchus, le souvenir affreux de la cruauté de leurs vainqueurs. Ils étaient subjugués et non soumis. Les Espagnols n'avaient conquis que des esclaves, ils ne régnaient que par la terreur. A cette époque un vice-roi, plus sévère que tous les autres, portait au comble leur haine impuissante et secrète. Son secrétaire, ministre rigoureux de ses volontés arbitraires, était d'une insatiable cupidité ; les Indiens le haïssaient encore plus que son maître. Il mourut subitement, et les symptômes ef-

frayans qui précédèrent sa mort, firent croire universellement qu'il avait été empoisonné par les Indiens. On chercha les coupables, on ne put les découvrir. Cet événement fit beaucoup de bruit, car ce n'était pas le premier crime de ce genre parmi les Indiens. On savait qu'ils connaissaient des poisons mortels : ils furent plus d'une fois convaincus d'en avoir fait usage, mais ni les tortures, ni la mort n'avaient pu leur faire déclarer ces funestes secrets.

Dans ces entrefaites, le vice-roi fut rappelé; la cour d'Espagne nomma à sa place le comte de Cinchon. Le comte, dans la force de l'âge, et doué de toutes les qualités aimables et de toutes les vertus qui peuvent concilier les esprits et gagner les cœurs, venait de se marier. Il avait épousé une jeune personne charmante qu'il adorait, et dont il était passionnément aimé. La comtesse voulut suivre son époux, qui craignant confusément pour elle la haine et la perfidie des Indiens, désirait qu'elle restât en Espagne, malgré le chagrin que lui causait la seule idée d'une telle séparation. La comtesse était, au fond de l'ame, pénétrée de terreur en songeant que son époux allait se trouver exposé à tous les complots ténébreux de la haine et de la vengeance. Des faits avérés, et sur-tout des récits fort exagérés du dernier vice-roi, représentaient tous les Indiens comme de vils esclaves qui, en apparence dociles, attachés même, étaient capables néanmoins de tramer en secret les trahisons les plus noires et les plus criminelles. On contait des choses surprenantes de l'in-

concevable subtilité des poisons de ces contrées, et à cet égard on n'exagérait pas (1). L'effroi qu'inspirait à la comtesse ces funestes idées, fut pour elle un motif de plus qui la décida à suivre le vice-roi, afin de veiller sur lui avec toutes les précautions de la crainte et toute la vigilance de l'amour. Elle emmena avec elle quelques Espagnoles qui devaient composer sa cour à Lima. Dans ce nombre se trouvait son amie intime depuis l'enfance. Béatrix (c'était son nom) n'avait que peu d'années de plus que la vice-reine; mais son attachement pour elle était si tendre, qu'il ressemblait à l'affection d'une mère. Elle avait fait tous ses efforts pour engager la comtesse à rester à Madrid; ensuite, lorsqu'elle vit que sa résolution était inébranlable, elle déclara qu'elle la suivrait.

Cependant les Indiens, charmés d'être débarrassés de leur vice-roi, n'en étaient pas mieux disposés pour celui qui devait le remplacer : c'était un Espagnol, et par conséquent ils n'attendaient de lui qu'injustice, avidité des richesses et tyrannie. En vain ils entendaient dire que le comte était doux, humain, équitable; ils répétaient entre eux, *c'est un Espagnol!....* Ce mot, pour eux, disait tout ce que la haine peut exprimer de plus énergique. La religion n'avait point encore adouci ces impétueux ressentimens, on avait trop négligé de

---

(1) *Au rapport des voyageurs et des naturalistes, il y a en Amérique de certaines plantes si vénéneuses, qu'on ne peut marcher dessus, même avec des souliers, sans être empoisonné.*

leur faire connaître sa sublime morale. On s'était borné à leur faire suivre quelques pratiques extérieures, mais ils conservaient toujours entre eux une grande partie de leurs superstitions et de leur ancienne idolâtrie.

Les Indiens, dans leur misère, exerçaient depuis la conquête de l'Amérique une vengeance secrète qu'aucun Espagnol encore n'avait soupçonnée ; ils avaient été contraints de livrer à leurs oppresseurs tout l'or et tous les diamans du nouveau monde, mais ils leur cachaient des trésors plus précieux, plus utiles à l'humanité. En leur abandonnant tout le luxe de la nature, ils s'en étaient réservé exclusivement les véritables bienfaits. Seuls, ils connaissaient de puissans contre-poisons, et des antidotes merveilleux que la prévoyante nature, ou pour mieux dire, que la Providence a placées là pour remédier à des maux extrêmes. Les seuls Indiens aussi connaissaient les admirables propriétés de l'écorce salutaire du quinquina, et par un pacte solennel et fidèlement observé, par les sermens les plus redoutables et souvent renouvelés, ils s'étaient tous engagés entre eux à ne jamais révéler à leurs oppresseurs ces importans secrets (1).

Au milieu des rigueurs de l'esclavage, les Indiens avaient toujours conservé parmi eux une espèce de gouvernement intérieur ; ils se nommaient un chef dont les fonctions mystérieuses consistaient à les rassembler la nuit, à de certaines époques, pour renou-

---

(1) *Tous ces détails sont historiques.*

veler leurs sermens, et quelquefois pour désigner des victimes parmi leurs ennemis.... Les Indiens des bourgades, plus libres que ceux qu'on assujettissait au service du palais des vice-rois, ou qu'on employait dans les travaux publics, ne manquaient jamais de se trouver à ces assemblées nocturnes qui se tenaient sur des montagnes, dans des lieux déserts, où l'on ne pouvait parvenir que par des chemins qui eussent paru impraticables à des Européens. Mais c'était pour eux, sinon l'asile heureux de la liberté, du moins l'unique refuge contre la tyrannie. Dans ce tems, leur chef secret et suprême (car ils en avaient plusieurs) s'appelait Ximéo. Aigri par le malheur et par des injustices particulières, son ame, naturellement grande et généreuse, était fermée depuis long-tems à tous les sentimens doux et tendres. Une véhémente indignation, qui n'était contenue par aucun principe, avait fini, en s'exaltant chaque jour, par le rendre barbare et féroce. Cependant la basse et lâche atrocité des empoisonnemens répugnait à son caractère : il n'avait jamais employé ces affreux moyens de vengeance, et même il les interdisait à ses compagnons ; et les actes de scélératesse qui s'étaient commis dans ce genre, n'avaient jamais eu son consentement. Ximéo était père, il avait un fils unique nommé Mirvan, qu'il chérissait, et auquel il avait inspiré une partie de sa haine contre les Espagnols. Mirvan, jeune, beau, généreux, avait épousé depuis trois ans Zuma, la plus belle des Indiennes des environs de Lima. Zuma, aussi douce, aussi sensible qu'elle

était belle, faisait le bonheur de son époux, et ne vivait que pour lui et pour un enfant de deux ans dont elle était mère.

Un autre chef, Azan, était, après Ximéo, celui qui avait le plus d'ascendant sur les Indiens. Azan était violent et cruel, et nulle vertu naturelle ne tempérait en lui l'instinct de fureur dont il était toujours animé. Ces deux chefs croyaient avoir une illustre origine, ils se vantaient de descendre de la race royale des Incas.

Quelques jours avant l'arrivée du nouveau vice-roi, Ximéo convoqua, pour la nuit suivante, une assemblée nocturne sur la colline de l'*arbre de la santé*, c'est ainsi qu'ils désignaient l'arbre du quinquina; et lorsqu'ils furent tous réunis: « Amis, leur dit-il, un nouveau « tyran va régner sur nous: renouvelons les sermens « d'une juste vengeance. Hélas! nous ne pouvons les « prononcer qu'au milieu des ténèbres! Enfans mal- « heureux du soleil, nous sommes réduits à nous en- « velopper dans les ombres de la nuit!..... Répétons « autour de l'*arbre de la santé* la formule terrible qui « nous engage à cacher pour jamais nos secrets. » A ces mots Ximéo, d'une voix plus élevée, d'un ton plus ferme, dit ces paroles: « Nous jurons de ne jamais dé- « couvrir aux enfans de l'Europe les vertus divines de « cet arbre sacré, le seul bien qui nous reste! Malheur « à l'Indien infidèle et parjure, qui, séduit par de faus- « ses vertus, ou par crainte et par faiblesse, révélerait « ce secret aux destructeurs de ses dieux, de ses souve- « rains et de sa patrie! malheur au lâche qui ferait don

« de ce trésor de santé aux barbares qui nous asservis-
« sent, et dont les ancêtres ont incendié nos temples,
« nos villes, envahi nos champs, et se sont baignés
« dans le sang de nos pères, après leur avoir fait souffrir
« des supplices inouis !...... Qu'ils gardent l'or qu'ils
« nous ont ravi, et dont ils sont insatiables ; cet or qui
« leur a coûté tant de crimes : gardons du moins pour
« nous seuls ce présent du ciel !..... Si parmi nous il se
« trouvait jamais un traître, nous jurons de le pour-
« suivre et de l'exterminer, fût-il notre père, notre
« frère ou notre fils. Nous jurons, s'il est engagé dans
« les liens du mariage, de poursuivre en lui son épouse
« et ses enfans, s'ils n'ont pas été ses dénonciateurs ;
« et si ses enfans sont au berceau, de les immoler, afin
« d'éteindre sa coupable race...... Amis, faites-vous
« tous, et du fond de l'ame, ces redoutables sermens
« dont vos aïeux nous ont laissé la formule, et que
« vous avez déjà prononcé tant de fois ?...... Oui, oui,
« s'écrièrent à la fois tous les Indiens, nous prononçons
« toutes ces imprécations contre quiconque trahirait ce
« secret ; nous jurons de le garder avec une inviolable
« fidélité, et de souffrir, s'il le fallait, les plus affreux
« tourmens et la mort, plutôt que de le révéler. Son-
« gez, dit le farouche Azan, songez que dans les pre-
« miers tems de notre asservissement, dans ce tems où
« des milliers d'Indiens furent mis à la torture, nul n'a
« voulu sauver sa vie en dévoilant ce secret, que nos
« peuples gardent depuis plus de deux cents ans !.....
« Jugez si l'on pourrait trouver de supplice assez grand

« pour celui qui le trahirait !...... Pour moi ! je jure de « plus, que s'il existe parmi nous un Indien capable « d'un tel forfait, il ne périra que de ma main ; et si ce « traître avait une femme et des enfans à la mamelle, je « jure encore de les poignarder tous. »...... Ce discours féroce n'était pas prononcé sans dessein. Azan haïssait le jeune Mirvan, fils de Ximéo, non-seulement parce qu'il ne lui trouvait pas assez d'animosité contre les Espagnols, mais sur-tout parce que Mirvan, époux adoré de la belle Zuma, et père d'un enfant charmant, était heureux ; et les méchans, toujours infortunés, sont toujours envieux. « Azan, reprit Mirvan, on peut « être fidèle à sa parole, sans avoir ta férocité ; nul de « nous n'est capable d'un parjure ; tes menaces n'ef« fraient personne, et sont inutiles ; et qui ne sait pas « que pour être barbare, tu n'as besoin ni d'un traître « à poursuivre, ni d'un crime à punir. » Azan, irrité, allait répondre ; mais Ximéo prévint une dispute violente, en représentant combien il était imprudent et dangereux de prolonger inutilement ces assemblées clandestines et nocturnes, et aussitôt chacun se retira.

Les Indiens, forcés de dissimuler, conservaient toujours les apparences du respect et de la soumission. Une troupe nombreuse de jeunes Indiennes, portant des corbeilles de fleurs, se trouva aux portes de Lima, à l'arrivée de la vice-reine. Zuma était à leur tête, et la comtesse fut si frappée de sa beauté, de sa grâce et de la douceur de sa physionomie, que peu de jours après elle voulut l'avoir au nombre des esclaves indien-

nes employées dans le palais, au service intérieur des vice-reines. Bientôt la comtesse prit une telle amitié pour Zuma, qu'elle l'attacha au service particulier de sa chambre et de sa personne. Cette faveur parut une imprudence à Béatrix, l'amie de la comtesse, car Béatrix avait l'imagination si noircie par tous les récits qu'elle avait entendu faire de la perfidie des Indiens, que malgré la générosité naturelle de son caractère, elle se livrait à toutes les sinistres craintes, à tous les noirs soupçons que peuvent inspirer la sombre défiance et la terreur: elle était excusable; c'était pour son amie, et non pour elle, qu'elle craignait! Elle vit avec peine l'amitié de la vice-reine pour une Indienne, et les femmes de la comtesse en conçurent une extrême jalousie. Elles profitèrent de la faiblesse de Béatrix pour la prévenir contre Zuma; on lui dit que Zuma était fausse, dissimulée, ambitieuse, et présumant tout de sa beauté; qu'elle n'aimait point la comtesse, et qu'elle abhorrait les Espagnols. Bientôt on alla plus loin; on lui prêta des discours extravagans. Béatrix ne crut pas tout ce qu'on lui disait, mais elle prit une inquiétude et une défiance qui lui donnèrent une véritable aversion pour Zuma, et cette inimitié devint d'autant plus forte, qu'il lui fut absolument impossible de nuire à Zuma dans l'esprit de la vice-reine, qui s'attachait chaque jour davantage à l'objet de tant de haine, d'injustice et de calomnie. Zuma, de son côté, prit la plus tendre affection pour la comtesse; néanmoins pour éviter des scènes désagréables, elle se te-

nait renfermée dans sa chambre, et ne paraissait que lorsque la comtesse la faisait appeler.

Le vice-roi n'épargnait rien pour se faire aimer des Indiens, mais ces derniers avaient vu plusieurs vice-rois montrer dans les commencemens de la douceur, de la justice et de l'affabilité, et ensuite démentir toutes ces heureuses apparences; ainsi la bonté réelle du comte ne fit aucune impression favorable sur eux. Ils la regardèrent comme une fausseté ou comme une faiblesse causée par la terreur qu'avait inspiré la mort subite du secrétaire du dernier vice-roi.

La comtesse était depuis quatre mois à Lima, et sa santé s'y altérait visiblement. On attribua d'abord ce changement fâcheux à la chaleur brûlante du climat; mais ses maux augmentant chaque jour, on commença à s'inquiéter; enfin elle tomba malade tout-à-fait, de la fièvre tierce. On employa tous les remèdes connus alors; ils furent tous sans effet. L'inquiétude de Béatrix n'eut plus de bornes; elle questionna en particulier le médecin qu'on avait amené d'Espagne, qui, ne pouvant guérir le mal, en parla mystérieusement, et fit entendre qu'il l'attribuait à une cause extraordinaire, qui lui était inconnue. Son air consterné, ses réticences, tout donna à Béatrix l'horrible idée que son amie mourait d'un poison lent..... De ce moment elle n'eut plus un instant de repos: en cachant avec soin à la comtesse, et même au comte ses affreux soupçons, il lui fut impossible de les dissimuler à deux des femmes de la comtesse, qui les fortifièrent..... Mais qui pou-

vait avoir commis ce crime ?..... Nulle autre que Zuma...... Zuma, qui entrait librement à toute heure chez la vice-reine...... Mais Zuma, comblée des bienfais de la vice-reine !..... Quel intérêt avait pu la porter à cette atrocité ? La haine a toujours réponse à tout !..... Zuma était hypocrite, vaine, ambitieuse, et de plus elle avait une passion secrète et criminelle pour le vice-roi....... Enfin elle était Indienne, et familiarisée dès l'enfance avec l'idée des forfaits les plus noirs.

Béatrix repoussa pendant quelques jours ces effroyables soupçons, mais elle voyait son amie dépérir, et ses terreurs ne lui permirent plus de raisonner et d'observer par ses propres yeux ; elle accueillit toutes les dénonciations, elle ajouta foi aux calomnies les plus extravagantes. L'inquiétude saisit aussi le comte qui, sans imaginer des crimes, s'alarmait de la durée d'une si longue fièvre. Cependant une apparence du mieux, dans l'état de la comtesse, donna de grandes espérances pendant quelques jours. Le médecin ranimé, répondit presque de la guérison, les soupçons s'assoupirent, Béatrix respira. Néanmoins elle ne révoqua point les ordres particuliers qu'elle avait donnés en secret d'épier Zuma, et de ne la laisser jamais entrer dans la chambre où l'on déposait toutes les boissons de la comtesse.

L'innocente et sensible Zuma, au milieu de ces diverses agitations, ne pensait qu'à la vice-reine, qu'elle chérissait avec toute la sincérité de l'ame la plus pure et

la plus reconnaissante ; elle s'affligeait profondément en pensant qu'il existait un remède infaillible contre le mal qui la consumait, et qu'il était impossible de lui indiquer ! Zuma connaissait l'horreur des sermens par lesquels les Indiens s'étaient engagés à ne jamais révéler ce secret. Si Zuma n'eût exposé qu'elle, sans hésiter elle eût parlé, mais cette déclaration dévouait à une mort certaine, son époux et son fils ! Enfin, elle n'ignorait pas que le vindicatif Ximéo, pour s'assurer mieux de sa discrétion, avait remis comme un ôtage cet enfant si cher, entre les mains du féroce Azan et de Thamis, un autre de leurs chefs, moins cruel qu'Azan, mais aussi animé contre les Espagnols. Aussi, Zuma n'osa même pas confier son chagrin à Mirvan, elle dévorait ses larmes et s'affligeait en silence. Cette affliction s'accrut encore ; le faible espoir qu'on avait eu pour la comtesse s'évanouit, la fièvre reprit de nouvelles forces, le médecin annonça qu'il craignait pour sa vie, et que la comtesse ne supporterait pas de tels accès s'ils se renouvelaient encore pendant douze ou quinze jours.....! La consternation fut universelle dans le palais....! Cet arrêt cruel mit au désespoir le comte et Béatrix, et déchira le cœur de Zuma. La vice-reine ne s'abusant point sur son état, montra autant de courage que de douceur et de piété ; on fait toujours avec calme, le sacrifice de la vie la plus heureuse, quand elle a été parfaitement pure : elle reçut tous ses sacremens, qu'elle avait demandés. Elle fit de tendres adieux à son amie, à son époux, elle recommanda à

ce dernier le bonheur des Indiens, et surtout celui de sa chère Zuma; ensuite elle se jeta tout entière dans les bras de la religion. Zuma, témoin de cette scène pathétique, ne put résister à l'excès de sa douleur, sa santé déjà très-affaiblie depuis trois mois, succomba tout-à-fait à tant de peines, elle fut attaquée le soir même de la maladie dont la comtesse était mourante, la fièvre tierce. Après deux ou trois accès, Mirvan, du consentement des Indiens, lui porta en secret la précieuse poudre qui devait la guérir, à condition qu'il la lui donnerait non en provision, mais par dose, pour une seule fois chaque jour. Zuma reçut le matin, la première dose qu'elle ne devait prendre que le soir en se couchant. Lorsqu'elle fut seule, elle regarda cette poudre, ses larmes coulèrent, et levant les yeux au ciel! grand Dieu, dit-elle, c'est toi qui m'inspires....! je ne puis la sauver qu'en m'immolant; mon parti est pris. Je ne révélerai point le redoutable secret......, ma mort expiera, même à leurs yeux, ma pitié; d'ailleurs ils ne soupçonneront point un tel dévouement, et ils attribueront sa guérison aux secours de la médecine. Je n'expose ni Mirvan ni mon fils, je n'aurai point trahi nos sermens, je mourrai, mais elle vivra. Qu'importe l'existence de la pauvre Zuma?... et combien est précieuse la vie de cette fille du ciel, qui n'a fait usage de la puissance, que pour secourir l'infortune et pour consoler l'affligé; de cette protectrice généreuse du pauvre et de l'esclave, dont je viens d'entendre la voix défaillante prier pour ces cruels Indiens

qui la laissent mourir ! O ma bienfaitrice ! au milieu des ombres de la mort, tu n'as point oublié ta fidèle Zuma ! j'ai entendu ta bouche prononcer son nom et le bénir !..... oui, je jure par la clarté sacrée du soleil, je jure de te sauver..... En disant ces paroles, Zuma enveloppe la poudre de quinquina, la met dans son sein, et elle se lève ; puis s'arrêtant, elle réfléchit aux moyens de s'introduire furtivement dans le cabinet où l'on dépose les boissons de la comtesse. Elle n'avait nulle idée des horribles soupçons formés contre elle, ni des précautions que l'on prenait pour lui rendre ce cabinet inaccessible, ainsi qu'à toutes les autres esclaves indiennes ; elle croyait seulement que depuis la maladie de la vice-reine, les femmes de chambre espagnoles s'étaient réservé exclusivement le service de l'intérieur, par zèle et par jalousie, ou par un de ces usages dont on lui parlait si souvent, qu'on appelait *étiquette*. Elle résolut de n'entrer que le soir dans ce cabinet, pensant qu'alors elle n'y trouverait qu'une personne endormie, décidée, dans le cas contraire, à dire qu'inquiète de la comtesse, elle venait savoir de ses nouvelles : en même tems voulant examiner s'il lui serait possible de s'introduire, sans passer dans l'appartement de la comtesse, elle descendit dans un long corridor qu'elle examina attentivement, et elle reconnut qu'une petite porte de dégagement du cabinet, donnait dans ce corridor, ainsi qu'elle l'avait imaginé, et que la clef était à cette porte. Elle se promit d'entrer la nuit de ce côté, et elle remonta dans sa chambre.

D'après les ordres de Béatrix, on épiait avec soin toutes les démarches de Zuma, et l'on s'empressa d'aller dire à Béatrix, que ce jour même Mirvan était venu chez elle; qu'une femme colée à la porte, pour écouter leur entretien, n'avait pu rien entendre, parce qu'ils avaient parlé tout bas, mais qu'en sortant, Mirvan avait eu l'air fort agité; qu'ensuite Zuma était descendue, avait parcouru le corridor en examinant toutes les portes, qu'elle s'était arrêtée à celle du cabinet avec le maintien et tous les signes qui annonçaient la crainte d'être surprise, et qu'enfin, elle s'était sauvée dans sa chambre. Ce récit fit frémir Béatrix, elle devina dans l'instant que Zuma avait le dessein de se glisser le soir dans le cabinet; les femmes eurent ordre d'épier le moment où elle sortirait de sa chambre, de l'en avertir sur-le-champ, de laisser aussitôt le cabinet vuide et la clef à la porte. Béatrix alla sans délai instruire le vice-roi qui, sans adopter ses soupçons, fut néanmoins très-ému, et convint de se cacher avec elle dans le cabinet.

Une heure après la fin du jour, on vint avertir Béatrix que Zuma descendait l'escalier, mais sans lumière, dans l'obscurité, et avec toutes les précautions du mystère et de la crainte. Béatrix et le comte allèrent précipitamment se cacher. Au bout de quelques minutes, ils entendirent ouvrir doucement la porte, et ils virent paraître Zuma. Elle était pâle, tremblante, elle marchait lentement et avec effort..... Elle regarda dans la chambre avec une contenance qui annonçait le

trouble et l'effroi, et elle alla écouter à l'autre porte qui donnait dans l'appartement de la vice-reine ; tout était calme..... Zuma s'approcha de la table sur laquelle on avait posé une seule boisson dans une carafe de cristal ; Zuma tire de son sein le papier qui renfermait la poudre de quinquina ; elle l'ouvre, prend la carafe d'une main, et de l'autre y répand la poudre. Aussitôt le vice-roi, saisi d'horreur, s'élance dans le cabinet en s'écriant : « malheureuse ! qu'avez-vous jeté « dans ce breuvage ?..... » A cette apparition, à cette question terrible, Zuma éperdue tressaille, la carafe échappe de ses mains et se brise ; Zuma tombe sur une chaise en disant : *je suis perdue!*.... et elle s'évanouit.... On la fit porter dans sa chambre. Le comte et Béatrix convinrent que l'on cacherait à la vice-reine ce prétendu forfait : elle demanderait la grâce de ce monstre, ajouta le comte, et rien au monde ne pourrait me la faire accorder ; il faut un exemple, je le donnerai. Le bruit se répandit à l'instant, dans le palais et dans la ville, que Zuma était convaincue d'avoir voulu empoisonner la vice-reine. Le soir même elle fut livrée à la justice, et conduite en prison. Mirvan, en apprenant ces affreuses nouvelles, alla trouver Azan et Thamir, et la mort dans le cœur ne leur dit que ces paroles : « Vous avez mon fils entre vos mains, du moins « promettez-moi, que si nous gardons fidèlement *le « secret*, vous rendrez, après notre mort, cet enfant à « mon père. Nous le jurons, répondit Azan, mais tu « n'ignores pas aussi que la moindre indiscrétion lui

« coûterait la vie. Nous saurons mourir, répondit Mir-« van. » A ces mots, il quitta le farouche Indien, et alla se mettre volontairement en prison. Il avait facilement deviné l'action de Zuma, mais il ne pouvait la justifier, qu'en livrant son enfant à la rage du barbare Azan ; il résolut de mourir avec sa malheureuse épouse.

A la pointe du jour, le conseil s'assembla pour interroger et pour juger Mirvan et Zuma. On ouvrit les portes de la salle, et l'on fit annoncer aux Indiens qu'il leur était permis d'y entrer ; il en vint un grand nombre, conduits par leurs chefs secrets, Ximéo, Azan et Thamir. On amena les deux infortunés époux chargés de chaînes. Zuma, en apercevant Mirvan, s'écria avec véhémence : il n'est point coupable, il n'a nulle part à tout ce que j'ai fait, il ignorait mon dessein..... Arrête, Zuma, interrompit Mirvan, ta mort est résolue, peux-tu songer à défendre ma vie !.... je ne suis point accusé, c'est volontairement que je partage ton sort..... Zuma, mourons *en silence*, mourons avec courage, et notre enfant vivra..... Zuma comprit le véritable sens de ces paroles, elle ne répondit rien, et fondit en larmes. L'interrogatoire commença.

Zuma ne put désavouer les faits dont Béatrix et le vice-roi avaient été les témoins. On lui demanda de qui elle avait reçu la poudre qu'elle avait mis dans le breuvage. Elle la reçut de moi, dit Mirvan. Zuma le nia, en protestant encore qu'il avait entièrement ignoré ses desseins. Et quels étaient vos desseins ? lui demanda-t-on. — Ce n'était pas celui d'empoisonner la vice-

reine. — Pourquoi donc avez-vous fait usage de cette poudre ?.... avez-vous cru n'employer qu'un remède salutaire ?.... A cette question, Zuma tressaille; ses yeux, dans ce moment, rencontraient ceux du cruel Azan, son regard menaçant la remplit d'épouvante, elle croyait le voir égorgeant son enfant. Non, non, disait-elle, d'un air égaré, non, je ne connais point de remède salutaire. — C'était donc du poison ?.... vous l'avouez? — Je n'avoue rien. — Mais répondez donc. — Je ne puis que me taire. A ces mots, Ximéo s'avançant, vint se placer entre les deux époux, en disant : qu'on me donne aussi des chaînes, je veux mourir avec eux. O mon père! vivez pour notre enfant, s'écrièrent en même tems Mirvan et Zuma. Ximéo persista.

Les juges avaient reçu l'ordre de ne point employer de torture, et de ne point rechercher de complices; ils firent éloigner Ximéo, et reconduire en prison les deux époux. Le médecin de la comtesse parut et fut interrogé; il déclara que la maladie de la vice-reine ayant résisté aux remèdes les plus efficaces, et étant accompagnée des symptômes les plus extraordinaires, il n'avait pu s'empêcher de concevoir d'horribles soupçons, et que l'action de Zuma ne laissant aucun doute sur l'atrocité de son dessein, l'avait confirmé dans une idée qu'il avait long-tems repoussée; qu'enfin, il ne doutait pas que cette esclave perverse n'eût fait prendre à la vice-reine un poison lent, et qu'ensuite, se voyant exclue du service de la chambre, et craignant que la jeunesse de la vice-reine et les soins qu'on lui

rendait ne triomphassent d'un poison donné avec ménagement, elle avait voulu consommer son crime par une forte dose. A ce détail, les juges frissonnèrent d'horreur, et presqu'aussitôt recueillant les voix, ils condamnèrent les deux époux, comme atteints et convaincus du crime d'empoisonnement, à périr le jour même à midi, dans les flammes d'un bûcher. On les fit venir dans la salle, pour y recevoir leur arrêt. Mirvan écouta la sentence avec une héroïque fermeté. Zuma, baignée de larmes, se jeta à ses pieds: je t'ai perdu, dit-elle, voilà mon seul remords, oh! pardonne moi!... Va, répondit-il, n'accusons que la barbarie de nos juges! console-toi, Zuma, les tyrans qui nous condamnent nous délivrent d'un joug affreux, dans quelques heures nous ne serons plus leurs esclaves!... Ces paroles émurent le cœur endurci d'Azan même: Mirvan, cria-t-il, soit tranquille sur le sort de ton fils, il me sera plus cher que s'il était le mien.

Il était neuf heures du matin, les ordres furent donnés pour la préparation du bûcher.

La vice-reine était véritablement mourante; le médecin annonça au vice-roi qu'il n'avait plus d'espérance, qu'il était impossible qu'elle pût supporter encore trois accès de fièvre, et que dans six ou sept jours elle n'existerait plus. Le comte, au comble du désespoir, ainsi que Béatrix, ne pouvait avoir des idées de clémence: d'ailleurs, regardant Zuma comme le monstre le plus exécrable que la nature eût jamais produit, il était dépouillé de toute espèce de compassion pour

elle. Il ordonna seulement qu'on offrît à Mirvan sa grâce, s'il voulait faire un aveu sincère de son crime. Dites au vice-roi, répondit Mirvan, qu'alors même qu'on me promettrait la vie de Zuma, on n'obtiendrait pas de moi une parole de plus.

Le vice-roi ne voulut pas se trouver à Lima durant cette affreuse exécution. Il partit pour une maison de plaisance située à une demi-lieue de la ville, avec l'intention de ne revenir qu'à la nuit.

Le malheureux Ximéo roulait en vain dans sa tête mille projets différens, qui tendaient tous à sauver Mirvan et Zuma ; il aurait bien voulu pouvoir rassembler ses amis, mais durant toute cette matinée, les Indiens furent tellement observés et contenus, qu'il n'eut pas la possibilité de s'entretenir en secret avec Azan et Thamir. Bientôt une proclamation ordonna à tous les Indiens qui se trouvaient à Lima, d'assister à l'exécution. Ils étaient sans armes; la garde espagnole fut doublée, et se rangea autour du bûcher; en outre, deux cents soldats devaient escorter les malheureuses victimes. Il fallut se soumettre. Ximéo, désespéré, prit au fond de l'ame la résolution de se jeter dans le bûcher avec ses enfans.

Pendant que toute la ville consternée était dans l'attente de ce funeste spectacle, la vice-reine, ignorant toujours ce tragique évènement, était dans son lit, plus faible et plus souffrante que jamais. L'agitation de tout ce qui l'entourait, était extrême depuis six heures du matin ; elle en fut à la fin frappée : elle ques-

tionna, elle vit clairement que Béatrix lui cachait quelque chose, et qu'elle imposait silence à ses femmes. Béatrix sortait souvent de la chambre pour aller pleurer sans contrainte. Dans un de ces momens la comtesse interrogea vivement une de ses femmes, et lui ordonna si impérieusement de lui dire la vérité, que cette femme l'instruisit de tout, en ajoutant que Zuma et Mirvan, loin de nier leur crime, en avaient fait gloire. La surprise de la comtesse fut égale à l'horreur que lui inspira cette affreuse révélation. O miséricorde suprême! dit-elle, je vais t'invoquer avec plus de confiance..... Aussitôt elle ordonna qu'on allât précipitamment lui chercher un brancard découvert; pendant ce tems, aidée de ses femmes, elle se leva à la hâte, elle s'enveloppa dans une longue robe de mousseline. Le brancard arrive; et malgré les pleurs et les cris des dames espagnoles et de Béatrix, qui venaient d'accourir, elle se fait étendre sur le brancard, porté par quatre esclaves; un cinquième tenait au-dessus de sa tête un large parasol de taffetas: ainsi couchée, et le visage couvert d'un voile blanc, elle part... Midi sonnait!...... Dans ce même moment, Mirvan et Zuma à pied, chargés de chaînes, sortaient de la prison pour aller au dernier supplice. Zuma, pouvant à peine se soutenir, s'appuyait sur les bras d'un prêtre, et conduite par deux soldats; un peuple immense se précipitait en foule pour la voir. Dans cette multitude elle aperçut Azan tenant dans ses bras son enfant, et le lui montrant. A cette vue elle fit un cri déchirant,

un cri maternel qui retentit au fond de tous les cœurs ,.... et retrouvant des forces pour se rapprocher encore une fois de cet enfant adoré , elle se débarrasse des mains du prêtre et des soldats , et s'élance vers Azan qui , de son côté , s'avance vers elle !... Azan pose l'enfant sur le sein palpitant de Zuma. Cette infortunée verse des torrens de larmes, en donnant à son enfant le dernier baiser maternel. Zuma, lui dit tout bas Azan , ranime ton courage ; songe que ta mort même est une vengeance, et qu'elle va rendre notre secret encore plus inviolable... Oh ! je ne veux point de vengeance , dit Zuma ! Oh ! si je pouvais sauver la vice-reine !.... Elle n'en put dire davantage , les soldats vinrent la reprendre , elle crut mourir quand on lui arracha son enfant ; il lui sembla qu'elle ne faisait que dans cet instant le sacrifice de la vie !...

On se remit en marche ; on n'était plus qu'à trois cents pas du lieu de l'exécution. Dans ce moment une lugubre trompette annonçant l'approche des victimes , on mit le feu au bûcher, mais seulement au faîte formé d'un bois résineux. ... On entra dans une allée de platanes , au bout de laquelle on aperçut le fatal bûcher , dont les flammes funèbres paraissaient s'élever jusqu'aux nuages. A cette vue terrible , Zuma frissonna d'horreur : dans ce moment elle fut délivrée du tourment affreux de penser à son époux et à son enfant ; la stupeur succédant à la sensibilité , elle n'eut plus d'autre idée que celle de sa prochaine destruction ; elle ne vit plus qu'une mort inévitable ,

et sous l'aspect menaçant le plus horrible ! . . . . Elle sentit ses forces l'abandonner ; son sang glacé ne circulait plus dans ses veines ; son visage se couvrit d'une pâleur mortelle ; et sans perdre connaissance, elle tomba dans les bras du prêtre qui, malgré ses protestations secrètes, mais toujours vagues, l'excitait au repentir ! . . . . . Zuma, lui dit Mirvan, notre mort ne sera point douloureuse ; regarde ces tourbillons de fumée, nous serons étouffés dans l'instant !... Oh ! reprit Zuma d'une voix éteinte, je ne vois que du feu... que des flammes.... Cependant ils s'avançaient... Chaque pas approchant Zuma de sa mort, augmentait son invincible terreur !... Déjà l'on voyait distinctement les Indiens mornes et consternés, rangés autour du bûcher; ils tenaient tous en signe de deuil une branche de cyprès; la garde espagnole les environnait ... Tout-à-coup on entend des cris dans le lointain : un cavalier paraît, il accourt à toute bride, en criant: arrêtez, arrêtez, la vice-reine l'ordonne, elle me suit... A ces mots on s'arrête ! Zuma joint les mains, implore le ciel ; mais son ame, affaissée par la terreur, ne peut encore se rouvrir à l'espérance !... Enfin on aperçoit le brancard de la vice-reine ; ses porteurs, excités par elle, pressent leur marche ; ils ont bientôt atteint les malheureux époux, et s'arrêtent près d'eux : la garde espagnole accourt et se range autour de la vice-reine; les Indiens se rapprochent, forment un demi-cercle vis-à-vis d'elle: alors la vice-reine lève son voile, et découvre un visage pâle, languissant, mais plein de

douceur et de charme, et qui seul annonce et promet la clémence! .... Je n'ai pas, dit-elle, l'heureux droit de faire grâce, mais je suis sûre de l'obtenir de la bonté du vice-roi. En attendant, je prends sous ma protection et sous ma garde ces deux infortunés; qu'on délie leurs chaînes, qu'on éteigne cet affreux bûcher qui n'aurait jamais été allumé si j'eusse été plutôt instruite... A ces mots tous les Indiens jettent leurs branches de cyprès, font retentir les airs des cris répétés de *vive la vice-reine!*.... Ximéo s'élança hors des rangs, en s'écriant : *Oui, elle vivra!*.... Zuma tomba à genoux. Dieu tout puissant, dit-elle, achève ton ouvrage!... La vice-reine invite Mirvan et Zuma à la suivre; elle les fait placer auprès de son brancard; et retourne ainsi au palais, suivie d'un peuple immense, qui bénit avec enthousiasme sa clémence et sa bonté. Arrivée au palais, elle fit entrer Mirvan et Zuma dans sa chambre; elle se remit au lit, et ordonna aux deux époux de se placer à son chevet, aux deux côtés de son lit. Le mouvement, la fatigue, l'émotion qu'elle venait d'éprouver, avaient tellement épuisé ses forces, qu'elle crut toucher à ses derniers momens! .... Elle tendit une main à Mirvan, et donna l'autre à Zuma, qui, baignée de larmes, la reçut à genoux!.... Béatrix, ne pouvant supporter ce tableau si déchirant pour elle, demandait en gémissant, que les deux Indiens fussent conduits et gardés dans la chambre voisine. Non, non, dit la vice-reine; je réponds d'eux et j'en réponds devant l'arbitre suprême,

qui nous jugera tous ! .... Oh ! laissez-les ici, ils vont m'ouvrir les portes du ciel ! ... Grand Dieu, dit Béatrix, vous voir dans les bras des monstres qui vous ont empoisonnée ! Où pourrais-je être mieux dans cet instant? reprit la vice-reine ; .... je n'éprouverais sur le sein de l'amitié que des regrets superflus ; ... mais ces mains tremblantes que je presse dans les miennes, fortifient mon courage; la seule vue de ces infortunés répand dans mon ame le calme et la sécurité !... O ma bienfaitrice ! dit Zuma suffoquée par ses sanglots, si le ciel trahit ma dernière espérance, on verra si la malheureuse Zuma vous aimait ! non, je ne pourrai vous survivre ! ... Ces paroles firent frémir Béatrix. Détestable hypocrisie ! s'écria-t-elle .... Ne les insultez point, repartit la comtesse, ils se repentent; voyez couler leurs pleurs !... Ah ! Zuma, poursuivit-elle, vous dont la figure touchante annonçait une ame céleste !... vous que j'ai tant aimée ! ... pourrais-je conserver contre vous le plus léger ressentiment ?... Je vous regarde l'un et l'autre comme les instrumens de mon bonheur éternel ; je vous pardonne sans effort ; puissiez-vous revenir à la religion avec la même sincérité !... Zuma, hors d'elle-même, allait parler, et peut-être révéler une partie du secret, qui lui pesait mille fois davantage que lorsqu'elle n'avait eu que sa vie à défendre; mais Mirvan lui coupa la parole: Zuma, lui dit-il, gardons toujours le silence ! la voix de la vice-reine fera descendre la vérité du ciel ! confions-nous au Dieu qu'elle invoque ! il sauvera des jours si

4

précieux, et nous serons justifiés !... Ces mots furent prononcés d'un ton si vrai, d'un air si solennel, que Béatrix même en fut frappée. La vice-reine interrogea Mirvan, mais en vain; il la supplia de le dispenser de répondre, et pendant deux heures il garda un obstiné silence.

La vice-reine, en allant délivrer Zuma, avait envoyé un courrier au comte pour presser son retour; elle l'attendait à chaque instant, et s'étonnant qu'il ne fût pas encore arrivé : elle allait dépêcher un nouveau courrier, lorsqu'on entendit une rumeur extraordinaire dans les cours du palais, mais qui n'annonçait que l'allégresse. Béatrix sortit pour aller prendre des informations; un instant après la comtesse distingua la voix du vice-roi, elle fit ouvrir la porte en criant : grâce, grâce pour les coupables!.... Ils sont vos libérateurs!.... répondit le vice-roi en entrant dans la chambre. Tout le monde resta pétrifié. Le vice-roi tenait un enfant charmant dans ses bras. Zuma pousse un cri de joie; c'était son enfant! Le vice-roi s'élance vers elle, dépose l'enfant sur son sein, et se prosterne à ses pieds..... Ximéo le suivait, il s'approcha, et s'adressant à Mirvan : tu peux parler, lui dit-il; du consentement de tous les Indiens, le secret est révélé, nous avons tous pris de la poudre en présence du vice-roi; il a voulu lui-même en prendre avant de l'apporter ici.... A ces mots, Zuma transportée, inondée de pleurs, serre son enfant dans ses bras, remercie le ciel; Mirvan embrasse son père, la vice-reine fait mille

questions à-la-fois ; le vice-roi prend la parole et conte rapidement tout ce que les Indiens lui avaient révélé. Grand Dieu ! s'écria la comtesse en jetant ses deux bras autour du cou de Zuma , cette angélique créature se sacrifiait pour moi, et l'on allait l'immoler !.... Quand elle faisait une action aussi sublime que touchante, on l'accusait d'un crime atroce !.... Et les terreurs de ce couple héroïque pour les jours de leur enfant, ajouta le vice-roi, leur ont fait supporter avec une invincible constance la honte , l'ignominie et l'aspect d'une mort affreuse !.... Ah ! dit Zuma , la vice-reine a fait davantage : en nous croyant des monstres d'ingratitude et de scélératesse, et les auteurs de ses souffrances, elle nous a protégés, délivrés, recueillis, et avec quelle douceur, quelle bonté !.... Elle va recevoir, ainsi que vous, reprit le vice-roi, le prix de tant de vertus ; vous allez la guérir !.... Voici deux doses de la poudre bienfaisante, l'une pour Zuma , l'autre pour la vice-reine..... En disant ces paroles, le vice-roi verse lui-même le quinquina dans deux coupes ; Zuma but la première, et la vice-reine voulut recevoir de sa main ce breuvage salutaire. Tout le monde fondait en larmes ; la vice-reine, ressuscitée déjà par la joie et l'espérance, recevait avec ravissement les tendres embrassemens de son époux, de Béatrix et de l'heureuse Zuma ; elle prit sur son lit l'enfant de Zuma , elle lui prodigua les plus douces caresses , elle promit qu'elle serait désormais pour lui une seconde mère... Béatrix et toutes les dames espagnoles entourèrent Zuma ; on ne pou-

vait se lasser de la contempler, de l'admirer. Béatrix, avec un mouvement passionné, lui baisa la main, cette main bienfaisante qu'elle avait accusé d'avoir commis un forfait exécrable!...... Au milieu de cet enthousiasme, le vice-roi prit Mirvan et Zuma par la main, il ouvrit une fenêtre, et passant sur un balcon qui donnait sur une grande rue remplie d'Espagnols et d'Indiens, voilà, dit-il, montrant Mirvan et Zuma, voilà les victimes volontaires de la reconnaissance, des sentimens de la nature et de la sainteté des sermens!... Indiens, leurs vertus sublimes et celles de la vice-reine vous ont fait abjurer une haine jadis trop légitime, et maintenant injuste! vous pouviez seuls, par une volonté unanime, vous dégager vous-mêmes du vœu cruel formé par la vengeance, vous l'avez fait; de nos ennemis secrets vous êtes devenus les bienfaiteurs de l'ancien monde! Le soin de vous rendre heureux n'est pas seulement pour nous désormais un devoir d'humanité, c'en est un de gratitude, il sera rempli. Indiens, vous tous qui dans cette assemblée mémorable, venez de sacrifier de fiers ressentimens à l'admiration et à la douce pitié, Indiens, vous êtes libres; de tels sentimens vous rendent dignes de devenir les égaux de vos vainqueurs! jouissez de cette gloire, c'est la vertu qui vous affranchit!.... Aimez votre souverain, soyez-lui fidèles: des terres vous seront distribuées, faites-y fleurir *l'arbre de la santé:* en le cultivant songez que c'est à vous que l'univers tout entier va devoir ce bienfait du Créateur!... Ce discours excita un enthou-

siasme universel, et le vice-roi voulant terminer cette journée par le triomphe de Zuma, la fit revêtir d'une robe magnifique : on mit sur sa tête une couronne de laurier, on la fit asseoir sur un palanquin superbe ; toutes les dames de la vice-reine, Béatrix à leur tête, se mirent à sa suite ; la garde d'honneur de la vice-reine l'accompagna ; un hérault à cheval précédait ce cortége en criant : *Voilà Zuma, l'épouse du vertueux Mirvan et la libératrice de la vice-reine.* Zuma, appuyée sur des coussins de drap d'or, portait son enfant sur ses genoux, et tenait dans sa main une branche de l'*arbre de la santé.* Elle parcourut ainsi les principales rues de Lima, aux acclamations de tout le peuple qui se précipitait en foule pour la voir et pour la combler de bénédictions. Lorsque Zuma revint au palais, on la conduisit dans les bras de la vice-reine, et ensuite dans un bel appartement nouvellement préparé pour elle et pour son époux; ils y trouvèrent des domestiques pour les servir, car ils devaient être désormais traités comme les amis les plus intimes et les plus chers de la vice-reine. Le soir on illumina la ville et toutes les cours du palais, et les jardins furent remplis de tables somptueusement servies pour les Indiens.

La fièvre quitta tout-à-fait la vice-reine et Zuma ; au bout de huit jours la vice-reine fut en pleine convalescence. Dans la place même où l'on avait vu avec tant d'horreur le fatal bûcher, le vice-roi fit élever un obé-

lisque de marbre blanc, sur lequel on lisait ces mots, tracés en grosses lettres d'or :

A ZUMA, AMIE, LIBÉRATRICE DE LA VICE-REINE, ET BIENFAITRICE DE L'ANCIEN MONDE.

Aux deux côtés de cet obélisque on planta un *arbre de la santé*, cet arbre heureux, sanctifié par tant d'actions héroïques, et qui, parmi les Indiens, devint depuis le symbole de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Le vice-roi se pressa d'envoyer en Europe cette précieuse poudre, qui s'appela longtems *la poudre de la comtesse* (1), et qui, en latin, garde encore son nom.

Les honneurs et la fortune n'enorgueillirent jamais la généreuse et sensible Zuma ; toujours aimée avec passion de la vice-reine, elle fut toujours digne par ses vertus de sa gloire et de son bonheur.

---

(1) *Historique.*

LA

BELLE PAULE.

AVERTISSEMENT.

Cette nouvelle fut faite en 1812. *Elle devait paraître, avec quelques autres, en* 1814. *Un hasard singulier m'empêcha de la publier ; elle aurait eu l'air d'une flatterie. Je ne voulais ni changer le nom de mon héros (auquel appartient en effet l'union des deux montagnes), ni le produire à cette époque. J'ai toujours aimé à citer des traits qui peuvent être agréables à des familles existantes : on peut se livrer à ce goût quand on écrit l'histoire ; c'est un devoir, et je l'ai rempli dans l'histoire de Henri IV et dans le journal du marquis de Dangeau ; mais dans un roman ce genre de bienveillance peut donner lieu quelquefois à de fâcheuses interprétations, et de certaines circonstances semblent l'interdire. Avec de la droiture, un auteur n'a rien à redouter des ames élevées ; mais aujourd'hui le monde est rempli d'un nombre infini de gens qui, ne pouvant etre les juges des ouvrages littéraires, en sont les espions, et qui ne cherchent dans les livres nouveaux que des torts et des intentions basses ou répréhensibles, afin d'avoir le plaisir de*

les dénoncer à la société ; et quand on n'en trouve point, on montre la finesse de son esprit et son imagination, en supposant ce qui n'est pas, et ce qui souvent même est dénué de toute vraisemblance. Toutes ces choses se font sans animosité, mais seulement pour briller dans la conversation : il faut qu'un pauvre auteur, pour peu qu'il ait de célébrité, supporte encore le système de malignité de certains journalistes, qui croiraient s'exposer à perdre presque tous leurs abonnés s'ils montraient de la justice, tant ils ont bonne opinion de leurs lecteurs. Qu'opposer à tout cela ? une vie studieuse et solitaire, et surtout la conscience d'avoir fait un bon usage de la mesure de talent qu'on a reçu de la nature.

Je dois avouer ici, afin qu'on ne me reproche pas sévèrement, que j'ai fait un anachronisme en plaçant la Belle Paule à la cour de Raymond VII. Cette licence, permise dans les poëmes, peut l'être aussi dans les romans, c'est tout ce que je suis capable d'imiter de Virgile.

LA

BELLE PAULE.

Raymond VII, dernier comte de Toulouse, est célèbre dans l'histoire par sa galanterie, ses vertus, sa valeur, et les guerres qu'il eut à soutenir pour conquérir ses propres Etats, perdus par son malheureux père. Il parvint enfin, à force de courage et de persévérance, à recouvrer son héritage, et la paix fut l'heureux fruit de ses longs travaux. Le comte, jeune encore, aimait les lettres, sa cour était le rendez-vous de tous les poètes provençaux les plus célèbres; ce prince avait dans l'esprit un tour original qui dégénérait quelquefois en bizarrerie; il faisait des vers, ainsi que tous les princes de ce tems: et il transportait souvent dans la conversation des métaphores plus singulières que brillantes, et surtout des comparaisons qui ne conviennent qu'à la poésie: nul critique ne lui disait qu'il faut les faire justes et neuves. Un souverain, poète, trouve rarement des censeurs dans ses Etats. Cependant Raymond détestait la flatterie, il voulait que tous ceux qui l'entouraient, en suivant les réglemens prescrits par l'étiquette, fussent avec lui ce qu'ils étaient dans le monde, et qu'ils conservassent leurs caractères: il ne réprimait ni la gaîté décente, ni les traits humoristes de la misanthropie; ni les saillies de

la vivacité provençale. On voyait à sa cour, non des masques trompeurs, se ressemblant tous entre eux, mais des physionomies piquantes et diverses; enfin des hommes qu'il connaissait et qui formaient une société agréable, dont la conversation l'amusait et lui fournissait même d'utiles lumières, car dans la liberté des bons mots, des épigrammes et des discussions animées, la vérité se montre mieux, elle est moins voilée et beaucoup plus franche que dans les entretiens les plus réfléchis et les plus sérieux. Parmi les jeunes chevaliers qui se trouvaient alors à la cour de ce prince, et qui s'étaient le plus distingués dans les dernières campagnes, celui qui surpassaient tous les autres en intrépidité, et par sa force prodigieuse, son agilité dans les combats et l'élévation de son caractère, c'était le noble et brillant Blaccas, issu d'une illustre famille et seigneur de Moustiers. Le comte de Toulouse l'honorait d'une amitié particulière. Blaccas joignait au courage le plus intrépide, un cœur humain et généreux; téméraire dans les combats, sincère à la cour; non seulement sans rudesse, mais rempli d'indulgence et de douceur. Il était aimé de ses rivaux, malgré sa supériorité sur eux, parce qu'il ne la faisait jamais sentir par la hauteur et le dédain, et surtout, parce qu'il méprisait la fortune, et qu'il n'avait jamais profité de sa faveur pour demander des grâces. Cependant Blaccas avait de l'ambition, mais une ambition aussi noble, aussi élevée que son ame; comme il ne recherchait et n'aimait que la gloire, il ne pensait pas que la raison dût jamais réprimer ses vœux; il ne voyait point de fortune qui fût au-dessus de ses sentimens et de son courage: il n'avait point encore

formé de projets positifs d'établissemens et de grandeur; mais l'idée de conquérir un trône ne l'aurait pas plus étonné que celle d'acquérir subitement dans les armées quelques grades de plus par sa valeur. Le comte de Toulouse aimait son audace, sa franchise, et le tour original que donnaient à son esprit la fierté de ses sentimens et la gaîté de son caractère. Le comte avait voulu plus d'une fois s'occuper du soin de lui chercher une épouse, il lui avait proposé de riches héritières, mais en vain; Blaccas, insensible aux richesses, l'était même à l'amour : il n'était néanmoins que trop susceptible d'une grande passion, mais une extrême délicatesse avait jusqu'à ce moment suspendu son choix.

Raymond avait une fille unique, âgée de seize ans, élevée loin du théâtre de la guerre, dans un vieux château, à vingt lieues de Toulouse. Personne encore à la cour n'avait vu cette jeune princesse, nommée Orasie, et dont on vantait beaucoup la beauté. Le comte chargea Blaccas de lui porter une lettre qui la prévenait, qu'avant la fin de l'été il la ferait venir à la cour. En outre Blaccas devait dire de vive voix à la princesse, que le comte s'occupait de négocier son mariage avec le comte de Poitiers, frère du roi de France (1) et qu'il allait se rendre à Paris uniquement dans ce dessein. Blaccas partit le lendemain avec l'ordre d'aller rejoindre le comte à la cour de Louis, aussitôt qu'il aurait fait sa commission.

Le second jour de son voyage, Blaccas, suivi d'un écuyer et d'un page, se trouva à midi dans une forêt

---

(1) *Saint-Louis.*

qui n'était qu'à trois lieues du château de la princesse Orasie : tout à coup, en traversant la forêt, il entendit dans le lointain des cris aigus de femme ; il poussa son cheval au grand galop et vola du côté d'où partaient les cris ; son écuyer et son page le suivirent. Il trouvèrent une femme éplorée dans une litière, arrêtée par des voleurs. A l'aspect du brave chevalier, les brigands prirent la fuite : la dame que Blaccas venait de délivrer était une personne de quarante ans, d'une figure majestueuse, elle témoigna à son libérateur la plus vive reconnaissance. Blaccas sachant qu'elle allait à Toulouse, voulut la mettre en sûreté hors de la forêt ; il donna la lettre du comte à son page, avec ordre de la porter à la princesse, et d'annoncer que son arrivée ne serait retardée que d'une heure. Après avoir escorté Doralice (c'était le nom de la dame) jusqu'à la grande route, il revint regagner la forêt et se rendit au château de la princesse avec toute la vîtesse de son cheval. Il rencontra dans l'avenue son page qui revenait au devant de lui. Il l'interrogea sur la jeune princesse : le page parla de sa beauté avec tant d'enthousiasme, qu'il intéressa Blaccas qui redoubla de questions. Le page lui dit qu'il avait trouvé la princesse au fond du parc dans un bosquet de lilas, chantant et jouant du luth ; qu'elle avait une robe bleue, une ceinture et un collier d'ambre, et une branche de lilas dans ses beaux cheveux blonds ; que la régularité de ses traits et l'éclat de sa figure étaient incomparables. Le page parlait encore, lorsque ayant passé le pont-levis, le jeune chevalier entrait dans la grande cour du château. On ne l'attendait pas sitôt ; un vieil

écuyer très-sourd et presque aveugle le reçut, lui dit que la princesse était encore dans le parc et lui offrit de le conduire. Blaccas saute à bas de son cheval et le suit. Blaccas aperçut de très-loin le bosquet de lilas qui était tout en fleurs, s'ennuyant de la marche pesante de son guide, il lui dit qu'il voyait le bosquet et qu'il allait s'y rendre seul, et sans attendre de réponse, il laissa l'écuyer et continua rapidement son chemin. En approchant du bosquet, il entendit le luth, et les sons mélodieux d'une voix ravissante qui chantait le cantique de Notre-Dame de Beauvezer (1). Il avance précipitamment, il entre dans le bosquet, et à l'aspect de l'objet qui s'offre à ses regards, il reste immobile de saisissement et d'admiration! .... Il trouve maintenant que son page n'a su décrire que l'habillement et la parure de la divine Orasie, mais qu'il n'a même pas donné l'idée ce son incomparable et frappante beauté... Après l'avoir contemplée en silence pendant quelques minutes, Blaccas, très-décidé à ne pas lui parler de l'époux qu'on lui destine, s'incline profondément, met un genou en terre, pose une main sur son cœur et à l'instant même se relevant brusquement, il s'éloigne et disparaît. Il traverse le jardin en courant: il rencontre, auprès du château, un page qui l'invite à entrer dans la grande salle du palais, où la princesse, suivie de ses dames, doit se rendre: il ne répond rien, regagne la cour, s'élance sur son cheval et part avec la promptitude de l'éclair pour aller retrouver à Paris le comte de Toulouse. Blaccas, courant sans s'arrêter,

---

(1) *Pélerinage fameux dans ces anciens tems, en Provence.*

arriva en peu de tems à Paris : il y trouva le comte, et, avec toute la franchise de son caractère, il lui fit l'aveu de tout ce qui se passait dans son ame. Il lui dit qu'un instant avait fixé son sort et qu'il adorait Orasie. La surprise du comte fut extrême : mais, mon cher Blaccas, lui dit-il, qu'elle est votre espérance ? — De faire les choses les plus extraordinaires pour la mériter. — Comment, vous croyez sérieusement que vous pourriez m'engager à renoncer à l'alliance du comte de Poitiers, d'un grand prince ? — Voulez-vous une couronne? parlez seigneur, je saurai la conquérir. — Quels seront vos droits pour l'obtenir ? — Les premiers de tous : le courage et la vertu. Un simple gentilhomme normand, Tancrède de Hauteville, n'a-t-il pas assuré le trône de Sicile à ses enfans ? . . . On parle d'une croisade, je m'enrôlerai, je suivrai Louis, et j'éleverai si haut mon nom par mes exploits, que je me rendrai digne du bonheur où j'ose aspirer. — Vous extravaguez de si bonne foi, reprit le comte, qu'il est impossible de vous répondre avec sévérité; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est étrange que vous ayez eu l'idée d'épouser ma fille, et qu'il serait aussi difficile de former une telle union, qu'il pourrait l'être d'enchaîner deux montagnes. Cette comparaison bizarre n'avait rien de singulier dans la bouche du comte, il employait fréquemment des manières de parler et des espèces d'hyperboles de ce genre; Blaccas, au lieu de se désoler sourit : seigneur, dit-il, si l'on renonce facilement à une espérance audacieuse, il n'en reste qu'un ridicule, mais la persévérance ennoblit l'ambition ! elle donnerait un grand caractère à la folie

même. Jugez si je suis disposé à me laisser décourager par le premier obstacle. — Mais cet obstacle est insurmontable. — Non, seigneur, je le vaincrai. A ces mots le comte se mit à rire; cependant il défendit à Blaccas de chercher les moyens de revoir la princesse. Blaccas protesta que loin d'avoir un tel projet, il fuirait avec soin Orasie jusqu'au moment où le comte autoriserait son amour. Raymond répondit que dans ce cas, il ne la reverrait jamais; réponse qui n'inquiéta nullement Blaccas. Le prince lui recommanda aussi de ne parler à qui que ce fût de cette folie, et Blaccas répondit que lorsqu'on avait un confident tel que lui, on n'était pas tenté d'en chercher un autre.

Presqu'aussitôt après cet entretien, Blaccas quitta Paris. Avant de partir, il eut la consolation d'apprendre avec certitude que la négociation du mariage de la princesse et du comte de Poitiers, souffrait de grandes difficultés, et qu'il était convenu que s'il avait lieu, il ne se ferait que dans deux ans.

Blaccas se rendit dans sa seigneurie de Moustiers, qui n'était qu'à dix lieues du château de la princesse; il y avait, près de la petite ville de Moustiers, deux énormes montagnes, très-escarpées et séparées par un espace d'environ 250 pieds. Par un hasard singulier, l'une de ces montagnes se trouvait sur le territoire de Blaccas, et l'autre sur celui où était situé le château de la princesse Orasie. Blaccas, se rappelant la comparaison emphatique du comte de Toulouse, conçut avec un double plaisir le projet de réunir, par un lien durable, ces deux frontières. C'était en même tems pour lui une entreprise chevaleresque, un doux pré-

sage et le plus heureux emblème. Aux deux sommets des montagnes, Blaccas fit attacher une chaîne de fer tendue en l'air, ornée dans son milieu, d'une grande étoile de bronze. Blaccas avait pour devise une étoile avec ces mots : *au-dessus de tout.* Cette devise n'était pas modeste, mais tel était alors l'esprit du genre. Les devises déclaraient à-la-fois, les desseins et les sentimens; on voulait surtout qu'elles annonçassent la perfection ou la grandeur. D'ailleurs, Blaccas n'attachait à la sienne qu'un sens moral ; elle signifiait seulement, disait-il, que par son caractère, il était *au-dessus* de tous les événemens ; mais voulant prendre une devise qui se rapportât à son amour, il fit peindre, sur son écu, un grand voile blanc, avec ces paroles : *la gloire le levera* (1).

Blaccas fit publier dans toute la Provence, un cartel par lequel il défiait au combat tous les chevaliers qui s'y trouvaient, en soutenant que *la dame de ses pensées était la plus jeune, la plus belle et la plus parfaite de toutes les dames de la France et de l'Univers, aimées à cette époque.* Le lieu des combats fut désigné par lui, entre les deux montagnes qu'il avait unies par une chaîne de fer. On vit bientôt accourir à Moustiers une foule de

---

(1) *Cette réunion de ces montagnes par une chaîne telle qu'on la dépeint ici, fût faite en effet dans les anciens tems par un chevalier de la maison de Blaccas: au milieu de cette chaîne était placée une grande étoile argentée qui se trouve dans les armes de Blaccas. On voyait encore dans les provinces méridionales, à l'époque de la révolution, ce monument singulier.*

jeunes et brillans chevaliers, aussi attachés à la gloire de leurs dames, qu'au succès de leurs amours. Les combats durèrent quinze jours. Blaccas y fut toujours vainqueur; il y montra une force physique égale à son intrépidité ; il y porta au comble sa réputation de vaillance et de courtoisie. Après avoir vaincu ses adversaires, il les recevait dans son château, soignait les blessés avec la plus tendre affection, et donnait à tous des fêtes magnifiques. Ces jeux belliqueux l'immortalisèrent et le ruinèrent : après ces exploits inouis, il fut obligé de vendre une partie de ses terres et d'engagér le reste. Mais il avait acquis beaucoup de gloire, et pour un chevalier, c'était alors avancer sa fortune.

Blaccas n'avait point oublié le cantique de Notre-Dame de Beauvezer, qu'il avait entendu chanter dans le bosquet de lilas. L'image de cette vierge révérée, grossièrement sculptée en plâtre colorié, était dans une vieille niche de pierre, sur une colline aux portes de la ville de Moustiers. Blaccas fit bâtir entre les deux montagnes, sous la chaîne de fer, une jolie petite chapelle; dans laquelle il transporta la statue de Notre-Dame de Beauvezer, sanctifiant ainsi le lieu qu'il avait illustré par sa valeur (1). Après avoir fait toutes ces choses qui l'occupèrent plus de quatre mois, il retourna à la cour du comte de Toulouse. Lorsqu'il se trouva seul avec ce prince : *hé bien, seigneur*, lui dit-il, *j'ai enchaîné deux montagnes*, et vous avez jugé vous-même que l'union à laquelle j'ose prétendre, ne serait pas

---

(1) *Cette petite chapelle se trouvait en effet entre les deux montagnes.*

plus difficile à former ! — C'était une façon irréfléchie de parler. — J'ai appris en arrivant ici, que le mariage avec le comte de Poitiers était rompu? — Je le renouerai. — Non, non seigneur : en apprenant que j'avais enchaîné deux montagnes, vous avez renoncé à l'alliance du comte, convenez-en, seigneur? — Mon cher Blaccas, vous êtes le plus extravagant comme le plus brave de tous les chevaliers. — Le plus brave, seigneur, je ne le crois pas; mais quand votre bouche prononce un tel jugement, elle me déclare son gendre. *Le plus brave* doit le devenir.

Cette conversation se termina comme les autres, le comte s'amusa pendant quelques instans de la hardiesse de Blaccas, ensuite il lui imposa silence.

Blaccas passa tout l'hiver à la cour. La princesse n'y était point : elle vivait toujours renfermée dans son vieux château, le comte étant décidé à ne la faire venir à Toulouse que lorsque les arrangemens relatifs à son mariage seraient irrévocablement arrêtés. Les premiers beaux jours du printems amenèrent avec eux pour Blaccas les souvenirs et les espérances; il s'empressa de retourner à Moustiers. Il alla à sa chapelle de Beauvezer, qu'il trouva enrichie dans l'intérieur, d'une quantité de pieuses offrandes, presque toutes envoyées par des princesses et des dames. Parmi ces dons, il aperçut avec émotion, une ceinture et un collier d'ambre, qu'il crut reconnaître. Il questionna à ce sujet. On lui dit que deux femmes, l'une âgée et l'autre voilée, et suivies d'un vieil écuyer, étaient venu faire leurs prières à la chapelle, et y avaient laissé cette offrande; mais qu'on ignorait absolument leurs noms.

Blaccas, à ce récit, reconnut Orasie et son vieil écuyer, et il supposa facilement que la vieille femme était la gouvernante de la princesse. Ses réflexions sur ce sujet lui donnèrent de douces espérances. La princesse savait que le chevalier qu'elle avait aperçu dans le bosquet, s'appelait Blaccas; le page l'avait annoncé et nommé. Orasie savait encore qu'il avait bâti sa petite chapelle entre les deux montagnes, et elle avait fait, à cette chapelle, un pélerinage mystérieux! En rendant un pieux hommage à la sainte, n'était-ce pas aussi honorer le fondateur?......

Blaccas ne goûta pas long-tems le charme de l'espérance; il apprit dès le sur-lendemain de son arrivée, que la princesse avait enfin quitté son vieux château, et qu'elle était partie pour Toulouse. Cette nouvelle consterna le jeune chevalier, car il était évident que le mariage d'Orasie était renoué, puisque le comte l'appelait à sa cour. Blaccas résolut d'aller visiter le château où il avait vu celle qu'il adorait. Il s'y rendit: son premier soin fut de voler au bosquet de lilas, qu'il retrouva en fleurs, car on était à l'époque de l'année précédente. En entrant avec un trouble inexprimable dans ce bosquet, Blaccas crut y voir encore cette jeune et ravissante beauté, objet d'une passion aussi violente que romanesque. Après une longue et douloureuse rêverie, il regarde tristement autour de lui, il reconnaît l'oranger sur lequel il était appuyé lorsqu'il contemplait Orasie; mais il voit au pied de cet arbre un vase rempli de belles-de-nuit, qui n'y était pas alors; il s'approche, et lit cette inscription tracée sur le vase: *cachée à tous les yeux*. Il s'imagine que cette devise se

rapporte au pélerinage secret de Beauvezer, où la princesse était allée voilée. La nuit surprit Blaccas dans ce bosquet chéri; enfin il s'en arrache en emportant une belle-de-nuit qu'il mit en soupirant dans son sein. Voulant connaître son sort, il quitta Moustiers, et retourna à Toulouse. Une nouvelle accablante l'y attendait. Au lieu d'aller à la cour, il descendit dans une hôtellerie, où il apprit qu'on avait annoncé la surveille un tournoi qui devait avoir lieu dans douze jours, en réjouissance du mariage de la princesse avec le comte de Poitiers, et l'on ajouta que les nôces se célébreraient le lendemain du tournoi. Blaccas désespéré se promit de ne jamais retourner à la cour; mais il se décida néanmoins à combattre au tournoi, dans l'espoir d'y vaincre son rival. Les jours suivans, il vit arriver à son hôtellerie plusieurs chevaliers, qui, presque tous, avaient combattu contre lui aux montagnes de Beauvezer; mais il en vint un qui, n'ayant pu accepter alors ce cartel, lui proposa un combat particulier avant le tournoi. Blaccas y consentit, aux termes de son cartel; malgré la perte de ses espérances, il conservait son amour, et soutenait toujours avec la même ardeur que *la dame de ses pensées* était la plus belle et la plus parfaite de l'Univers; son adversaire s'appelait le chevalier du lys, parce qu'il avait pour devise un lys avec ces mots: *Moins éclatant et moins pur qu'elle!* Ce chevalier ne cachait point le nom de celle qu'il aimait, malgré ses rigueurs; c'était la belle Paule, revenue depuis six mois à Toulouse, lieu de sa naissance; mais qui, aussi modeste que belle, était toujours voilée de la tête aux pieds. Depuis près d'un an

elle avait fait le vœu de n'ôter son voile qu'en se mariant; cependant elle montrait un extrême éloignement pour le mariage, et elle refusait tous les partis qui se présentaient, et qu'attirait la réputation de sa rare beauté. D'ailleurs on vantait également sa douceur, ses vertus, sa conduite et ses talens. Le chevalier du lys l'avait vue plusieurs fois avant son vœu, et il en était éperdument amoureux; Paule, insensible à tous les hommages, cherchait en vain à lui ravir une espérance qu'il s'obstinait à conserver. Il fut décidé, avec la permission du souverain, que Blaccas et le chevalier du lys combattraient dans la grande place de Toulouse, en présence d'une partie de la cour, de toutes les dames de la ville, et d'un peuple immense. Blaccas aurait bien voulu avoir pour témoin de ce combat, celle qui en était l'objet inconnu; mais la princesse Orasie resta renfermée dans le palais. Tout le monde savait que la belle Paule était la dame du chevalier du lys; on espérait qu'elle honorerait de sa présence le combat de son chevalier, mais elle n'y vint point.

Quand les deux chevaliers parurent dans l'arêne, on admira leur bonne mine, et surtout la taille majestueuse et la grâce de Blaccas. Le chevalier du lys montait un superbe cheval blanc, que malheureusement il avait eu l'imprudence de n'essayer qu'une fois, et qu'il croyait aussi sûr qu'il était beau; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la place, que tout-à-coup au son belliqueux des clairons et des trompettes guerrières, le coursier s'emporta et ne connut plus de frein. En vain le chevalier mit en usage pour le dompter,

tous les moyens que peuvent donner le courage et l'adresse. On admira ses efforts, mais ils furent tous infructueux. Ce cheval fougueux, voulant sortir de l'enceinte, se cabra, et allait franchir les barrières, qui n'avaient que trois pieds de haut. Le peuple épouvanté poussait des cris aigus; dans ce péril, Blaccas saute à bas de son cheval qu'il abandonne à son écuyer, et il s'élance vers le chevalier du lys; d'une main il saisit son cheval par la bride, de l'autre il l'aide à mettre pied à terre; ensuite prenant ce cheval furieux par ses longs crins flottans, il le charge sur ses épaules, et l'entraîne, malgré sa résistance, au bruit des acclamations de tous les spectateurs, confondus d'une hardiesse et d'une force si extraordinaires, ... qui néanmoins l'étaient beaucoup moins alors qu'elles ne nous le paraissent aujourd'hui; car la force physique des anciens chevaliers était si exercée et si prodigieuse, que l'on en pourrait citer une infinité de traits plus merveilleux que celui-ci (1).

Blaccas, chargé du coursier de son adversaire, sortit de l'enceinte, et remit le cheval entre les mains de deux hommes qui s'en saisirent sans peine, car il avait perdu toute son audace et toute sa force. Le chevalier du lys vint embrasser Blaccas, qui, devenu son libérateur, avait sans combattre remporté la victoire. On conduisit Blaccas en triomphe à son hôtellerie; on lui

---

(1) *L'histoire parle d'un Boufflers, sur-nommé* le vigoureux, *qui fit plusieurs fois ce même tour de force. Il chargait sur ses épaules un cheval indompté, et le portait ainsi* plus de cinq cents pas.

jeta de toutes les fenêtres des bouquets de fleurs, et des couronnes. Il était logé au rez de chaussée, sur la rue. Le soir, tristement renfermé dans sa chambre, il entendit que l'on posait quelque chose sur le rebord de sa fenêtre, et il trouva un pot de fleurs entouré d'une couronne de lauriers; il s'approcha de la lumière, alors il vit, avec la plus vive émotion, que ces fleurs étaient des belles-de-nuit! Il se rappela dans l'instant celles qu'il avait vues dans le bosquet de lilas, et cette devise : *cachée à tous les yeux*. Etait-ce un hasard ou un don de la princesse? Mais elle était à la veille de son mariage..... Cependant pourquoi ce mystère, et pourquoi cette offrande était-elle si tardive? Elle ne venait pas sans doute d'une personne présente à ce qui s'était passé!.... Peut-être Orasie, par un simple mouvement d'admiration, lui avait-elle envoyé sa fleur favorite..... Ces pensées l'occupèrent toute la nuit, et ne pouvant fermer l'œil, il se leva avec les premiers rayons du jour. Il alla se promener à pied hors de la ville, dans des prairies que traversait un torrent : comme il arrivait auprès du torrent, il aperçut une jeune personne voilée, qui, ayant déjà fait quelques pas sur une fragile planche, se disposait à la passer; elle était suivie d'une femme qui paraissait être une personne subalterne. Blaccas devina qu'il voyait la belle Paule, et il ne se trompait pas. Au bruit qu'il fit, elle retourna la tête, et en l'apercevant, elle tressaille, chancelle et tombe dans le torrent; la femme qui la suivait, pousse des cris affreux; Blaccas aussitôt s'élança dans le torrent, saisit Paule dans ses bras, et la porta dans la prairie. Paule n'ayant été dans l'eau

que quelques secondes, n'était point évanouie. Elle exprima sa reconnaissance avec un son de voix dont la douceur enchanteresse pénétra jusqu'au fond de l'ame du jeune chevalier. Elle l'invita à venir se reposer dans la maison de campagne de sa mère, qui était à cinquante pas de la prairie. Blaccas accepta cette proposition, lui offrit son bras, et se laissa guider par elle. Paule avait gardé son voile mouillé, elle eut même le soin d'en rassembler tous les plis sur son visage, de manière qu'il était absolument impossible de distinguer ses traits. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, Blaccas reconnut avec une extrême surprise dans la mère de Paule, la dame à laquelle il avait sauvé la vie dans la forêt qui conduisait au château de la princesse Orasie. C'était en effet Doralice, qui versa des larmes en revoyant son vaillant libérateur, devenu aussi celui de sa fille.

Paule disparut pour aller quitter ses vêtemens mouillés; on conduisit le chevalier dans un appartement où l'on s'empressa de lui donner du linge et des habits. Dans ces tems anciens, c'était un devoir d'hospitalité d'en avoir toujours en réserve pour les voyageurs. En revenant dans la salle où l'attendait Doralice, Blaccas y retrouva Paule, mais toujours voilée. Elle s'avança vers lui, et lui présenta une coupe d'or remplie d'hydromel préparé par ses mains. Blaccas s'excusa avec grâce d'avoir accepté le défi du chevalier qui combattait pour elle, en ajoutant: Je n'e vous avais point encore aperçue..... Je n'ai point de chevalier, répondit Paule; si l'on combat pour moi, c'est sans mon aveu, et je suis moins disposée que jamais à donner un sem-

blable droit. Doralice demanda à Blaccas s'il s'était fait inscrire pour le tournoi. Oui, madame, répondit-il, j'y combattrai. Dans ce cas, répondit-elle, nous devons offrir à notre libérateur une pièce de notre habillement à son choix : la dame que vous servez ne pourra le trouver mauvais, c'est un droit que nous donnent votre générosité et notre reconnaissance. Je serai fier, reprit Blaccas, de porter le jour du combat ces marques d'honneur. A ces mots, après un moment de réflexion, il demanda à Doralice un bracelet de cheveux blonds qu'elle avait à son bras. Elle le lui donna sur-le-champ en disant: ce sont les cheveux de ma fille. Je l'avais deviné, dit le chevalier, en recevant avec une vive émotion cette tresse blonde qui lui rappelait les beaux cheveux d'Orasie. Ensuite se retournant du côté de la belle Paule, il lui demanda son voile, car il avait une vive curiosité de la voir. Paule n'hésite point, elle détache aussitôt son voile, mais elle ne découvre qu'une taille élégante et parfaite. Un double petit voile cache entièrement son visage. Blaccas soupire, et mettant un genou en terre pour recevoir le voile: Je jure, dit-il, par l'honneur, que le jour du combat, il me servira de cuirasse et de bouclier ; je ne porterai point d'autre défense..... O ciel! s'écria Paule épouvantée, que dites-vous, seigneur, vous combattriez sans cuirasse et sans bouclier, et j'en serais la cause !.... Je l'ai juré, repartit Blaccas, et vous savez qu'un chevalier ne peut rétracter son serment. Mais rassurez-vous, belle Paule, ce voile précieux est pour moi le gage de la victoire. — Oh, n'allez point à ce tournoi. — J'ai juré d'y combattre, rien

ne peut m'en empêcher. Paule cessa de parler, mais elle baissa tristement la tête, et on l'entendit soupirer. Voyez donc, poursuivit Blaccas, comme cette action, par un hasard singulier, me convient. J'ai pris pour ma devise un voile semblable à celui-ci, avec ces mots: *La gloire le levera.* Je paraîtrai entièrement couvert de ce voile; je vaincrai, j'aurai acquis du moins alors le droit de le lever; mais je n'en profiterai point..... Il me suffira que mon triomphe soit connu de vous..... Et sans doute aussi de votre dame? dit Paule, d'une voix basse et tremblante. Hélas, répondit Blaccas, j'aime sans espérance!.... Il est vrai, j'attachais un sens particulier à ma devise! Je me flattais que la gloire un jour me donnerait le droit de déclarer une passion qu'on ignore .... et maintenant un sort affreux me condamne à un silence éternel!.... Ainsi, madame, je ne combattrai point pour l'amour, je combattrai pour l'honneur et pour l'amitié; ce voile de la pudeur et de la vertu sera mon égide, et votre suffrage est le seul prix que j'ambitionne. Ah! seigneur, repartit Paule, vous aurez beau vous cacher sous un voile, qui pourrait vous méconnaître!.... vos exploits diront votre nom.

Pendant cet entretien, Blaccas ne pouvait se lasser de contempler la taille et les mains éblouissantes et délicates de la belle Paule; il croyait revoir la princesse. C'était sa blancheur, son élégance, sa grandeur, sa grâce..... Il se figura que son visage devait aussi ressembler à celui d'Orasie; pouvait-on être parfaitement belle, sans avoir avec elle quelque ressemblance? Cette idée s'empara tellement de son esprit, que lors-

qu'à travers le voile de Paule, il voulait se représenter son visage, l'imagination lui retraçait aussitôt celui d'Orasie. Ainsi, un charme irrésistible le retenait dans cette maison. Il y resta jusqu'au soir, et il emporta l'image de Paule si parfaitement identifiée à celle d'Orasie, qu'il ne lui était plus possible de penser séparément à l'une des deux. Il y retourna tous les jours suivans, et s'attachant de plus en plus à Doralice et à son aimable fille, il répondit à leurs questions avec plus de confiance. La veille du tournoi, Paule parut accablée de tristesse; elle conjura encore Blaccas de ne point aller à ce tournoi, puisqu'il devait y combattre sans cuirasse et sans bouclier. Blaccas lui répéta tout ce qu'il lui avait déjà dit. Paule connut enfin que tous ses efforts à cet égard étaient inutiles. Doralice demanda à Blaccas si la passion qui le rendait si malheureux était ancienne? Il en désigna l'époque, et il avoua qu'elle avait pris naissance le jour même où il avait eu le bonheur de délivrer Doralice..... Eh quoi, reprit cette dernière, ce fut donc dans le château de la princesse? — Je vis Orasie!.... C'est vous répondre. — Orasie!.... où la vîtes-vous? — Dans un des bosquets du parc; par respect pour le prince qui m'avait envoyé vers elle, je ne lui parlai point; mais en la quittant je jurai de lui consacrer ma vie..... O noble et vertueux chevalier! s'écria Doralice en embrassant Blaccas avec un profond attendrissement: dans ce moment Paule saisit la main de sa mère, la baisa, et la retint longtems dans les siennes.....

Lorsque Blaccas se leva pour s'en aller, Paule voulut lui dire adieu, mais la parole expira sur ses lèvres.

Une rose qu'elle portait sur son sein tomba ; Blaccas la ramassa et la trouva baignée de larmes : il l'attacha sur son cœur et disparut. Blaccas, rempli de trouble, rentra chez lui. Avant de se coucher il arrosa, suivant sa coutume, ses belles-de-nuit ; mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit autour du vase une bande de papier, sur laquelle était écrite cette inscription : *Cachée à tous les yeux*..... mais puis-je l'être aux vôtres ?

Grand Dieu ! s'écria Blaccas éperdu, la voilà donc la devise d'Orasie !.... Plus de doutes maintenant, c'est d'elle que viennent ces fleurs, et elle semble se plaindre que j'en aye pu douter !.... Je suis aimé!.... mais quel moment pour un tel aveu ! Juste ciel, sous deux jours elle épousera le comte de Poitiers ! Avant ce tems du moins il sera vaincu par moi !.....

Blaccas, plus agité que jamais, ne dormit point, et ne pensa toute la nuit qu'à la charmante Orasie, et à la mystérieuse et touchante Paule. Le lendemain matin, il jeta sur ses épaules un léger vêtement, il s'enveloppa dans son voile qui lui cacha le visage et lui couvrit le corps, mais qu'il releva avec une agraffe de pierreries du côté du bras droit qu'il avait nud et paré d'un bracelet de Doralice. Il attacha à sa redoutable lance un bouquet de belles-de-nuit, et dans cet équipage il monta sur un cheval magnifiquement enharnaché, et se rendit dans l'arène. Là il apprit deux choses qui le troublèrent étrangement : la première, qu'Orasie ne paraîtrait point en public pour donner les prix, et qu'elle n'assisterait point au tournoi ; la seconde, que le comte de Poitiers ne combattrait point, parce que retenu à Paris malgré lui pour des affaires d'état, il ne

pourrait être à Toulouse que dans sept ou huit jours. Blaccas chercha vainement des yeux la belle Paule sur les échafauds garnis de toutes les dames de la cour, de la ville et des environs ; elle n'y était point ! ....

Lorsque Blaccas parut dans l'arène, tous les regards s'attachèrent sur lui avec plus de curiosité que de surprise, car on était accoutumé à voir parmi les chevaliers les galanteries les plus bizarres. Blaccas, dans ce tournoi, s'exposait à de grands périls ; mais aussi, ne portant rien de lourd, il avait un avantage immense sur tous les autres chevaliers, par sa force prodigieuse, son adresse et sa légéreté naturelles, dont rien ne gênait l'exercice. A peine l'eut-on vu manœuvrer son cheval et entrer en lice, que tous les spectateurs, comme l'avait prévu la belle Paule, répétèrent son nom. Animé par l'enthousiasme universel qu'il inspirait, et par des acclamations redoublées, il fit des prodiges : il avait l'air de monter un cheval ailé et de se jouer des vains efforts de ses pesans adversaires, qui ne pouvaient ni l'atteindre, ni l'éviter. Son coursier, plein d'ardeur sous une charge si légère, paraissait voler comme Pégase, et sa lance terrible avait toute la force de la massue d'Hercule. Il désarma, renversa et vainquit tous ses rivaux ; il ne reçut pas une blessure ; seulement sur la fin des combats, son voile se déchira, et s'ouvrant en deux, laissa voir sa tête nue, ornée d'une longue et superbe chevelure, et découvrit son visage aux yeux des spectateurs transportés d'admiration. Blaccas fut conduit solennellement au palais pour y recevoir les prix. Ce n'était plus ce guerrier dont on venait d'admirer l'intrépidité et la

contenance audacieuse et fière; il allait revoir Orasie, et il était interdit et tremblant!..... On lui fit traverser une longue suite d'appartemens; au bout d'une galerie il s'arrêta avec saisissement: il entendait chanter dans un cabinet voisin le cantique de Notre-Dame de Beauvezer; c'était son luth!..... La voix se tait, on ouvre une porte, il entre dans un petit salon; là on lui dit d'attendre, et on le laisse seul. Etonné, confondu, il ne savait que penser; Orasie devait-elle donc le recevoir en secret? Comment le pourrait-elle dans ce jour solennel? comment pourrait-elle se dérober à la cour qui l'environnait, et à la surveillance de son père? Mais pourquoi n'observait-on aucune des formes usitées? pourquoi n'avait-il pas été conduit dans la grande salle d'audience? pourquoi ce mystère, cette solitude?..... Il se perdait dans ces réflexions, lorsqu'il entendit du bruit derrière lui; il se retourne, et il voit Doralice et sa fille..... La belle Paule tenait dans ses mains une longue et magnifique chaîne de pierreries, et s'avançant vers le chevalier: la princesse m'a chargée, dit-elle, de vous offrir de sa part ce prix de la valeur...... Comment, interrompit Blaccas, je ne la verrai point!..... Non, seigneur, — Contre toutes les lois de la chevalerie, elle refuse de me donner elle-même le prix qu'elle avait destiné au vainqueur?..... Seigneur, répondit Doralice en souriant, elle a pensé qu'il vous serait plus agréable de le recevoir des mains de ma fille. La galanterie naturelle à tous les chevaliers empêcha Blaccas de répliquer. Il tomba sur une chaise en mettant ses deux mains sur son visage. Seigneur, poursuivit Doralice, après l'hon-

neur que vous avez fait à ma fille de combattre avec son voile, elle doit ôter pour vous celui qui la couvre..... Non, non, madame, repartit sèchement Blaccas, je ne suis pas digne de cette faveur, et je ne mérite nullement de lui faire rompre son vœu. — Il est vrai, elle a juré de n'ôter ce voile que pour son époux! Je puis donc le laisser tomber, dit Paule: Seigneur, poursuivit-elle, apprenez enfin que vous n'avez jamais vu Orasie, et reconnaissez Paule..... A ces mots le voile se détache, et l'heureux Blaccas découvre dans la belle Paule celle qu'il adorait depuis un an sous le nom d'Orasie. Il serait impossible de peindre sa surprise et l'excès de sa joie; il se précipita aux pieds de Paule, et fit éclater sans contrainte tous les transports d'un amour caché jusqu'alors avec tant de soin: ensuite il demanda des explications, et Paule lui apprit qu'élevée avec Orasie dans ce vieux château, elle avait toujours été, par une volonté expresse de la princesse, exactement vêtue comme elle. Votre page, poursuivit-elle, vit en effet la princesse qui était seule et jouant du luth dans le bosquet de lilas, lorsqu'on le lui amena. Après le départ du page, elle se rendit au palais pour vous y donner audience, et j'allai dans le bosquet où vous me trouvâtes, car le vieil écuyer, sourd et presque aveugle, qui vous conduisit, ne savait pas, ou n'avait pas compris qu'Orasie n'était plus dans les jardins. En sortant du parc, vous ne voulûtes point voir la princesse en repassant dans le château, ce qui parut fort bizarre, et ce qui donna une étrange opinion de votre courtoisie. Enfin je suis blonde ainsi que la princesse, j'avais le même habillement, j'étais

dans le bosquet où votre page l'avait laissée ; ainsi son rapport et toutes les circonstances de notre entrevue durent causer la méprise qui vous a si long-tems abusé.

Je dois, dit Doralice, ajouter quelques détails à ce récit : vous fîtes de votre côté une telle impression sur le cœur de Paule, que malgré son attachement pour la princesse, elle n'osa jamais lui dire qu'elle vous avait vu ; sa raison et sa modestie ne trouvaient que de la bizarrerie dans votre action, mais elle ne pouvait écarter votre image de son souvenir : de ce moment, elle se promit au fond de l'ame de ne point se marier, et de se cacher à tous les yeux ; ce fut alors qu'elle se couvrit d'un voile, et pour le garder éternellement, elle fit vœu de ne l'ôter que pour son époux. Lorsqu'elle entendit parler de la chapelle que vous aviez élevée à Notre-Dame de Beauvezer, elle y alla en pélerinage y porter ses offrandes. Quand elle vous vit inopinément au torrent de la prairie, elle éprouva un tel saisissement, que ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle tomba dans le torrent. Vous imaginez bien à présent que ce fut elle qui posa sur votre fenêtre, à la faveur de l'obscurité, ces belles-de-nuit qu'elle avait prises pour devise. . . . . Après votre seconde visite, elle m'ouvrit son cœur, et je soupçonnai quelque chose de la vérité : elle eut aussi, par mon conseil, la même confiance pour la princesse, qui exigea d'elle de ne se faire connaître qu'après le tournoi, et de la manière qu'elle prescrirait. C'est pourquoi nous gardâmes le silence, lorsque la veille du tournoi, vous nous contâtes enfin votre histoire, et que nous n'eûmes plus de doutes. Orasie, pour vous laisser votre erreur jus-

qu'au dénouement, n'a point voulu paraître en public. Cette aimable princesse a fait elle-même tous les apprêts de votre mariage, qui se célébrera demain dans la chapelle du palais.

Blaccas écouta ce récit avec le profond attendrissement d'une reconnaissance passionnée, et toute l'ivresse du bonheur le plus pur.

Le lendemain, le vaillant Blaccas reçut la foi de la belle Paule, comblés l'un et l'autre des bienfaits du comte de Toulouse et de la princesse Orasie; leurs noces furent célébrées avec une magnificence royale, et tout le monde convint que l'on n'avait jamais vu d'union mieux assortie, puisqu'il était juste que le plus brave et le plus loyal de tous les chevaliers, obtînt la préférence de la beauté la plus modeste et la plus parfaite.



ZÉNÉIDE

OU

LA PERFECTION IDÉALE.

ZÉNÉIDE

OU

LA PERFECTION IDÉALE,

CONTE MORAL.

Le vertueux Télamon, roi de l'île Heureuse, régnait depuis douze ans sur un peuple reconnaissant et soumis; il avait fait fleurir dans ses états l'agriculture, les sciences, les arts et le commerce; ses voisins l'aimaient et le respectaient; il était adoré de ses sujets. Une seule chose manquait à son bonheur, il n'avait point d'enfant; enfin le ciel exauça ses vœux, la reine devint grosse. Elle mit au jour une princesse, et suivant l'usage, toutes les fées, invitées par la reine, se trouvèrent à sa naissance. La reine, qui avait beaucoup étudié l'histoire, ne fit pas la faute si commune alors parmi les princesses, elle n'oublia point de fée malveillante; elle n'ignorait pas que la fée Altémine était son ennemie; aussi, depuis quelques mois, la reine avait mis tous ses soins à se rapprocher d'elle et à l'adoucir. Altémine n'avait pas la méchanceté grossière des fameuses fées *Carabosse* et *Grognon*, et elle n'en était que plus dangereuse. Sa science surpassait celle de toutes les autres fées; mais vindicative, orgueilleuse et profondément dissimulée, elle avait fait de la vengeance un art perfide et redoutable, qu'elle perfectionnait chaque jour par une étonnante hypocrisie.

Elle trouvait toujours le moyen de donner à ses vengeances toutes les apparences de la grandeur d'ame et de la générosité. Elle haïssait mortellement l'amie intime de la reine, la fée *Canzade*, dont le pouvoir était fort inférieur au sien, mais dont elle craignait l'esprit observateur et la prudence.

Aussitôt que la reine fut accouchée, on posa la petite princesse, nommée Zénéïde, sur un coussin de velours brodé de perles et de pierreries; on ouvrit les portes de la chambre, toutes les fées entrèrent, et s'approchèrent du lit de la reine pour douer la princesse.

La reine se troubla à l'aspect de la fée Altémine, mais elle s'efforça de prendre un visage riant, et elle l'accueillit avec autant de grâce que de respect. Altémine, comme la plus ancienne et la plus savante, devait parler la première; elle s'avança, et s'adressant à la fée Canzade: vous êtes, lui dit-elle, l'amie de la reine, je vous cède mon droit, douez la princesse; je ne parlerai qu'après vous. Ce procédé parut si généreux, que toute l'assemblée en fut émue. Canzade regarda fixément Altémine, la reine pleura de joie. Canzade se hâta de douer Zénéïde de tout ce qui peut assurer le bonheur d'une femme et la gloire d'une princesse: quelques historiens prétendent qu'elle commença par lui donner la grâce et la beauté; mais d'autres affirment (et nous aimons à le croire), qu'elle lui donna avant tout la bonté, la sensibilité, la reconnaissance et la générosité. Ensuite la fée Altémine s'approcha, et dit avec un ton emphatique: je porte au plus haut point de perfection tous les dons que Canzade

vient de faire à cet enfant ; Zénéïde sera la plus belle princesse de l'univers, et en même tems la plus sensible et la plus généreuse ; j'ajoute à ces grandes qualités tous les talens, l'aptitude à toutes les sciences, une mémoire prodigieuse, un esprit supérieur, une sublime éloquence, un génie vaste et profond..... Ah ! c'est trop, s'écria Canzade. Cette interruption causa la plus violente colère à la reine, qui écoutait avec ravissement Altémine. Croyant que Canzade était jalouse de la puissance et de la grandeur d'ame d'Altémine, et que l'amitié n'avait pu vaincre un mouvement si condamnable, la reine exprima son indignation avec beaucoup d'aigreur. Canzade soupira, et se leva pour sortir : elle passa devant la petite Zénéïde, et jetant sur elle un œil de compassion : pauvre princesse ! dit-elle. Cette exclamation excita un rire universel ; Canzade disparut, et la reine, outrée contre elle, protesta qu'elle ne la reverrait jamais. Altémine reprenant la parole : je n'ai pas achevé de douer la princesse, dit-elle ; je veux non-seulement réunir en elle toutes les perfections connues, mais je veux encore qu'elle en ait d'idéales. Sa voix, plus mélodieuse que celle des syrènes, charmera l'oreille, soit qu'elle parle, qu'elle chante ou qu'elle déclame ; son haleine, plus suave que le parfum du jasmin et des roses, embaumera l'air qu'elle respirera ; légère comme le zéphir et les grâces, elle surpassera sans effort à la course le chevreuil et la gazelle ; et lorsqu'elle se promenera dans la campagne, les rochers, les collines s'aplaniront devant elle ; les arbres desséchés reprendront leur verdure, tous les boutons des fleurs s'épanouiront, et

d'immenses tapis de gazon se déploiront sous ses pas. A ces mots la fée tirant d'un étui de filigrame d'or, une baguette de diamant, en toucha la princesse, en disant: le charme est fait! ... Au même instant la petite figure de Zénéïde devint éblouissante de fraîcheur et de beauté, et son haleine parfuma l'air d'une odeur délicieuse : la reine, enivrée de joie et de reconnaissance, voulait s'élancer hors de son lit pour se jeter aux pieds de la fée ; on eut beaucoup de peine à la retenir. Vous voyez, madame, lui dit Altémine, que vous aviez tort de craindre mon inimitié! j'ai dû croire, il est vrai, que j'avais à me plaindre de vous ; mais voilà comme Altémine se venge. Après ce discours, Altémine prit congé de la reine ; elle laissa cette princesse et toute l'assemblée saisie d'admiration, et louant avec enthousiasme sa grandeur d'ame et sa magnanimité. La reine et le roi passèrent le reste de la journée à regarder Zénéïde, dont en effet la beauté déjà était un prodige : la reine passa même presque toute la nuit dans cette douce contemplation ; elle ne dormit point, mais quel sommeil peut valoir l'insomnie causée par une joie maternelle ! ....

Zénéïde, par son génie, ses talens et ses charmes, réalisa toutes les promesses de la fée; à dix-huit ans elle était le plus grand poète de l'Asie ; elle avait déjà publié des livres admirables sur les sciences, la morale et la politique: les grands de l'État lui proposèrent d'examiner et de corriger le code de lois; elle répondit qu'elle s'en garderait bien, parce que les mœurs publiques étaient bonnes, et que les peuples se trouvaient heureux. Elle ajouta que lorsque dans un État

tout allait bien, il fallait préférer les résultats de l'expérience aux spéculations les plus brillantes de l'esprit. Elle pensait que le bonheur est tellement ami de l'ordre, qu'il l'est aussi de la routine, et que tout ce qui rompt ses habitudes, l'altère ou le détruit.

La supériorité de beauté, de savoir, de génie et de grâces de la princesse, était si frappante et si incontestable, qu'elle n'excita point de jalousie, parce qu'elle ôtait aux plus présomptueux toute idée de rivalité; on enviait son existence, mais on ne lui disputait rien. Son suffrage excitait une vive émulation; sa critique, toujours douce et polie, était un jugement sans appel; on s'y soumettait sans murmure. Zénéïde, par la pûreté de son goût, perfectionna la littérature de ces insulaires; on ne confondit point de son tems l'enflure et l'emphase avec l'élévation, et la bizarrerie avec l'originalité. Nul ouvrage dépourvu de raison, de clarté, de naturel, n'eut de réputation sous ce règne. Zénéïde rendit les mêmes services à tous les arts: on ne vit plus de tableaux offrir un coloris faux, des expressions forcées, des attitudes maniérées et des compositions ignobles ou embrouillées; en cherchant *le simple*, on ne tomba point dans le *lourd* et dans la grossièreté des figures étrusques; les draperies furent légères sans être mesquines, ou riches sans paraître pesantes; chaque genre fut toujours ou noble et touchant, ou riant et gracieux, ou terrible avec majesté: on ne fit point de caricatures sous ce règne, car Zénéïde avait une aversion particulière pour ce genre ignoble et méprisable, dont la fausse gaieté n'est qu'une grimace hideuse, et dont l'exagération la plus outrée de la méchanceté fait

tout le mérite. Zénéïde, qui déployait sur tous les instrumens un talent admirable, avait un goût particulier pour la harpe : on pense bien qu'elle en jouait de dix doigts, qu'elle exécutait des sonates entières en *sons harmoniques*, et que sa main gauche était aussi parfaite que la droite; elle aimait la musique savante, parce que des combinaisons ingénieuses et hardies produisent toujours des effets neufs; mais elle voulait que cette musique fût en même tems expressive et chantante.

La cour de l'île Heureuse était aussi aimable que brillante. La perfection magique de la princesse en bannissait entièrement toute espèce de flatterie; on ne pouvait exagérer en louant Zénéïde, on l'admirait en silence; elle éteignait l'ambition de la coquetterie. Dans cette cour, le cœur pouvait désirer une approbation particulière, la vanité n'y pouvait aspirer à des succès universels, ou à d'éclatantes conquêtes. Nul amant n'osait dire à sa maîtresse qu'elle était la plus belle et la plus parfaite de toutes les femmes. On se contentait de parler de ses sentimens; le langage de l'amour était devenu celui de l'amitié; l'amour dépouillé de tout enthousiasme, n'ayant plus d'illusions, n'avait ni transports, ni violence; il n'était qu'une simple préférence déterminée par une douce sympathie; moins vif et moins dangereux, il était plus durable. Toutes les femmes de la cour, simples, naturelles, et par conséquent aimables, avaient la grâce et l'élégance que donne l'usage du grand monde; on trouvait dans leur conversation un charme particulier, et sans qu'elles eussent le moindre désir de briller.

Il y avait à la cour une jeune princesse nommée Azérolle, qui, sans Zénéïde, aurait été remarquée par son esprit et par les grâces de sa figure; mais Zénéïde effaçait tout, et Azérolle ne paraissait, auprès d'elle, qu'une personne très-ordinaire. Zénéïde, trop modeste pour se comparer aux autres, trouvait Azérolle charmante; elle désira vivement son amitié, mais elle ne l'obtint pas. L'amitié veut une sorte d'égalité. Azérolle admirait avec franchise Zénéïde: néanmoins, gênée par sa supériorité, elle aurait cru l'ennuyer en l'entretenant des petits intérêts de société qui l'occupaient; elle se plaisait à l'entendre, elle osait à peine lui parler; elle évitait surtout avec elle les tête-à-tête, car elle y éprouvait un mal-aise insupportable; il lui semblait que Zénéïde devait la trouver d'une bêtise extrême et d'une ignorance ridicule; enfin Azérolle n'attribuait qu'à l'indulgence de Zénéïde la bienveillance qu'elle lui montrait. Toutes les grâces et toute la sensibilité de Zénéïde, ne purent triompher de ces préventions et de cette invincible timidité. Zénéïde s'en affligea véritablement, elle chercha une autre amie. Plusieurs femmes de la cour briguèrent l'honneur de fixer son choix; mais Zénéïde était douée d'une sensibilité si vive, et d'une délicatesse si exquise, qu'elle ne trouva point d'amitié qui répondît à la sienne; la tendresse de la reine la dédommagea des sentimens qu'elle ne trouvait en nulle autre, car il n'est point de cœur qui puisse être supérieur à celui d'une mère.

Tous les princes voisins aspiraient à la main d'une princesse si accomplie et si célèbre; ils vinrent tous successivement incognito à la cour. Zénéïde était aussi

difficile sur le choix d'un époux, qu'elle était indulgente dans la société. Elle refusa sans balancer tous ces princes, et la reine se désolait, en disant: nul en effet n'est digne d'elle; ainsi donc elle ne se mariera jamais! Presque tous les potentats de l'Asie, brûlant d'une passion malheureuse pour l'incomparable Zénéïde, formèrent une redoutable *coalition*, dont le but était de conquérir l'île Heureuse, et de forcer la princesse à choisir entre eux un époux. On n'a point oublié que la fée Canzade, ancienne amie de la reine, s'était brouillée avec cette princesse le jour de la naissance de Zénéïde, parce qu'elle avait trouvé qu'Altémine lui donnait trop de perfection. Canzade était la protectrice du beau royaume de Cachemire, et surtout de son souverain, le jeune Omasis, qu'elle avait élevé, et qui venait de monter sur le trône. Ce prince n'avait pas la perfection suprême de Zénéïde, il ne possédait ni son génie, ni sa vaste érudition, ni ses talens enchanteurs; mais une figure intéressante et noble, un esprit cultivé, une ame généreuse et sensible, un caractère plein de franchise et de gaieté, le rendaient le prince le plus aimable et le plus accompli de son tems. La fée n'avait cherché à le rendre supérieur aux autres hommes, que par la droiture, la grandeur d'ame, la raison et la bonté: en même tems, elle s'était bien gardée d'exalter imprudemment sa sensibilité naturelle; elle avait voulu qu'il eût toujours assez d'empire sur lui-même pour en triompher, quand la justice, le devoir ou son repos l'exigeraient. L'éclatante réputation de Zénéïde parvint bientôt jusqu'à lui; il brûlait du désir d'aller se mettre sur les rangs de ceux qui aspi-

raient à sa main ; mais il fut retenu par une longue maladie du roi son père, et ensuite, après la mort de ce prince, par les embarras et les affaires qu'entraîne toujours le commencement d'un règne. Quelques mois après, il apprit tout à coup que les amans malheureux de Zénéïde, ligués entre eux, avaient déclaré la guerre au roi de l'île Heureuse. Aussitôt Omasis conçut le généreux dessein de voler au secours de la princesse. Il l'annonça publiquement par des ambassadeurs qu'il envoya au roi, dont il voulait être le défenseur, et aux princes ligués. Ce procédé magnanime, pour une princesse qu'il n'avait jamais vue, toucha profondément la grande ame de Zénéïde ; elle avait souvent entendu parler du prince de Cachemire : toute l'Asie vantait sa bonté, ses talens, ses vertus ; et Zénéïde, en voyant arriver à la cour tant de princes étrangers, s'étonna plus d'une fois en secret qu'Omasis dédaignât d'y venir. Elle l'attendait depuis long-tems ; c'était le désirer.

Omasis rassembla une superbe armée, il équipa une flotte ; il se joignit aux troupes et aux vaisseaux du roi de l'île Heureuse, et avant de se rendre à la cour de la princesse dont il se déclarait le défenseur, il alla audevant des princes ligués, il leur livra plusieurs combats, il remporta sur eux d'éclatantes victoires ; il coula à fond, ou dispersa leurs vaisseaux, tua de sa main leurs principaux chefs, et dans une seule campagne il anéantit ce formidable armement. Alors, au bruit de mille acclamations, il débarqua à l'île Heureuse. Des fêtes somptueuses l'y attendaient, mais il n'y vit que Zénéïde ; elle surpassait tout ce que son imagination avait pu lui représenter de plus parfait ;

son enthousiasme égala sa surprise. La princesse, vivement émue, le remercia avec autant de grâce et de sensibilité que d'éloquence. Omasis, qui n'avait jamais entendu un langage si ravissant, resta interdit et muet!..... Les jours suivans son admiration s'accrut encore, lorsqu'il vit les tableaux peints par la princesse, qu'il l'entendit chanter et jouer de la harpe, et que par sa conversation il connut l'étendue de son instruction et de son esprit. On donna des bals à la cour; Omasis dansait parfaitement, mais en voyant danser Zénéïde, il n'osa pas former un seul pas, il ne fit que marcher. Tous les autres danseurs, et surtout les femmes, découragés par la perfection de la danse de Zénéïde, se contentaient d'exécuter la figure de la contredanse; on ne dansait jamais autrement avec elle. Zénéïde faisait sans effort, et avec une précision parfaite, les pirouettes et les pas les plus surprenans; à peine paraissait-elle toucher la terre : elle avait autant de moëlleux et de grâce dans ses mouvemens et dans ses attitudes, que de légèreté. Omasis, transporté d'enthousiasme, éperdu d'amour, adorait Zénéïde en silence: non-seulement il ne trouvait point de termes pour peindre ce qu'il éprouvait, mais il craignait de s'exprimer d'une manière vulgaire; d'ailleurs il pensait qu'après les services qu'il venait de rendre à l'État et à la princesse, il eût été peu délicat de déclarer sa passion : il ne voulait pas que la reconnaissance déterminât son choix, et néanmoins quand il se comparait à Zénéïde, il n'osait rien attendre de l'amour. Zénéïde, en effet, le surpassait infiniment par le génie et les talens; mais l'amour n'a pas besoin d'égalité, il l'établit

si naturellement ! Toujours rempli d'illusions, quand il rapproche les distances de tout genre, il ne croit pas descendre ; ses sacrifices ne lui coûtent point d'efforts, il se laisse entraîner, il cède en les faisant; s'il est généreux, il l'ignore ; ses actions ne sont jamais raisonnées, le devoir n'en trace aucune. Zénéïde, déjà disposée par la reconnaissance, livra son cœur à des sentimens qu'elle n'avait jamais éprouvés ; l'aveu de ses parens les autorisait, elle s'y abandonna avec toute l'énergie de la sensibilité la plus exaltée. Omasis faisait avec elle des promenades délicieuses ; il voyait avec transport ces beaux tapis de verdure se dérouler sous ses pas, et toutes les fleurs s'épanouir à son approche ; il l'écoutait avec plus de ravissement encore, mais il gardait toujours le silence, ou il ne répondait que par monosyllabe. Zénéïde savait interpréter ce silence par l'expression de son visage ; les signes plus ou moins passionnés de son admiration lui donnaient la mesure de la finesse de son esprit, et elle lui en trouvait un supérieur. C'était sa manière de juger les personnes qui l'approchaient, car on ne causait point avec elle ; des réponses laconiques et quelques exclamations de surprise, étaient avec elle tout ce qu'on osait se permettre. Si la princesse n'avait pas eu dans son génie et dans sa brillante imagination des ressources inépuisables, elle aurait dû s'ennuyer souvent, puisqu'elle n'avait aucune idée du charme de la conversation et d'une société intime ; mais elle parlait pendant des heures entières avec tant d'éloquence, elle avait des idées à-la-fois si lumineuses, si neuves et si profondes, que sans s'enorgueillir de sa perfection, elle en jouis-

sait elle-même, comme on entend avec plaisir les sons harmonieux de sa propre voix, ou les accords que l'on tire d'un instrument dont on joue bien.

Quand l'étonnement causé par tant de merveilles fut, pour ainsi dire, épuisé, le roi de Cachemire fit quelques retours sur lui-même, et l'amour-propre modéra insensiblement son enthousiasme, et sa passion. Toujours admirer, sans nul espoir de retour est un exercice pénible, surtout pour les princes. Omasis, au bout de quinze jours d'enchantement et d'ivresse, commença à trouver qu'un monologue éternel, quelque sublime qu'il pût être, ne valait pas un dialogue frivole, mais animé, où chacun, avec abandon, discute, badine et même déraisonne à son tour. L'attention profonde que méritaient les discours éloquens de la princesse, finit par le fatiguer; il avait toujours mal à la tête en la quittant, et dans ces entretiens, n'étant jamais content de lui, il fut bientôt moins charmé d'elle. Pour se délasser, il prit l'habitude d'aller passer les soirées chez la princesse Azérolle. Là se trouvaient rassemblées les personnes les plus aimables de la cour: on y causait sans prétention, avec autant de gaieté que de naturel. Omasis y charma tout le monde, et surtout Azérolle, par la délicatesse et la vivacité de son esprit; il crut jouir pour la première fois du plaisir d'être applaudi. Ces soirées lui parurent si agréables, qu'il en attendait l'heure avec impatience, et même lorsqu'il était près de Zénéïde: de son côté, Azérolle éprouvait toujours la joie la plus vive en le voyant arriver; souvent pour l'amuser, elle formait sans apprêt un petit bal où l'on dansait gaiement et de son mieux:

Omasis y remportait le prix, et il trouvait ces bals mille fois préférables à ceux de la cour. On faisait aussi quelquefois de la musique chez Azérolle, mais tous les beaux instrumens perfectionnés encore par Zénéïde, en étaient bannis ; on n'y jouait que du tympanon, de la vielle, de la musette, de la guimbarde, des castagnettes, du flageolet, du tambour de basque et du galoubet : on chantait, non des *cantabile*, des scènes et des ariettes de bravoure, mais des petits airs vulgaires et des romances. La singularité et la gaieté de ces concerts charmaient Omasis, et cette société lui devint si nécessaire, que pour y rester davantage il retrancha peu à peu une grande partie du tems qu'il était convenu de passer à la cour. Un jour, ayant manqué l'heure de la promenade de Zénéïde, il voulut en faire une avec Azérolle. Seigneur, lui dit-elle en riant, je ne vous promets pas de vous faire marcher sur des tapis de velours..... Ah ! tant mieux ! s'écria-t-il : Vous allez voir, reprit-elle, la simple nature sans enchantement..... — Non, charmante Azérolle, puisque je serai près de vous. — Je n'ai rien de merveilleux..... — Vous avez le don de plaire ! — Et vous seigneur, vous en possédez un bien plus doux, celui d'inspirer la confiance et l'amitié..... — Des sentimens si purs sont toujours partagés !..... A ces mots, Azérolle attendrie, allait de premier mouvement et sans dessein découvrir le fond de son cœur, mais quelques personnes s'approchèrent, et quoiqu'il ne fût question que d'amitié, Azérolle rougit, et ne répondit rien. Elle conduisit Omasis dans un lieu pittoresque, plein de rochers, de cascades et d'arbustes. Ah ! s'écria Omasis.

avec une espèce de transport en y entrant, je revois donc des cailloux et du sable! A dire le vrai, je suis un peu fatigué de cet éternel tapis de verdure et de fleurs!.... cela est charmant, mais les collines et les rochers ont leur prix!....

On courut dans le bois. Omasis fit admirer sa hardiesse et sa légèreté en gravissant les rochers, et en grimpant jusqu'aux faîtes des arbres les plus élevés: on dansa des rondes en chantant, on s'assit au bord des torrens, on causa, on dit mille folies, on ne se quitta qu'à la nuit; et Omasis, en retournant au palais, se disait à lui-même, que le génie et la perfection des talens, n'étaient bons que dans les grandes occasions, mais que dans le cours ordinaire de la vie, ce qu'il y a de plus doux et de plus agréable, c'est la simplicité, la franche gaieté, la confiance et l'égalité. Ces réflexions en amenèrent beaucoup d'autres; Omasis pensa que la conversation de Zénéïde était fort instructive, mais peu agréable, parce qu'elle était dépourvue de toute communication réciproque d'idées, de sentimens et d'opinions. On était sûr d'avance, qu'elle soutiendrait mieux que personne ce qui était juste et vrai, et qu'elle combattrait toujours victorieusement une erreur; ainsi, avec elle, on n'était tenté ni d'entamer une discussion, ni d'exprimer des idées qui ne pouvaient jamais lui paraître que triviales ou fausses. Bientôt la beauté même de Zénéïde frappa moins Omasis: cette beauté était céleste, mais monotone, la gaieté ne l'animait jamais. En effet, Zénéïde devenait chaque jour plus triste; elle avait trop de pénétration et d'amour pour ne pas remarquer le refroi-

dissement d'Omasis. Elle en chercha la cause ; elle sut qu'il passait toutes ses soirées chez Azérolle, elle y alla sans en prévenir. En approchant du salon où se tenait rassemblée toute la société, elle entendit de grands éclats de rire, elle distingua la voix d'Omasis : un dépit qu'elle éprouvait pour la première fois, lui causa un violent battement de cœur !.... elle entra, et elle vit d'un coup d'œil combien sa présence était peu agréable ; les rires cessèrent aussitôt, un sombre nuage obscurcit toutes les physionomies, Azérolle rougit, le roi de Cachemire fut embarrassé ; le respect, loin de déguiser ces fâcheuses impressions, ne servit qu'à les mieux déceler : quand on le met à la place du sentiment, il est toujours gauche, froid et contraint. Zénéïde abattue, humiliée, et surtout profondément affligée, comprit tout, et connut toute l'étendue de son malheur. Elle regardait Azérolle avec étonnement, elle la jugeait enfin, sinon avec injustice, du moins avec sévérité : elle rougit de sa médiocrité ; Azérolle était sa rivale, et une rivale préférée !.... Après une courte visite, Zénéïde, la mort dans le cœur, se leva et disparut.

Azérolle n'avait que trop remarqué l'émotion douloureuse de la princesse. Inspirer de la jalousie à Zénéïde, était à ses yeux un grand triomphe ; la vanité exaltant le penchant naturel qu'elle avait pour Omasis, elle ne mit plus de bornes à ses espérances. Il y avait à la cour un prince auquel Azérolle, avant l'arrivée d'Omasis, avait permis de prétendre à sa main. Thamir (c'était son nom), pressant vainement Azérolle de lui donner une réponse positive, s'adressa au roi de Cachemire, et le conjura de le servir auprès d'Azérolle.

Omasis ne put se dispenser de le promettre, et en effet, il parla de Thamir à Azérolle qui l'écouta froidement, et qui lui répondit qu'elle n'épouserait jamais Thamir. Et pourquoi! dit Omasis. — C'est mon secret. — Vous m'aviez promis de la confiance, ... — Je ne puis en avoir sur ce point; je serai toujours votre amie, il est impossible que vous soyez jamais mon confident. — Ce n'est pas aimer comme je vous aime. — Ah! je le sais trop!.... A ces mots, Azérolle s'arrêta, elle rougit et baissa les yeux. Omasis ému, la regarda avec attendrissement, et après quelques minutes de silence, reprenant la parole : que je sache du moins, dit-il, si votre cœur est satisfait?.... — Devinez-le..... — Je n'oserais..... — Vous le pourriez, sans danger pour vous. — Non, ne le croyez pas. — Omasis!.... que pensez-vous donc? — Pour toute réponse, Omasis tomba à ses pieds. Quel triomphe pour le cœur et pour la vanité! Azérolle aimait Omasis, il était aimé de Zénéïde, et il le savait!.... Azérolle exprima ses sentimens et sa surprise avec tout le charme de la vérité et de l'enthousiasme de l'amour. L'entretien le plus vif et le plus tendre suivit cette déclaration imprévue, et tout à coup Omasis, s'écria : Mais juste ciel, que dira Zénéïde!.... Hé bien, répondit Azérolle, vous n'avez pris aucun engagement avec elle. Il est vrai, reprit Omasis, je ne lui ai point fait de déclaration, cependant elle a pu croire que je l'adorais..... — Elle a dû le penser, et sans doute elle vous aime; mais enfin, vous n'êtes point parjure, vous n'avez rien promis, et vous êtes le libérateur de cette célè..... — Si elle m'aime, j'aurai fait son malheur..... — Mais elle aime

aussi les arts, et avec passion, elle excelle dans tous; la poésie, la musique et la peinture, occuperont tous ses momens; sa harpe et ses pinceaux, la consoleront de tout. Et moi, Omasis, si vous changiez, je n'aurais pour me distraire de ma douleur, que mon tambour de basque, mon tympanon et mes castagnettes. Je ne pourrais faire, d'ailleurs, que des bouts-rimés et des carritures : voilà de belles ressources quand on est plongé dans une profonde mélancolie. Il faut de la gaieté pour cultiver mes petits talens, ils n'ont rien de romanesque, et ne peuvent s'allier avec une passion malheureuse; ceux de Zénéïde procurent la gloire, qui peut, dit-on, tenir lieu du bonheur. Omasis sourit; il trouvait Azérolle piquante, sa conversation l'amusait et le charmait : néanmoins, en parlant de Zénéïde, il se représentait la figure divine de cette belle princesse, il se rappelait toutes ses perfections; et son cœur agité, se partageait entre la sympathie et l'admiration. Dans de certains momens, il ne concevait pas la préférence qu'il accordait à Azérolle; dans d'autres, il se laissait entraîner par le charme du penchant qu'il avait pour elle.

Cependant Zénéïde, avec la pénétration supérieure dont elle était douée, connut facilement tout ce qui se passait dans l'ame d'Omasis. Elle savait bien qu'il n'eût tenu qu'à elle de l'emporter sur sa rivale, mais toutes ses réflexions lui firent sentir qu'il n'était pas en son pouvoir d'assurer le bonheur d'Omasis, et qu'il préférerait toujours la société où il dominait, à celle où son amour-propre le forçait à garder le silence. La princesse confia tous ses chagrins à la reine sa mère, dont

la surprise égala l'indignation et la douleur, en aprenant qu'Omasis pouvait balancer entre elle et Azérolle. Il n'est que trop vrai, dit Zénéïde, en versant un déluge de pleurs, ô cruelle fée! poursuivit-elle, en me donnant cette funeste supériorité, vous m'avez privée pour jamais du don de plaire dans tous les instans, et du bonheur d'être aimée! ah! j'aurais dû cacher le dangereux avantage de surpasser toujours tous ceux qui m'approchent: il n'est plus tems, Omasis me connaît! je n'ai retiré du désir et du projet de le charmer, que le malheur irréparable d'avoir humilié son amour-propre. La princesse s'exprimait avec une éloquence, dont nul historien ne peut donner l'idée; mais tels étaient ses sentimens et ses pensées.

La reine désespérée, appelle Canzade à son secours, et cette fée bienfaisante accourut aussitôt. Canzade était généreuse, elle voyait la reine dans l'affliction, elle ne fit point de reproches, et sans aucune explication, elle rendit à la reine toute son amitié.

Canzade, avant de parler au roi de Cachemire, voulut s'entretenir avec Zénéïde; sa surprise fut extrême, lorsque la princesse lui déclara qu'elle renonçait irrévocablement à l'hymen. Canzade essaya vainement de la faire changer de résolution, en l'assurant qu'Omasis avait au fond, une grande passion pour elle. Non, non, répondit Zénéïde, j'ai trop de délicatesse et de fierté pour me contenter d'être aimée ainsi: je sais que la fée cruelle qui s'est plu à exalter ma sensibilité, m'a donné aussi, pour mon malheur, une constance à toute épreuve; je sais que j'aimerai toujours Omasis, mais il ne sera jamais mon époux; je vais écrire à Azé-

rolle, pour lui dire que j'approuve son union avec Omasis, et que j'obtiendrai le consentement du roi. Pour moi, je désire voyager incognito et même inconnue à tout le monde, et je vous conjure, bienfaisante Canzade, de m'en faciliter les moyens.

La princesse fut inébranlable dans ce dessein; le roi et la reine cédant à ses vives instances, lui accordèrent la permission de l'exécuter avec le secours magique de Canzade, qui commença par lui ôter la faculté miraculeuse de faire naître sous ses pas des tapis de verdure et de fleurs. Je voudrais pouvoir aussi, lui dit-elle, modérer votre sensibilité, mais mon art ne va pas jusque-là, il ne peut agir que sur des choses purement matérielles. Il me serait possible aussi de vous ôter votre beauté.... Hélas! dit Zénéïde en soupirant! elle m'a été bien inutile; mais laissons faire le tems et les peines du cœur..... Canzade sourit. Vous voyez, reprit Zénéïde, que je mets quelque prix à cette beauté qui n'a pu le fixer?.... Je pense, répondit Canzade, que vous y êtes aussi peu attachée qu'une femme puisse l'être, mais que c'est encore assez pour désirer la conserver: au reste, quand vous auriez voulu la perdre, je n'aurais jamais consenti à vous l'ôter. Je vais, continua Canzade, vous faire deux présens qui vous feront voyager sans peine et sans inconvénient: cette rose qui conservera toujours sa fraîcheur, vous rendra invisible quand vous la mettrez sur votre sein, du côté gauche, et elle vous transportera en un instant dans le pays où vous voudrez aller, fût-ce aux extrémités de la terre,

en jetant sous vos pieds une de ses feuilles qui renaîtra sur-le-champ : si vous la perdiez, n'en soyez point inquiète, en d'autres mains elle cesserait d'être magique, et vous donneriez les mêmes vertus à la rose des champs ou d'un jardin, ou à toute autre fleur : en soufflant sur la plante la plus commune, vous produirez cet enchantement. Je dois seulement vous prévenir que vous serez toujours obligée de séjourner six mois dans tous les lieux où la rose vous transportera. Voici mon second présent, c'est un carquois rempli de flèches : quand vous voudrez écrire à la reine votre mère, vous attacherez votre billet à l'une de ces flèches que vous lancerez dans les airs, et aussitôt la flèche, en moins de dix minutes, ira tomber aux pieds de la reine. Votre carquois ne s'épuisera point, vous y trouverez toujours le même nombre de flèches ; et la reine, pour pouvoir correspondre avec vous, recevra de moi un carquois semblable au vôtre.

La princesse, charmée de ces beaux présens, fit, sans perdre de tems, tous les préparatifs de son départ. Elle avait beaucoup entendu parler, et avec de grands éloges, d'une république située à trois cents lieues de ses états, dans une île appelée l'île de la Liberté ; ce fut là qu'elle résolut d'aller passer six mois. La reine fit partir sur-le-champ un écuyer et une dame de la cour, nommée Zerbine, qui se rendirent en diligence dans la ville capitale de l'île de la Liberté. Aussitôt que Zénéïde reçut la nouvelle de leur arrivée dans cette île étrangère, l'adresse de l'hôtellerie où ils logeaient,

elle fit ses adieux au roi et à la reine ; elle écrivit une longue lettre à la princesse Azérolle, pour l'engager à épouser sans délai le roi de Cachemire : ensuite Zénéïde, après avoir encore une fois embrassé la reine en pleurant, se couvrit d'un grand voile, et jetant sous ses pieds une feuille de rose, elle se trouva tout-à-coup transportée comme elle l'avait désiré, sous un palmier, à deux cents pas des portes de la ville étrangère où elle voulait séjourner ; alors, en mettant sa rose du côté gauche, elle devint invisible : elle entra dans la ville, où elle erra pendant un quart d'heure ; enfin, elle aperçut une petite rue déserte : dans ce moment, elle y courut, et elle se hâta de placer sa rose du côté droit ; elle trouva la rue, et en entrant dans une grande place, elle rencontra des portefaix par lesquels elle se fit conduire à l'hôtellerie, où l'attendaient Zerbine et son écuyer.

Zénéïde avait imaginé que la gloire et les jouissances de l'amour-propre pourraient, sinon la consoler, du moins la distraire ; elle prit un nom supposé, et choisit l'état d'artiste, afin de mettre promptement au jour tous ses talens : elle savait si parfaitement la langue du pays, qu'elle fit croire aisément qu'elle n'était point étrangère ; elle nomma la province de la république où elle prétendait être née. Une femme n'est jamais embarrassée, lorsqu'il s'agit de composer un roman ; il peut n'être pas bon, mais il est toujours fait avec facilité. La princesse en fit un charmant sur sa naissance et son éducation ; elle le confia à son hôtesse,

qui le répandit promptement dans toute la ville, en ajoutant que l'héroïne de cette histoire avait une beauté merveilleuse. Ce récit inspira la plus vive curiosité, que Zénéïde augmenta encore en refusant de la satisfaire; elle ne recevait point de visite, et elle ne sortait jamais que voilée: enfin elle donna un concert, toujours cachée sous son voile; elle y joua de la harpe, et elle y chanta; l'enthousiasme fut universel; l'envie, pour cette fois, fut réduite au silence, ou, pour mieux dire, l'étonnement la suspendit. Mais les femmes soutinrent que cette admirable musicienne n'était pas belle, et qu'elle avait quelque étrange difformité, puisqu'elle se cachait avec soin. Quinze jours après Zénéïde fit annoncer par tous les papiers publics son début sur le grand théâtre de la ville, en déclarant, comme elle l'avait fait pour son concert, qu'elle ne jouerait qu'une fois, et que ce serait au profit des pauvres. Le jour de la représentation, la salle, qui était immense, ne put contenir le quart des personnes qui se présentèrent: la princesse jouait le premier rôle d'une tragédie très-pathétique; elle n'eut pas besoin de donner des billets et de payer une cabale. Aussitôt qu'elle parut, la surprise et l'admiration rendirent tous les spectateurs immobiles: le saisissement empêcha de l'applaudir, mais on versa des torrens de larmes; et au commencement de la catastrophe, quand on vit l'héroïne poignardée par sa rivale, tous les hommes à la fois poussèrent un cri lamentable, et toutes les femmes s'évanouirent. La générosité et les talens sublimes de

Zénéïde causaient un égal enthousiasme ; elle devint l'objet de toutes les conversations, et cet enthousiasme fut porté au comble, lorsqu'elle consentit à paraître dans le monde, et que l'on connut que cette personne extraordinaire avait autant d'esprit que de talens. Elle tourna la tête à tous les hommes ; elle fit sécher de jalousie toutes les femmes ; elle reçut des milliers de déclarations ; elle donna son nom à toutes les modes nouvelles ; enfin elle acquit une célébrité dont personne, jusqu'alors, n'avait joui. Elle inspira des passions si violentes, qu'elle ne put échapper à une infinité d'enlèvemens, qu'en prenant des précautions extraordinaires, et surtout par l'heureuse faculté de se rendre invisible. Cependant Zénéïde, insensible à tous les hommages qui lui étaient offerts, eut bientôt pour ennemis les adorateurs qu'elle avait dédaignés ; d'un autre côté, ses rivales et toutes les coquettes, formèrent une ligue contre elle. Ne pouvant ni déprimer ses talens et sa beauté, ni lui trouver des torts ou des défauts, on l'accusa de fausseté ; on dit que sa vertu n'était que de la pruderie, et sa modestie que de l'hypocrisie ; qu'elle avait au fond un orgueil excessif, une ambition démesurée ; mais ce déchaînement bientôt n'eut plus de bornes. Zénéïde fit paraître un poëme épique, dont la beauté sublime effaça tous les ouvrages de ce grand genre, connus jusqu'alors. L'édition entière fut enlevée en vingt-quatre heures ; mais tous les poètes, tous les beaux esprits de la république devinrent les ennemis irréconciliables de l'auteur. Une

femme avoir l'audace de s'élever avec tant d'éclat jusqu'à l'Epopée ! c'était attenter à la souveraineté de l'homme. On aurait pu lui pardonner un poëme faible, ennuyeux, dans le *genre descriptif ;* mais comment tolérer un chef-d'œuvre, qui surpassait ceux d'Homère ! Tous les académiciens se réunirent dans un comité secret, afin d'examiner, à tête reposée, ce poëme qui faisait tant de bruit. Ils n'y trouvèrent que des vers admirables, une invention sublime, des caractères et des sentimens pleins de grandeur, une morale parfaite ; mais ils n'en composèrent pas moins une critique sanglante, dans laquelle ils *prouvèrent* que ce bel ouvrage n'avait qu'un éclat imposteur, et qu'il était fort inférieur aux poëmes modernes, publiés depuis quelques années par des auteurs vivans. Il est vrai que nulle citation n'appuyait ce jugement sévère ; mais de tous les genres d'ouvrages, la critique injuste est celui qui a le moins besoin de raisonnemens solides et de preuves positives. Un auteur peut plaire au public, et se faire lire constamment ; néanmoins, quelque bonnes que soient ses productions, il ne doit jamais espérer que la bienveillance des lecteurs puisse aller jusqu'à les défendre des attaques de la haine ; le public s'amuse de la malignité, alors même qu'il en connaît le but et l'injustice ; il semble qu'il sache gré de l'envie qu'excite son suffrage : c'est en effet le seul hommage que puissent lui rendre certains écrivains.

Les journalistes, dans la crainte de se faire des ennemis puissans, entrèrent dans la cabale formée contre

Zénéïde. Quelques-uns cependant (mais en bien petit nombre) voulurent parler suivant leur conscience, les rédacteurs ne le permirent pas; leurs extraits restèrent dans leurs porte-feuilles : les mieux intentionnés, d'ailleurs, se contentèrent, en rendant compte de l'ouvrage, de se jeter dans des dissertations générales sur les poëmes épiques; d'autres, plus courageux dans l'injustice, calomnièrent l'auteur et l'ouvrage. Zénéïde crut ne pouvoir se dispenser de réfuter ces faussetés; elle envoya ses réclamations aux rédacteurs des journaux, qui ne les refusèrent pas; mais *l'abondance des matières* ne permit jamais de les insérer. Tous ces procédés littéraires causèrent à Zénéïde autant de surprise que d'indignation; elle n'avait rien éprouvé de semblable en publiant des ouvrages dans ses états; elle reconnut que l'incognito est peu favorable aux princes auteurs; elle n'avait pas prévu que la gloire qu'elle recherchait, comme l'unique consolation d'un amour malheureux, lui serait disputée avec tant d'animosité. Mais on n'en resta pas là; on préparait bien d'autres noirceurs. La *liberté indéfinie* de la presse était établie dans cette île; vingt libelles diffamatoires parurent à la fois contre Zénéïde : ce n'était pas trop contre une femme capable de faire un poëme épique admirable. Si elle n'eût donné qu'un bel ouvrage d'imagination en prose, on eût montré peut-être plus de modération. Dans ces écrits on déclarait nettement que l'auteur du poëme n'avait ni génie, ni talent, et l'on attaquait ouvertement son caractère et sa réputation. Quelques-

uns de ces libellistes soutenaient que Zénéïde n'était point l'auteur du poëme, et qu'elle avait volé cet ouvrage; d'autres prétendaient qu'elle l'avait acheté dans un inventaire, et l'on nommait l'auteur, mort depuis dix ans. Enfin tous ces libelles assuraient que Zénéïde n'était qu'une vile courtisane qui, après avoir fait dans une autre partie des Indes un honteux trafic de ses charmes, venait, sous un nom supposé, usurper des hommages qu'elle ne devait qu'à l'imposture en tout genre, car on lui contestait jusqu'à sa jeunesse et sa beauté. On instruisit le public que cette *aventurière* (c'est ainsi qu'on la désignait) cachait son âge, qu'elle avait au moins trente ans. On ajoutait qu'elle mettait du rouge et du blanc; qu'elle avait de fausses dents, des cheveux postiches, et un défaut choquant dans la taille, habilement voilée par une tunique rembourrée. En même tems on répandit contre elle des couplets satiriques où tous ces mensonges se trouvaient répétés. L'infortunée Zénéïde, quoiqu'elle eût conservé quelques amis puissans, éprouva dans la société tant de méchancetés particulières, qu'elle se retira du grand monde, et se confina dans une solitude absolue. Si elle l'avait pu, elle aurait quitté sans délai l'île de la Liberté; mais par le charme attaché à la rose qui l'y avait transportée, elle était obligée d'y séjourner six mois, et elle n'y était que depuis quatre. Quand ses nombreux ennemis surent qu'elle vivait dans une profonde retraite, ils publièrent qu'on l'avait bannie de la société, et ils l'accusèrent de conspirer en secret contre

le Gouvernement. Les républiques sont ombrageuses ; Zénéïde devint suspecte , et elle reçut l'ordre de quitter la ville , sous ving-quatre heures , et de sortir de la république. Ne pouvant obéir, elle se rendit invisible. Elle employa le reste du tems qu'elle devait passer dans la ville , à étudier les lois et le Gouvernement de ces insulaires. Ce Gouvernement était fort différent de celui de l'île Heureuse , et néanmoins il produisait les mêmes résultats, la paix intérieure et le bonheur public. Zénéïde en conclut que tout Gouvernement , qui n'est pas despotique est bon , pourvu qu'il soit respecté, et que le peuple ait de bonnes mœurs.

Zénéïde , dégoûtée de la gloire si difficile à obtenir : lorsqu'on n'est pas placé au premier rang , n'aspira plus qu'à quitter l'île de la Liberté. Au moyen des flèches enchantées , elle avait reçu tous les jours des nouvelles de l'île Heureuse; elle savait que le roi de Cachemire avait montré la plus vive douleur de son départ; que cependant Azérolle le retenait à la cour; qu'il passait sa vie avec elle , mais qu'il n'avait point promis formellement de l'épouser, quoique sá conduite dût en donner l'espérance ; qu'enfin ses délais , et l'inégalité frappante de son humeur , prouvaient du moins qu'il était dans une grande indécision. Hélas ! disait Zénéïde , il aime Azérolle , le penchant l'entraîne vers elle ; il me regrette par vanité ! quel triste partage que le mien !.... Ah ! que ne peut-il m'oublier , puisque je suis un obstacle à son bonheur !

Un mouvement de joie très-vif succéda à ces tristes

réflexions : la veille du jour où Zénéïde pouvait, après six mois de séjour dans une terre étrangère, se transporter dans un autre lieu, elle reçut une lettre de la reine, qui lui apprit qu'enfin Omasis avait rompu avec Azérolle, et qu'il était parti pour retourner dans ses états.

Le lendemain Zénéïde jetant à ses pieds une des pétales de sa rose, se trouva presque au même instant dans les bras des auteurs de ses jours ; mais elle resta invisible pour le reste de la cour. Elle avait un projet qu'ils approuvèrent, car on ne pouvait rien refuser à son éloquence toujours persuasive. Zénéïde obtint encore de Canzade un nouveau prodige ; elle conserva sa rose enchantée, et demanda à la fée de lui donner, pendant six mois, les traits, la taille et le son de voix d'Azérolle. Canzade, d'un coup de baguette, fit cette métamorphose, et promit de plus, que non-seulement elle retiendrait par un charme secret Azérolle à la cour, mais qu'elle empêcherait toutes ses lettres et même celles qui parleraient d'elle, de parvenir jusqu'à Omasis. Alors Zénéïde, au bout d'un mois, se séparant encore de ses parens, se transporta dans le royaume de Cachemire, et après s'être fait annoncer sous le nom d'Azérolle, elle fut admise dans le cabinet du roi, qu'elle trouva seul et plongé dans une profonde mélancolie. Croyant voir Azérolle, Omasis lui témoigna plus de surprise que de plaisir, d'une visite si inattendue ; il lui représenta, avec une sorte de sévérité, le tort que pouvait faire à sa réputation une dé-

marche si extraordinaire ; enfin poursuivit-il, qu'y venez-vous chercher ? un infortuné qui ne peut vous donner qu'un cœur partagé, combattu, et qui ne se connaît pas lui-même !.... Omasis, reprit Zénéïde, je ne viens point réclamer les droits d'un amour malheureux dont vous aviez autorisé les espérances, mais je viens vous offrir les consolations de l'amitié : Vous souffrez, ma vie vous appartient; comme vous j'ai renoncé sans retour à l'hymen. Ne voyez plus en moi qu'une amie géréreuse, qui, après avoir réfléchi mûrement à votre situation, veut vous donner d'utiles conseils. Ecoutez-moi, et vous pourrez encore être heureux ; et quand j'aurai rétabli le calme dans votre ame, je vous quitterai, j'irai loin de vous dans une profonde solitude ; je n'y serai point à plaindre; en vous rendant le bonheur, j'aurai pour jamais assuré le mien.

Ce langage surprit Omasis ; Azérolle était aimable, et sensible ; mais elle ne lui avait jamais montré des sentimens si purs et si désintéressés, et même le jour de leur séparation elle l'avait accablé de reproches ; il regardait avec attendrissement Zénéïde : parlez-vous avec sincérité, lui dit-il, vous dont la colère a mêlé tant d'amertume à nos derniers adieux ; vous qui me jurâtes *une haine éternelle* !.... — Je voulais du moins cesser de vous aimer, je n'ai pu me détacher que de moi ; combien cet effort était plus facile !.... — Azérolle ! ... Ah ! si vous m'aviez parlé ainsi, et avec cet accent pénétrant, jamais je n'aurais eu le courage de m'éloigner de vous !.... — Promettez-moi de m'ac-

corder tous les matins une heure d'entretien ! Je ne vous reverrai que dans huit jours, ce tems m'est nécessaire pour préparer, non mes discours, qui seront toujours sans art, mais les moyens de consolation que je veux vous offrir. Adieu, cher Omasis, ne pensez plus à cette Azérolle que vous avez laissé à l'île Heureuse ; ce n'est plus une amante irritée, qui voudrait reprendre son ascendant, ou se venger; c'est une amie qui n'aspire qu'à la gloire de vous raccommoder avec vous-même, et de vous rendre la tranquillité. A ces mots Zénéïde, sans attendre de réponse, quitta précipitamment Omasis, qu'elle laissa dans un profond étonnement.

Zénéïde fut très-satisfaite de cette première entrevue; elle n'avait plus le désir d'étonner et de séduire Omasis, elle voulait l'émouvoir et le toucher ; elle avait appris à ne plus compter sur le pouvoir capricieux de l'imagination, et sur l'empire incertain et fragile de la vanité ; elle n'aspirait plus qu'à régner sur un cœur sensible, capable de répondre au sien.

Zénéïde fut magnifiquement logée dans le palais. Omasis, dès le lendemain, voulut l'aller voir ; mais elle refusa sa visite, en lui faisant dire qu'elle persistait dans la résolution de ne le recevoir qu'au bout de huit jours. Tous les matins, Zénéïde invisible, sortait du palais aux premiers rayons de l'aurore; elle parcourait la ville et les environs, se glissait dans les chaumières, dans les hôpitaux, dans les tribunaux, dans les cabinets des ministres; elle écoutait avec applica-

tion, elle examinait tout, et recueillait des observations et des notes précieuses.

Quand les huit jours que s'était réservés Zénéïde furent écoulés, Omasis vint la voir avec empressement. Elle l'attendait. Le roi la trouva assise devant une table sur laquelle était un porte-feuille. Seigneur, lui dit-elle, en tirant du porte-feuille une liasse de papiers: voilà les consolations que je vous ai promises; ces écrits vous apprendront que vous avez des injustices à réparer, et qu'il existe près de vous des opprimés sans appui, et des talens utiles sans récompense et sans encouragement. On n'est point malheureux quand on peut faire autant de bien. Quoi, s'écria Omasis, vous avez pris vous-même toutes ces informations! Ah! tracez-moi toujours mes devoirs, il m'en seront plus chers, et je les remplirai mieux quand vous serez mon guide! Non, je ne connaissais pas votre ame!...... Hé bien, repartit Zénéïde, venez avec moi tous les soirs faire deux ou trois courses incognito; ces promenades vous instruiront mille fois mieux que tous mes récits. Le roi, charmé de cette proposition, l'accepta avec joie. Zénéïde conduisit Omasis chez des savans obscurs, dignes d'être connus. Les uns avaient composé d'excellens ouvrages tombés dans l'oubli, parce que les gens du monde, les courtisans et les femmes n'étaient pas en état de les lire, et que les ministres avaient, dans ce genre, d'autres protégés, rivaux et détracteurs de ces auteurs infortunés, les autres savans avaient fait d'utiles découvertes, mais ils ignoraient l'art d'in-

triguer, et on les appelait des *hommes à projets*, épithète foudroyante pour l'homme de génie qui n'a point de protecteur. Cependant tout inventeur est un *homme à projets*. Zénéïde n'oublia pas de conduire Omasis dans les chaumières qu'elle avait visitées; ce fut là que retentit jusqu'au fond du cœur d'Omasis, et pour la première fois, une voix naïve et touchante, qu'on n'entend jamais dans les cours. Zénéïde fit parler ces bons laboureurs sur le Gouvernement, les ministres et le roi. Omasis connut qu'il était aimé; néanmoins on blâma sa conduite sur plusieurs points. On se plaignit de quelques impôts. Le règne et la personne du roi furent appréciés avec justice, sans flatterie et sans aigreur. Omasis croyait entendre la postérité, il avait raison; elle lui parlait en effet, car les jugemens qu'elle prononce sur les souverains, ont d'abord été formés sous l'humble toit du cultivateur et de l'artisan.

Omasis profita de ces courses salutaires, il réforma beaucoup d'abus, modéra les impôts qui pesaient sur le peuple; il tira de l'obscurité ou de la pauvreté plusieurs grands talens, et il inquiéta vivement ses ministres, qui s'aperçurent bientôt qu'il voulait se conduire d'après ses propres lumières. Omasis s'attachait chaque jour d'avantage à celle qui l'inspirait si bien; il ne se lassait point d'admirer l'égalité de son humeur, la douceur de son caractère, et l'angélique bonté de son ame. Un jour que le hasard lui avait fait découvrir plusieurs actions bienfaisantes que Zénéïde avait faites en secret, il alla sur-le-champ la chercher, car on a un

égal désir de voir une personne qu'on aime quand on veut la féliciter sur une bonne action, ou lorsqu'on a le projet de lui en confier une. Omasis trouva Zénéïde seule dans son appartement; il lui parla avec attendrissement sur ce qu'il venait d'apprendre. Comment est-il possible, poursuivit-il, que vous m'ayez caché si long-tems des qualités si touchantes? combien dans l'île Heureuse vous paraissiez différente de ce que vous êtes réellement! je vous croyais frivole et personnelle, et vous ne vivez que pour faire du bien ou pour le conseiller!

Jugez, reprit Zénéïde en souriant, si je suis égoïste, puisque le but principal de mon voyage est de vous engager à renouer avec Zénéïde..... Que dites-vous? interrompit Omasis. — Oui, seigneur, et je vous assure que cette princesse vous convient mieux que vous ne le croyez..... — Azérolle, vous ne parlez pas de bonne foi.... — Je vous proteste que je vous confie ma pensée la plus intime et mon vœu le plus cher.... — Ainsi, vous êtes donc parvenue à vous détacher entièrement de moi? — Non, au contraire, c'est parce que je vous aime que je voudrais former cette union...... —Votre générosité vous abuse. J'y ai bien réfléchi, l'extrême supériorité du génie de Zénéïde serait un obstacle invincible à notre bonheur; il est trop humiliant et trop pénible, de jouer toujours un rôle subalterne aux yeux de la personne qu'on aime le mieux, de lui être éternellement inférieur en toutes choses, et de ne pouvoir s'abuser sur ce malheur. — *En toutes choses*! et

quoi, seigneur ! ne pouvez-vous pas l'égaler en vertus? La véritable supériorité ne vient-elle pas de l'ame? la vôtre, j'en suis sûre, est aussi noble, aussi sensible que celle de Zénéïde..... — J'ose le croire aussi, et même je suis persuadé que j'ai beaucoup plus de sensibilité que Zénéïde; comme vous le disiez un jour, la gloire lui tient lieu de tout, elle trouvera toujours dans la perfection de ses talens et dans l'admiration universelle, des consolations à toutes ses peines. — Et si, à cet égard, vous étiez injuste pour elle, et si elle vous aimait toujours? — Ah! ne jugez point son cœur d'après le vôtre !.... c'est elle qui m'a fui : et moi, désespéré de son abandon, je vous ai quittée, après avoir rompu avec vous; et c'est vous qui venez me rendre à moi-même..... Croyez-vous que Zénéïde sache aimer ainsi? et pensez-vous que je puisse hésiter maintenant? depuis trois mois que vous êtes ici, j'ai bien consulté mon cœur.... Enfin vous avez fixé les vœux égarés de ce cœur si long-tems indécis.... — Quoi! Zénéïde !.... — Ah! ne me parlez jamais d'elle, il y a dans sa personne quelque chose de magique qui trouble la raison. Je ne prendrai point avec vous un engagement impossible, je ne vous promettrai point de l'oublier; mais je ne la regretterai jamais si vous daignez unir votre sort au mien. — Pauvre Zénéïde!.... vous ne l'avez jamais aimée! — Aimée! non, je ne pouvais espérer un véritable retour, je n'avais pour elle que de la passion. Les femmes, en général: ne font cas que de l'enthousiasme; c'est là surtout ce qu'el-

les veulent inspirer : elles sont comme tous les ambitieux qui sacrifient l'avenir au moment présent. Néanmoins l'empire le plus solide et le plus doux est celui que la confiance a formé, et que l'habitude fortifie. Votre esprit me charme sans m'intimider; quand je me laisse guider par vos conseils, je ne crois pas être maîtrisé par une force supérieure à la mienne, il me semble au contraire que vous ne faites que m'éclairer sur mes propres penchans; je me dis alors : elle me connaît mieux que je ne me connais moi-même. Quoi, seigneur! reprit tristement la princesse, vous n'avez jamais aimé Zénéïde!.... et si elle vous aimait passionnément; si elle venait réclamer les droits que vous lui donnâtes vous-même.... — Quelle supposition chimérique! Zénéïde n'aimera jamais.... Ah! si elle m'eût aimé, elle aurait su m'élever jusqu'à elle, je l'aurais admirée sans m'apercevoir de sa supériorité sur moi, ou du moins sans en être accablé; que dis-je, la gloire de fixer à jamais un cœur tel que le sien m'eût paru préférable à celle que peuvent procurer les talens et le génie. Son amour eût fait de moi un être privilégié, il m'eût rendu son égal. Mais elle n'avait pour moi qu'un léger sentiment de préférence. Sa fierté blessée cause seule sa jalousie ; elle n'hésita pas à renoncer à moi, sans explication, sans combats, elle m'abandonna sans retour pour aller chercher de nouvelles conquêtes, elle ne pense plus à moi.... — En êtes-vous bien sûr? — Je vous le répète, ne parlons plus d'elle, votre générosité sur ce point finirait par m'affliger ; c'est vous

que j'aime, et c'est à vous que je veux consacrer ma vie ? Répondez-moi, belle Azérolle, consentez-vous à mon bonheur ? — Dans trois mois je vous répondrai. A ces mots, Omasis se récria sur un si long délai ; Zénéïde fut inflexible : il fallut se soumettre.

Cependant la vindicative Altémine qui, avec une intention si perfide, avait doué Zénéïde de tant de perfections, ne perdait point de vue cette jeune princesse; elle était plus irritée que jamais contre la reine de l'île Heureuse qui s'était réconciliée avec Canzade ; elle détestait Omasis, élève de cette fée bienfaisante, et elle avait appris avec joie la rupture de ce prince avec Zénéïde. Mais instruite de tout par son art, elle voyait avec un violent dépit que Zénéïde, par un heureux stratagème, avait gagné le cœur que ses charmes n'avoient pu conquérir, et qu'Omasis était touché trop profondément pour être désormais humilié de sa supériorité. Comment désunir ces deux ames si intimement attachées l'un à l'autre ? Le mensonge et la calomnie ne pouvaient produire leur effet ordinaire sur deux personnes si éclairées, et qui s'estimaient également. Altémine, toujours soigneuse de sa réputation, s'interdisait toujours dans ses vengeances tous les moyens violens ; ainsi elle ne voulait avoir recours ni aux enlèvemens, ni aux persécutions éclatantes. Il fallait pourtant agir et trouver un moyen de brouiller ces deux amans, avant le terme où devait finir la métamorphose de Zénéïde, car la reconnaissance, l'admiration et l'amour enchaîneraient à jamais Omasis lors-

qu'il reconnaîtrait la belle princesse de l'île Heureuse dans la feinte Azérolle , et l'hymen sans doute suivrait de près cette touchante reconnaissance. Comment faire pour empêcher cet heureux dénouement ? Rien n'est inventif comme la méchanceté , et sans le don de la féerie, plus d'une femme orgueilleuse et vindicative a su le prouver. Après beaucoup de réflexions, Altémine forma un complot dont le succès lui parut certain , et elle n'en différa pas l'exécution. Elle possédait le plus précieux des talismans ; c'était une éblouissante escarboucle , qui en devenant tout à coup terne et noire , faisait découvrir sûrement s'il y avait ou non de la tromperie et de l'artifice dans les discours et la conduite des personnes que l'on voulait éprouver : il suffisait pour cela que celui qui portait le talisman désirât intérieurement être éclairé à cet égard. Le talisman ne détaillait rien , il n'instruisait pas du genre de fausseté , le changement subit de sa couleur annonçait seulement que l'on était trompé. Altémine y ajouta un charme de plus , qui devait à l'avenir suspendre pendant douze heures la vertu du talisman toutes les fois qu'il passerait dans des mains nouvelles. Altémine , (dans l'unique intention de se venger) se décida à sacrifier cet admirable talisman ; mais suivant le système dont elle ne s'écartait jamais , elle voulut donner à cette action toutes les apparences d'une éclatante générosité.

Altémine , après avoir inventé le stratagème préparé pour amener le don de son talisman , se rendit invisible afin d'épier les démarches d'Omasis. Ce prince

partit un jour pour aller à la chasse ; Altémine, par ses enchantemens, le sépara de sa suite et l'égara dans les détours d'une immense forêt. Omasis faisant d'inutiles efforts pour rejoindre la chasse, se trouva à l'entrée de la nuit dans une longue avenue de palmiers, au bout de laquelle il aperçut une éclatante lumière. Etonné de ce phénomène, il poussa vivement son cheval, et bientôt à la lueur d'une éblouissante escarboucle, il vit distinctement à cent pas de lui une belle femme vêtue de blanc, attachée à un arbre par une grosse chaîne d'opale et de rubis : c'était Altémine que le prince n'avait jamais vue ; elle portait à son bras le talisman qu'elle voulait donner, cette merveilleuse escarboucle qui répandait une si brillante clarté. Le prince s'approcha, et à cet aspect il resta immobile de surprise. Etranger, lui dit Altémine, vous voyez une fée malheureuse, enchaînée dans ce désert par un génie mal-faisant, et qui ne peut être délivrée qu'à des conditions bien difficiles à remplir..... — Quelles sont-elles ? interrompit Omasis. — Il faut répondit la fée, que mon libérateur soit un roi équitable, clément et généreux. — Je règne sur un peuple que j'aime, je pardonne sans effort, et je n'ai jamais fait d'injustice volontaire. — C'est beaucoup, mais ce n'est point encore assez. Quelle est votre ambition ? — Celle de rendre mes sujets heureux. — Quelle idée avez-vous de la gloire ? — Je pense qu'il n'en est point de véritable sans la bonne foi, l'humanité, la justice et la vertu. — Grâce au ciel, s'écria la fée, j'ai trouvé le héros qui

doit rompre ce cruel enchantement! venez, prince, cette chaîne terrible va tomber en poussière sous vos mains généreuses.... A ces mots Omasis saute à bas de son cheval, il se précipite vers Altémine, et à peine a-t-il touché la chaîne, qu'en effet elle se réduit en poudre. Altémine fait éclater de grand transports de joie et de reconnaissance, elle détache de son bras le précieux talisman, et après en avoir expliqué la vertu miraculeuse: Prince, poursuivit-elle, vous méritez de n'être jamais trompé, et je suis trop heureuse, en vous sacrifiant ce talisman, de pouvoir vous offrir un tel témoignage de ma gratitude; mais écoutez à quelles conditions: je veux que vous méritiez ce sacrifice par une extrême discrétion et une grande fermeté de caractère. Aussitôt qu'on a la certitude qu'une personne nous trompe, et que tout est faux en elle, il ne doit plus rester de confiance et d'amitié.... — Non sans doute, reprit Omasis, car rien n'excuse la fausseté, et plus on aime, et plus elle est révoltante. — C'est pourquoi j'exige que vous rompiez sans retour avec tous ceux qui feront noircir cette escarboucle. Mais sans délai et sans aucune explication, je vous en demande votre parole? — Je vous la donne. — Je ne vous recommande point la discrétion, vous devez sentir que ce talisman perdrait la plus grande partie de son utilité, si l'on pouvait connaître que vous le possédez. A ces mots la fée présenta l'escarboucle au roi, qui la reçut en mettant un genou en terre; il la mit dans son sein, en promettant de l'y tenir toujours cachée; et comme il exprimait sa reconnaissance: Prince, lui dit la fée, je vous ai offert en effet le plus beau présent qu'un roi puisse recevoir,

mais tant d'épreuves qu'il m'a fait faire me laissent aussi une espèce de talisman presque aussi utile que le vôtre. — Quel est-il ? — La défiance. — Ah ! qu'il est triste, car enfin il peut tromper. — Je ne le crois pas, reprit Altémine; au reste, poursuivit-elle en souriant, le don que je vous fais vous fournira de grands moyens de bien gouverner, mais il ne vous égayera pas. Connaître parfaitement les hommes est une triste chose ! Omasis combattit cette misanthropie, mais sans succès; Altémine ne connaissait du cœur humain que ses imperfections, elle n'avait jamais aimé, et elle n'avait fait l'épreuve du talisman que sur ses rivales et ses ennemis. Avant de quitter le roi, la fée lui apprit encore que le talisman marquait les diverses nuances de la fausseté en s'obscurcissant plus ou moins, et qu'il ne devenait totalement terne et noir, que lorsque la tromperie était extrême. Ensuite Altémine, indiquant à Omasis une route qui était à sa droite, lui dit qu'au bout de cette allée il retrouverait sa suite : après cet avertissement elle disparut; le prince se hâta de remonter à cheval, et comme la fée l'avait annoncé, il joignit la chasse au bout de quelques minutes.

Omasis était enchanté d'avoir en son pouvoir un talisman qu'il regardait comme un trésor inestimable; néanmoins quelques réflexions vagues et confuses jetaient déjà un trouble secret dans son esprit. Lorsqu'il rentra dans son palais, il était tard, il se coucha, et malgré la fatigue de la journée, il dormit peu; la superbe escarboucle qu'il portait sur son sein semblait s'y appesantir davantage d'heure en heure, elle devenait un poids dont son cœur était oppressé ! que d'illusions

agréables, et peut-être chéries, elle allait lui ravir! et si la candeur et la vérité parfaites ne se trouvaient nulle part, qu'il était douloureux d'en acquérir l'entière certitude! Omasis redoutait moins le changement total de l'escarboucle que son obscurcissement, car il ne pouvait croire que ceux qu'il estimait profondément fussent capable d'une extrême fausseté; mais qui pourrait soutenir l'épreuve du talisman sans y produire un léger nuage? l'amour, l'amitié même est-elle entièrement exempte, sinon d'artifice, du moins d'un peu d'art ou d'exagération? Cette réflexion en était l'excuse; cependant Omasis sentait que la découverte sans aucun doute du moindre déguisement employé par un objet aimé, lui causerait un chagrin inexprimable; il se décida à commencer ses épreuves sur les personnes qu'il aimait le moins. Le lendemain matin, à son réveil, il fit appeler un de ses ministres dont on lui disait depuis long-temps beaucoup de mal; c'était un homme austère dans ses principes et dans sa conduite, qui pensait bonnement que le seul moyen de plaire à son maître était de bien remplir sa place: tous les courtisans l'accusaient de fausseté et d'hypocrisie. Omasis fit sur lui le premier essais du talisman, et à son grand étonnement l'escarboucle resta presque intacte. Omasis connut alors qu'un souverain ne doit pas juger les hommes sur des discours dénués de preuves. On ignore si dans la suite de sa vie il se conduisit toujours en conséquence de cette découverte: *apprendre* est déjà beaucoup, mais *profiter* de ce qu'on sait est une chose mille fois plus difficile, et surtout pour les princes. Le roi tenant son talisman bien caché dans le

creux de sa main, se rendit à son conseil où se trouvaient rassemblés les plus grands hommes d'Etat du royaume de Cachemire : nul d'entre eux ne soutint l'épreuve du talisman, et quelques-uns firent tellement noircir l'escarboucle, que le roi effrayé, qui la regardait à la dérobée, crut plusieurs fois ne plus tenir qu'un charbon.... En sortant du conseil, ce prince exila deux ministres, et dans la même matinée il priva de leurs places cinq ou six personnes qu'il avait particulièrement aimées jusqu'alors. Il était entré dans son conseil inquiet et troublé, il en sortit misanthrope ; et dans un souverain c'est le pire de tous les caractères. Celui dont la bienveillance fait le bonheur public, doit voir tout en beau, ou du moins il est à désirer qu'il ne soit jamais entièrement privé des douces illusions d'un bon cœur.

Durant cette journée, Omasis ne vit point la feinte Azérolle, il craignait même de la revoir ; cette confiance parfaite qu'elle lui avait inspirée était malgré lui un peu ébranlée depuis quelques heures ; tant d'épreuves fâcheuses du talisman ouvraient malgré lui son cœur agité à mille soupçons pénibles ; cette défiance se fortifia et s'accrut encore dans la soirée de ce jour fatal. Toutes les dames de la cour qui vinrent à son cercle, ne lui trouvèrent ni la galanterie, ni la grâce qu'il avait ordinairement : pendant qu'il leur parlait il regardait du coin de l'œil la dangereuse escarboucle qui, durant toute cette soirée, fut constamment noire comme de l'encre. Il se retira plein de dépit contre les femmes, de colère contre les courtisans, qu'il laissa confondus de sa mauvaise humeur, et plongés dans une profonde consternation.

Altémine, en donnant au roi le talisman, avait habilement calculé les conséquences qui devaient résulter de ce bienfait hypocrite : elle n'ignorait pas qu'avec un esprit inventif et fertile en expédiens ingénieux, Zénéïde avait un caractère plein de candeur et de sincérité ; le stratagème qu'elle employait n'était pas seulement innocent, il était encore la preuve touchante de l'amour le plus fidèle et le plus pur: néanmoins, par le fait, tout était faux dans sa personne, sa figure, le son de sa voix et ses discours, puisqu'elle parlait toujours au nom d'Azérolle; ainsi l'escarboucle dirigée sur elle, ne pouvait manquer d'annoncer une tromperie extraordinaire, c'est-à-dire, au-dessus de toute autre, et une fausseté inouie, inconcevable. Omasis avait fait le serment de n'entrer dans aucune explication, et dans ce cas de rompre sans retour ; d'ailleurs l'indignation et la colère eussent suffi pour le porter de premier mouvement à cette résolution. Ainsi, le plan d'Altémine était fort bien combiné ; mais les méchans ne connaissent jamais qu'imparfaitement le cœur humain, ils en ignorent la grandeur, ils n'en peuvent faire que la satire; la délicatesse et la sensibilité sont des lumières, et elles leur manquent. La fée n'avait pas prévu qu'Omasis se ferait un scrupule de soumettre la feinte Azérolle à l'épreuve du talisman. Dès le premier moment il s'était promis sans effort de ne point faire cet injurieux essai sur une personne qui lui inspirait une estime si parfaite, et à laquelle il avait promis mille fois une confiance sans réserve ; mais cependant, sans changer de résolution, il trouvait, en y pensant (et il y pensait dans tous les instans), que ce qui lui avait paru si

simple d'abord, était un véritable sacrifice et une délicatesse peut-être outrée. Néanmoins il persista dans le dessein de ne point faire cette épreuve, de laisser ignorer à la prétendue Azérolle l'existence du talisman, et de lui en faire présent le jour où il recevrait sa main. Il fallait encore attendre deux mois, qui, de toute manière, parurent mortellement longs.

Zénéïde remarquait avec surprise, non-seulement une altération frappante dans l'humeur du roi, mais elle avait pénétré qu'il lui cachait un grand secret. Elle ne voulut point le lui arracher, et elle résolut d'attendre du tems l'explication de ce mystère. Cependant les jours s'écoulaient tristement, Omasis était toujours bienfaisant et sensible, mais on cherchait en vain la cause de sa préoccupation, de sa taciturnité et du caprice apparent que l'on remarquait dans sa conduite et dans ses discours. Ce prince, dont la bienveillance avait toujours été si constante, éloignait successivement de sa personne, tous ceux qu'il avait jusqu'alors honorés de sa faveur; chaque matin annonçait une nouvelle disgrace, la cour était presque entièrement renouvelée, et les nouveaux courtisans n'étaient pas mieux traités que les anciens. Ces changemens continuels en produisaient de très-fâcheux dans les affaires publiques, tout allait mal, et le nombre des mécontens s'augmentait d'une manière effrayante. Zénéïde s'affligeait vivement, elle questionnait avec douceur le roi sur les motifs d'une rigueur si extraordinaire. Omasis se contentait de lui répondre, qu'il punissait avec raison le mensonge, l'hypocrisie et la duplicité. Hélas! répondait Zénéïde, peu d'hommes, surtout dans les

cours, sont exempts de dissimulation : mais qu'importe, quand ils ont les talens nécessaires pour bien remplir les emplois qu'on leur confie ; souvenez-vous qu'il faut juger les gens en place par leur conduite et non par leur caractère. Vous avez beau dire, reprenait Omasis, je n'aurai jamais d'indulgence pour la fausseté. Il est bien dangereux, disait Zénéïde, d'appliquer tous ses soins à la découvrir, car alors on en voit tant, qu'on la suppose souvent où elle n'est pas. Ah ! s'écriait Omasis en poussant un profond soupir, malheureusement je ne suppose rien ! Omasis, farouche et solitaire dans son palais, ne trouvait plus de plaisir qu'à se travestir pour aller chercher la vérité dans les classes les plus obscures : la fatale escarboucle se ternissait rarement, du moins entièrement sous les toits champêtres, qu'il visitait de préférence. Le roi trouva dans ses courses secrètes un fermier beaucoup moins grossiers que les autres, et dont la sincérité le charma ; il résolut de lui confier un emploi important, et la cour vit avec étonnement, un inconnu revêtu tout à coup d'une des plus grandes charges de l'Etat : cet homme, malgré sa droiture, fit promptement par ignorance des fautes irréparables, et au bout de six semaines il fut renvoyé comme les autres, parce que le talisman apprit au roi qu'il avait déjà perdu la moitié de sa sincérité.

Enfin arriva le jour si désiré où Zénéïde devait reprendre sa véritable forme. Une heure avant elle se rendit dans le cabinet d'Omasis, et lui déclara qu'elle acceptait l'offre de sa main. Alors Omasis lui présenta l'escarboucle en lui confiant en peu de mots toute cette miracu-

leuse histoire, et en l'assurant qu'elle était la seule personne de sa cour sur laquelle il n'eût pas fait l'épreuve du talisman. A ces mots, Zénéïde sourit : j'en suis sûre, dit-elle, et vous serez récompensé d'une délicatesse si touchante ! à présent, poursuivit-elle, tout est expliqué, et je vois pourquoi tant de gens ont été disgraciés depuis deux mois, et pourquoi vous étiez si sombre et si mélancolique. Ah ! oui, reprit Omasis, et cette mélancolie ne me quittera jamais, j'avais une trop bonne opinion du genre humain. — Et vous croyez que votre escarboucle vous a fait connaître tout *le genre humain ?* — Ceux que nous aimons ne sont-ils pas pour nous l'univers entier ? — Avez-vous donc à vous plaindre de tout ce que vous aimez ? Cette question charma le roi ; jusque-là, il était fort mécontent que Zénéïde se fût emparée de l'escarboucle à la première offre, sans proposer du moins de se soumettre à l'épreuve ; mais la question qu'elle venait de faire semblait annoncer une confiance qui ranimait la sienne. Zénéïde, qui lisait dans son ame, lui dit en riant : à propos, avant d'accepter pour toujours cet indiscret talisman, je dois vous prier de l'essayer sur moi.... Je n'en ferai rien, dit faiblement Omasis. Pourquoi ces façons, reprit gaiement Zénéïde, voilà de l'artifice, car vous en mourez d'envie. — Comment ? — Mais quand vous m'apprenez la vertu de ce talisman, puis-je honnêtement me dispenser de vous presser d'en faire l'essai sur moi ? allons, allons, je vous y autorise, je l'exige, je l'ordonne.... Il faut donc vous obéir, dit Omasis avec joie : à ces mots il reprend l'escarboucle, et dirigeant son intention, il la regarde.

Que devient-il en la trouvant plus noir qu'il ne l'a jamais vue ?.... il reste muet et pétrifié. Zénéïde éclate de rire ? Seigneur, dit-elle, pourquoi donc ce profond étonnement ? est-ce donc une chose si surprenante qu'une femme artificieuse ? Perfide ! s'écria Omasis, pouvez-vous joindre tant d'effronterie à tant de fausseté !.... et je vous estimais ! ah ! que ne me laissiez-vous mon erreur ?.... — Savez-vous ce que vous auriez dû faire ? jeter cette odieuse escarboucle dans la mer, et me conter ensuite votre aventure. Vous aviez bien commencé en m'épargnant pendant deux mois cette insultante épreuve ; vous n'avez pu soutenir jusqu'au bout cette générosité, il est juste que vous soyez puni pendant quelques momens.... — J'en souffrirai toute ma vie. — Non, car je ne dois pas oublier que vous avez eu la grandeur d'ame de ne vouloir pas du moins me connaître à mon insçu ou malgré moi.... — Eh que m'importe l'opinion d'un monstre tel que vous? .... — Il est vrai, depuis six mois que je vous trompe en tout, excepté dans les conseils que je vous ai donnés, mais d'ailleurs..... — Epargnez-moi cet horrible entretien, laissez-moi, fuyez, vous avez achevé de me rendre le plus infortuné de tous les hommes.... En disant ces paroles, Omasis, suffoqué par la douleur et par la colère, tomba dans un fauteuil en versant un déluge de larmes.... et il ferma les yeux pour ne plus voir celle qu'il voulait haïr désormais. Omasis, dit Zénéïde, cher Omasis, il est une lumière surnaturelle au-dessus de la féerie même, et une confiance parfaite en ce qu'on aime, peut la donner. Malgré le témoignage qui vous paraît certain, et qui m'accuse, regar-

dez-moi bien, et peut-être, du moins, douterez-vous... Ce discours fit tressaillir Omasis, il rouvre les yeux et les attache sur Zénéïde ; il vit sur son visage l'expression la plus vraie de la joie, de la sécurité et de la tendresse : il se rappela rapidement mille preuves de l'amour le plus pur et le plus généreux qu'il avait reçues d'elle, et son cœur palpita d'espérance, mais, dit-il, d'une voix tremblante, ne convenez-vous pas vous-même que depuis six mois vous *m'avez trompé en tout ?* — Il est vrai ; mais toutes les tromperies sont-elles criminelles ?... — Ah ! c'en est fait, malgré ma raison je ne puis vous croire coupable.... — Vous allez recevoir le prix de ce généreux retour.... Que dites-vous ? — Je vous demande seulement votre parole de recommencer dans deux minutes l'épreuve du talisman. — Je vous la donne. — Hé bien, Omasis, je ne vous ai abusé que par un déguisement qui n'avait rien de condamnable ; Canzade, à ma prière, m'avait donné des traits qui ne sont pas les miens, Azérolle est marié, et n'est jamais venue dans le royaume de Cachemire.... Juste ciel, s'écria Omasis en tombant à ses pieds, vous êtes Zénéïde !... — Votre cœur enfin l'a deviné. — Ah ! que je suis heureux d'être le seul coupable.... Comme le roi, transporté de joie, d'admiration et d'amour, prononçait ces paroles, l'incomparable princesse de l'île Heureuse reprenait sa véritable figure et son éclatante beauté. Maintenant, dit-elle, voyez si je suis sincère quand je vous dis que je n'ai jamais cessé de vous aimer passionnément, et que votre bonheur m'est mille fois plus cher que le mien regardez votre talisman.... Non, non, s'écria le roi, non, Zénéïde, je ne puis, je ne veux

regarder que vous. — Vous m'avez donné votre parole. Il est juste de me faire jouir du plaisir de rendre à ce talisman tout son éclat.... Cette réflexion décida Omasis, il jeta les yeux sur l'escarboucle qui répandait une clarté si éblouissante, que tout le cabinet parut subitement illuminé. O clarté ravissante, s'écria l'heureux Omasis! ô lumière céleste! c'est la candeur, c'est la vertu de Zénéïde qui te produit!... Jour plus pur que celui du soleil, c'est toi seul désormais qui guideras mes pas dans la carrière de la vie; je suis donc sûr de ne plus m'égarer!... Oui, Zénéïde, je renonce à ce triste talisman, je le déteste, il a pu, pendant quelques momens, me faire douter de votre cœur. Aujourd'hui même il sera pour jamais enseveli dans les flots de l'Océan. Comme le roi prononçait ces paroles, les portes du cabinet s'ouvrirent, et l'on vit paraître la fée Canzade, suivie du roi et de la reine de l'île Heureuse. Zénéïde courut se jeter dans leurs bras, et Omasis, au même instant, reçut d'eux la confirmation de son bonheur. Le jour de l'hymen fut fixé; des fêtes ingénieuses, et surtout de bonnes actions, des impôts supprimés, de bienfaisantes libéralités répandues sur les pauvres, annoncèrent aux peuples enchantés ce grand événement. Omasis, fidèle à sa parole, voulut jeter son escarboucle dans la mer; Zénéïde s'y opposa: Canzade, lui dit-elle, m'a promis d'en modifier la vertu; au lieu de n'indiquer que vaguement la tromperie et la fausseté, il n'agira désormais que pour confondre la calomnie et pour justifier l'innocence. Vous ne pourrez éprouver à l'avenir que les délateurs et les opprimés qui viendront implorer votre justice et votre ap-

pui. Pour toute autre chose, cette escarboucle n'aura plus rien de magique, et ne sera plus qu'une pierre précieuse ordinaire. Souvenez-vous que l'amitié, solidement formée, demande une confiance sans bornes; elle a ses illusions comme l'amour, on ne pourrait les perdre sans lui ravir sa délicatesse et ses charmes. Enfin, ce qui vaut mieux que tous les talismans, pour un prince ami de la vérité, c'est de haïr, de mépriser et de repousser constamment la flatterie.

Omasis fut si frappé de cet entretien, qu'il rappela sur-le champ plusieurs personnes qu'il avait exilées de sa cour; il comprit qu'en général, pour le bien des affaires, les princes feraient beaucoup mieux de surveiller davantage les gens en place dont ils se méfient, que de les disgracier. La vigilance est toujours préférable à la rigueur.

Omasis épousa Zénéïde; il devint, par cette union, le meilleur des rois et le plus heureux des époux. Zénéïde fit son bonheur et conserva toujours sa tendresse, non par la supériorité de son esprit et de ses talens, mais par la grandeur, la beauté de son ame, et par la perfection de son caractère.

LES ROSEAUX

DU TIBRE.

The man that hath no musick in himself,
And is not moved with concord of sweet sounds,
Is fit for treasons, stratagems and spoils:
The motions of his spirit are dull as night,
And his affections dark as Erebus
Let not such man be trusted.

SHAKESPEARE,
The merchant of Venice.

LES ROSEAUX

DU TIBRE (1).

A l'époque déplorable où les Français, amis de la religion, de l'humanité, des lois et de la monarchie, trouvaient partout une généreuse hospitalité, excepté dans leur pays, la marquise de *** voyageait en Italie : après un séjour de trois semaines à Rome, elle alla avec une dame italienne de ses amies dans un monastère de religieuses, pour y voir quelques beaux tableaux qui s'y trouvaient dans l'église intérieure du couvent. Lorsqu'elle eut visité cette église, elle voulut descendre dans un caveau dont elle vit la porte ouverte, et elle y trouva un objet triste et touchant qui fit sur son imagination la plus profonde impression. C'était un cercueil ouvert, entouré de cierges allumés, et dans lequel était couchée une jeune religieuse dans son habit, et à visage découvert. Elle était morte la veille ; on venait de la déposer dans le caveau : elle tenait un chapelet de corail dans ses mains jointes, plus blanches que l'albâtre le plus pur ; un roseau desséché

(1) *Les effets harmonieux décrits dans cette nouvelle ne sont point une fiction ; toutes les personnes qui ont vécu quelque tems à Rome les connaissent.*

était posé à côté d'elle dans son cercueil ; son visage, loin d'être défiguré, offrait encore les traits les plus réguliers et les plus parfaits. Comme la marquise admirait avec attendrissement cette figure dont la beauté triomphait de la mort même, Olympia (c'était le nom de la dame qui l'accompagnait) prenant la parole : cette jeune infortunée, lui dit-elle, vous intéressera davantage encore quand vous saurez qu'elle était Française, et que l'amour le plus malheureux a été cause de sa mort..... — Son amant, sans doute, a été une des victimes de la révolution? — Non, il est mort à Rome...... — Mais je vous conterais mal cette affaire ; venez chez moi ce soir, vous en saurez tous les détails par Belozi que vous connaissez, et qui les tient de Lorenzi, qui fut l'ami de ces deux amans infortunés. La marquise accepta avec empressement cette proposition, et le soir même, Belozi, assis entre elle et Olympia, fit le récit suivant :

Le héros malheureux de cette histoire en écrivit lui-même les traits les plus singuliers. Il eut pour ami Lorenzi, auquel il donna ce manuscrit que j'ai lu ; ainsi, j'exprimerai ses propres idées, ses douleurs et ses sentimens quand je le ferai parler.

Cet infortuné jeune homme, nommé Rozeval, naquit à Paris ; son père était un musicien célèbre, et voulant laisser à son fils la liberté de choisir un jour un autre état, il lui fit faire de bonnes études, et lui donna une excellente éducation. Rozeval avait de l'esprit, de l'application, le goût des arts et celui de la lecture ; il apprit plusieurs langues, et orna sa mémoire : en même tems il cultiva la poésie, le dessin et la musique,

et il joignait à tous ces talens celui de jouer de la flûte d'une très-grande force, dès l'âge de dix-sept ans. L'amour décida sa vocation ; il avait une cousine moins âgée que lui de deux ans ; elle s'appelait Uranie : orpheline dès le berceau, elle était sous la tutelle d'un organiste, auquel elle devait un très-beau talent sur le piano. Uranie aimait passionnément la musique, elle jouait aussi de la harpe ; on la destinait à l'état d'artiste; elle était déjà en état de remplacer quelquefois à l'orgue son tuteur, et souvent dans la tribune de l'orgue de l'église Saint-Paul, elle faisait entendre aux paroissiens charmés les sons harmonieux de sa harpe, accompagnés de la flûte de son cousin.

Ce fut dans la tribune de cette église, ce fut en offrant à la religion les prémices de leurs talens, et en célébrant la grandeur et les bienfaits de l'Eternel, que naquit cet amour qui devait être si constant et si pur!.... Nulle idée profane ou frivole ne se mêla à ces premières impressions ; leurs sensations même furent sanctifiées ainsi que leurs sentimens, ils ne voyaient autour d'eux, sous ces voûtes sacrées, que l'image auguste du respect religieux et de la foi ; c'était, non l'odeur voluptueuse des essences précieuses et de l'ambre qui charmait leurs sens, mais le parfum mystique qui brûlait sur les autels ; ils n'entendaient que le bruit solennel des cloches, et les pieux cantiques qui exprimaient l'adoration suprême et la reconnaissance. Leurs ames, en s'élevant ensemble vers le ciel, semblaient se réunir et se confondre pour aller déposer aux pieds du trône immortel le même tribut de vénération, les mêmes vœux, et de timides espérances!..... L'organiste et

le père de Rozeval s'aperçurent bientôt de l'inclination mutuelle des jeunes artistes, et ils la favorisèrent : enfin il fut décidé et promis que Rozeval recevrait la main d'Uranie lorsque cette dernière aurait achevé de perfectionner entièrement ses talens. Alors l'application devint une preuve d'amour, et l'étude une passion. Uranie ne quittait plus son piano ou sa harpe; son cousin venait passer avec elle toutes les journées : au lieu d'oublier avec lui les heures, comme autrefois dans les plus doux entretiens, Uranie faisait de la musique pendant toute la durée de ses visites : c'était lui parler mieux que jamais ! Le cœur de Rozeval entendait ce langage harmonieux, il y répondit par les sons enchanteurs de sa flûte ; ils jouaient tous les deux avec un sentiment et une expression que l'on admirait comme des progrès surprenans de l'art, et qui n'étaient dus qu'à l'amour. Parmi les morceaux de musique qu'ils exécutaient tous les jours ensemble, il en était un surtout qu'ils ne se lassaient point de répéter : c'était une pièce de clavecin si célèbre en Italie, qu'elle n'y est désignée que sous ce titre : *la belle sonate de Corelli*. C'est en effet l'une des plus charmantes productions de ce fameux compositeur. Avant de se séparer les soirs, les deux jeunes amans jouaient toujours la sonate de Corelli, et toutes les notes de cette douce mélodie restaient comme gravées dans leurs têtes jusqu'au lendemain.

Des orages vinrent tout-à-coup troubler ces innocentes et paisibles amours. La révolution commença !... Rozeval était dans sa 19eme année, Uranie avait seize ans. Le père de Rozeval, quelque tems avant cette

époque, avait pris l'engagement d'aller passer à Londres tout l'automne, et malgré les regrets de son fils, il partit avec lui au mois d'août. Rozeval était loin de prévôir tout ce qui devait arriver, il se croyait sûr de revenir au commencement de l'hiver; néanmoins son chagrin fut extrême, il se séparait d'Uranie pour la première fois. Son père fit si bien ses affaires en Angleterre, qu'il y resta dix-huit mois : au bout de ce tems il tomba malade, et Rozeval ne put retourner en France. Comme il était artiste, on ne l'avait pas mis sur la liste des émigrés; Uranie l'attendait pour l'épouser, mais il fallut rester à Londres pour soigner son père qui fut entre la vie et la mort pendant plus d'un an, et qui enfin succomba à cette longue maladie. Aussitôt qu'il lui eut rendu les derniers devoirs, il se hâta de quitter l'Angleterre, et il repassa en France. Il retrouva son Uranie plus tendre que jamais, et embellie par le double charme d'une figure ravissante et d'un talent supérieur. Ils rejouèrent avec délice, non-seulement *la sonate de Corelli*, mais tous les morceaux de musique qu'ils avaient exécutés ensemble avant leur séparation; c'était répéter les premiers entretiens de leurs amours.

Il fut décidé qu'un lien sacré unirait pour jamais les deux amans lorsque Rozeval quitterait le grand deuil de son père. Cependant le règne affreux de la terreur commençait. Déjà les beaux hôtels des grands seigneurs se transformaient en auberges, et les églises en écuries. Les prêtres, ou fuyaient, ou recevaient la palme du martyre. Des tyrans forcenés, dépouillaient des voiles de la pudeur les vierges consacrées à

Dieu, et malgré leur résistance et leur douleur, les chassaient avec violence de leurs asiles, ce qui s'appelait, en langage républicain, leur rendre la liberté.....

Un jour, l'organiste rentrant chez lui, effraya Uranie par sa pâleur et sa figure décomposée; il se jeta dans un fautueil en disant, d'une voix étouffée: O les barbares! les Cannibales!.... O ciel! s'écria Uranie, qu'est-il donc arrivé? de quelle horreur avez-vous été témoin?.... — Oui, d'une horreur inouie! ô les monstres!...—Grand Dieu! vous me glacez le sang!...— J'ai vu.... — Je frémis.... — J'ai vu vendre l'orgue de Saint-Paul à des marchands de pots d'étain et à des chaudronniers!.... Ces paroles soulagèrent Uranie d'un poids affreux, car les idées les plus funestes s'étaient présentées à son esprit.... Elle se garda bien de laisser voir sa secrète satisfaction, elle garda le silence, et l'organiste continuant son récit: à des chaudronniers! poursuivit-il, l'orgue de Saint-Paul! et tous les orgues de Paris subiront le même sort (1). Les cloches fondues m'ont donné de tristes pressentimens; mais qui pouvait s'attendre à cette dernière impiété!.... — Hélas! ils détruisent les autels! — Nous pouvons en élever dans nos maisons.... mais les orgues!.... — Les pianos nous restent!.... — Les pianos!.... les comparez-vous à l'orgue, à cet instrument sacré, qui lui seul vaut un orchestre;.... concevez-vous, Uranie, ce bouleversement incompréhensible du culte, des talens et des arts!.... non-seulement je perds ma place; mais

---

(1) *A l'exception de deux, l'orgue de Saint-Sulpice et celui de Saint-Eustache, ils furent tous vendus ainsi.*

on m'enlève aussi mon talent; comment pourrai-je l'exercer ?.... on ne l'entretient point sur un clavecin. Vous jouez mieux que moi du piano, mais l'orgue est tout autre chose; c'est sur l'orgue que l'on peut composer d'inspiration!.... et l'art de varier, d'opposer entre eux les différens jeux! et les fugues!... qu'est-ce qu'une fugue sur un piano ?.... Les pédales d'un piano font pitié à un organiste qui a un peu d'ame... et les sons filés et soutenus, et la voix humaine, un piano me les rendrait-il ?.... ne me parlez jamais des pianos, je les méprise et je les hais. Plus d'orgues, plus d'organistes! cette pensée confond l'imagination! un pays sans orgues! ô les Vandales!.... Ces réflexions plongèrent ce malheureux organiste dans un tel désespoir, que le soir même il eut la fièvre. On appela son médecin, qui lui donna des calmans et lui recommanda la modération. Ce médecin, qui était son ami, s'appelait Burmond; il avait une grande réputation d'habileté; il comptait parmi ses pratiques les jacobins les plus fameux, ce qui lui donnait beaucoup de crédit, et il en faisait un digne usage; il était obligeant, humain et sensible.

Rozeval, avec plus de désintéressement et autant de chaleur, ressentit sur la destruction des orgues toute l'indignation qu'éprouvait l'organiste; il la montra même avec imprudence, il devint *suspect*, c'est-à-dire, qu'on jura sa mort, et comme il revenait d'Angleterre, on prit la résolution de le dénoncer et de l'accuser d'entretenir *des intelligences avec Pitt et Co-*

bourg. Heureusement que l'honnête Burmond fut instruit de cette malveillance (et toute malveillance alors coûtoit la vie), il en avertit aussitôt l'organiste et les deux jeunes amans, en apportant pour Rozeval des passeports sous un nom supposé, et en l'exhortant avec force à quitter Paris avec un Irlandais qui partait pour Londres le soir même. Ne différez pas, poursuivit Burmond, il y va de vos jours.... A ces mots l'organiste s'écria que ce serait les perdre pour une belle cause ; cependant il convint qu'il fallait suivre le conseil de Burmond et profiter de ses offres. Uranie en conjura Rozeval : ce dernier ne pouvait se résoudre à la quitter et à la laisser sans lui, disait-il, au milieu de ces ennemis des arts, qui finiraient peut-être par briser tous les pianos et toutes les flûtes, et par immoler tous les artistes. Soyez tranquille, reprit Burmond, surtout pour les flûtes, car leur destruction ne produirait point d'argent ; ils exterminent les orgues par le même motif qui leur fait démolir les châteaux ; mais ils *respectent les chaumières*, parce qu'ils ne trouveraient là ni marbre, ni bronze, ni plomb, ni pierres de taille. *Impiété*, *cupidité*, voilà les véritables causes de tout ce qui se fait aujourd'hui ; et sous un tel gouvernement, j'abandonnerais Uranie ! s'écria Rozeval, non, non, jamais ! En vous exposant, dit Uranie, vous me ferez mourir de douleur et d'effroi... Ce débat fut très-long ; l'organiste le termina en donnant sa parole d'aller sous huit jours se réunir avec elle à Rozeval. Tant que l'orgue de Saint-Paul a sub-

sisté, ajouta-t-il, l'espérance m'enchaînait à Paris; mais quand je pense que cet orgue, le meilleur de la France, est dépecé chez des chaudronniers, rien ne me retient plus, j'irai vous rejoindre en Angleterre: là je retrouverai des orgues; quand ce ne serait que pour le plaisir d'en entendre et d'en revoir, je ferais le voyage. Mais pourrez-vous partir? demanda Rozeval. J'en réponds, reprit Burmond, je lui en fournirai tous les moyens.

Rozeval enfin céda, mais ce fut avec une douleur amère et profonde. Celle d'Uranie ne fut pas moins vive. Elle eut bientôt un nouveau chagrin plus réel. L'organiste, dont les tristes réflexions s'envenimaient tous les jours, tomba tout-à-coup dans l'état le plus alarmant; un délire affreux ne lui laissait qu'un seul souvenir, celui de l'*orgue de Saint-Paul;* il croyait toujours voir des chaudronniers et des ferblantiers *se disputant entre eux* les tristes lambeaux de cet instrument révéré.... Ce spectacle, si terrible pour lui, épuisa ses forces; la fièvre, qui ne l'avait pas quitté, devint une fièvre chaude qui l'emporta au bout de cinq jours. Pour surcroît de malheur, plusieurs voix s'élevèrent contre *le civisme* d'Uranie: le médecin, son seul protecteur, sachant qu'elle allait être arrêtée, ne pouvait favoriser sa fuite, parce que depuis quelques jours il était impossible d'avoir des passe-ports. Dans cette extrémité, il la fit venir chez lui au milieu de la nuit, et la cacha dans son appartement même. Ensuite il alla *au Comité de salut public* la dénoncer; sa décla-

ration portait qu'elle avait pris la fuite pour courir après son amant Rozeval, aristocrate et joueur de flûte, *vendu à Pitt et Cobourg*, et qui avait trouvé le moyen de repasser en Angleterre. Cette prétendue fuite d'Uranie, cette action si contraire aux bonnes mœurs scandalisa d'autant plus l'austère comité, qu'Uranie passait pour avoir eu à la mort de l'organiste un riche héritage, surtout en argent comptant, que l'on supposait bien qu'elle avait emporté avec elle : on expédia sur-le-champ l'ordre de chercher la trace et de poursuivre la fugitive. Burmond donna son signalement et beaucoup de faux renseignemens ; tous les républicains applaudirent à son zèle, car les dénonciations en sont les meilleures preuves aux yeux des tyrans.

Tandis que l'on vantait le patriotisme de Burmond, cet honnête homme se consolait de ces éloges ignominieux, en servant seul la triste Uranie, et en lui prodiguant tous les soins du plus tendre père.

Une seule chose inquiétait Burmond, c'était le caractère imprudent de Rozeval. Il était impossible de risquer dans une lettre la confidence d'un tel secret, et même en hasardant une chose si périlleuse, il était certain que l'inquiétude aurait encore fait accourir Rozeval à Paris, avec l'espoir de s'y cacher aussi, ou seulement avec l'idée romanesque de partager les dangers d'Uranie. On pouvait bien, par une main étrangère, lui faire écrire qu'Uranie s'était sauvée ; mais il était hors de doute que ne la voyant pas arriver, Rozeval

braverait tout pour venir la chercher ; alors, en livrant sa vie, il exposerait celle d'Uranie et de son libérateur: arrêté, interrogé, il dirait, sans en avoir l'intention, mille choses qui pourraient compromettre Burmond, car il ne manquerait pas de parler de son amitié pour lui ; il n'en fallait pas davantage pour éveiller tous les soupçons. Il s'agissait donc de trouver un moyen certain d'ôter à Rozeval tout désir, non-seulement de revenir en France, mais d'écrire ou de faire, à cet égard, la moindre démarche. Après mille réflexions, Burmond n'en trouva qu'un seul, c'était de lui faire croire qu'Uranie n'existait plus. Ce moyen était bien cruel, mais Burmond se décida à l'employer, en songeant qu'il préserverait Rozeval d'une perte certaine, et que peut-être il sauverait les jours d'Uranie et les siens.

A cette époque, Burmond fut appelé par la femme d'un négociant suédois, dont le mari était à Londres pour des affaires de commerce. Cette femme, déjà à l'extrémité le quatrième jour, d'une fluxion de poitrine, mourut le septième ; alors Burmond écrivit de sa main et signa une lettre conçue en ces termes :

« Armez-vous de toute la force, de tout le courage « qu'un homme doit avoir pour supporter le coup le plus « sensible.... Elle a cessé d'exister !... Malgré tous « mes soins et tous les secours de l'art, je l'ai veillée « sept nuits ; elle a rendu le dernier soupir dans mes « bras, en me chargeant de vous dire quelle vous ordonnait de vivre, de ne point négliger les talens que « vous avez acquis et cultivés ensemble, et de voyager:

« elle désirait que vous allassiez passer deux ou trois ans « en Italie, mais sans traverser la France. Elle m'a re- « commandé de vous prescrire formellement de n'y point « rentrer, ne fût-ce que pour un moment. Telles ont « été ses dernières volontés, elles seront sacrées pour « vous, si vous l'aimiez, comme je le crois. »

Après avoir écrit cette lettre, Burmond la ploya et y mit une enveloppe sur laquelle il écrivit l'adresse du négociant suédois.

Burmond avait un élève sur l'attachement duquel il pouvait compter; ce jeune homme allait en Angleterre comme minéralogiste, il devait parcourir toutes les provinces, et l'Ecosse et l'Irlande; et comme son projet était de s'arrêter à Londres, Burmond lui donna sa lettre, en lui faisant une demi-confidence: il lui laissa croire qu'Uranie s'était évadée, et qu'il ignorait son asile; qu'il savait seulement qu'elle était cachée à quelques lieues de Paris, et que pour prévenir les imprudences funestes de Rozeval, il fallait lui persuader qu'elle n'existait plus. Je sens, continua-t-il, combien ce stratagème est cruel, mais il sauvera sa vie ainsi que celle de sa maîtresse, que l'on croit hors de France, et qu'on ne poursuit plus. Je vous demande donc de vous charger de cette lettre: si, quand vous traverserez la France on veut voir vos papiers, vous la montrerez, elle n'est point cachetée; et étant adressée à ce Suédois dont la femme vient de mourir, le contenu en paraîtra fort simple, et elle ne pourra vous compromettre. Mais quand vous

serez en Angleterre, vous mettrez à cette lettre une enveloppe adressée à Rozeval, auquel vous la donnerez.

Tout fut exécuté comme l'avait prescrit Burmond, la lettre fut remise à Rozeval. Le désespoir de cet infortuné fut au-dessus de toute consolation. Il avait à Londres beaucoup d'amis, qu'il devait non-seulement à ses talens, mais aux agrémens de son esprit et à la noblesse de son caractère. On ne le quitta pas dans ces premiers momens; il tomba dangereusement malade, et l'on craignit même dans sa convalescence que sa raison n'eût succombé à la violence de sa douleur; on ne parvint à le ranimer un peu qu'en lui rappelant et lui répétant sans cesse qu'Uranie avait compté sur sa vertu, sur son courage, et qu'elle lui avait ordonné de cultiver ses talens. Ah! sans doute, disait-il; je lui obéirai; si je le puis sans mourir!... Mais comment me sera-t-il possible de reprendre cette flûte, qui fut depuis notre enfance l'interprète de mon cœur!... Chacun des sons qu'elle a produits jusqu'ici exprimait un sentiment de joie ou d'espérance.... *Je dois cultiver mon talent!*... Hélas! ce talent formé, perfectionné par l'amour, cet inutile et malheureux talent n'existe plus, il est avec elle enseveli dans la tombe!... Toutes ces idées élevées qu'elle m'inspirait, cet enchantement du charme et de la gloire des arts, toutes ces illusions sont anéanties pour moi... Je ne serai plus désormais qu'un artiste vulgaire! j'ai perdu sans retour toute émulation, et tout espoir de récompense!... En parlant ainsi il versait un torrent de larmes. Cependant,

par un respect religieux pour les dernières volonté d'Uranie, il se fit apporter sa flûte; il frissonna en la reprenant... Il n'en tira d'abord que des sons entrecoupés et plaintifs... et jamais la musique n'exprima si bien la profonde affliction! On l'écouta avec surprise et saisissement; il trouvait lui-même un charme douloureux à s'entendre... Tout-à-coup voulant achever de se déchirer le cœur, il se mit à jouer l'accompagnement de la sonate de Corelli; au bout de quelques mesures la musique indiquait une pause pour la flûte, et pendant ce tems le clavecin devait jouer seul... Rozeval s'arrêta... Il devint immobile... on le vit pâlir; et il dit d'une voix concentrée: O ce n'est plus le silence de l'absence!... qu'il est affreux et terrible! il doit être éternel, c'est celui de la mort!... A ces mots sa flûte échappe de sa main, il chancelle, un de ses amis accoure et le reçoit dans ses bras.

Ces émotions déchirantes ne l'empêchèrent pas de faire de la musique tous les soirs; mais toujours avec le même serrement de cœur et les mêmes anxiétés.

Cependant, décidé à passer en Italie, il accepta l'offre d'un grand seigneur anglais qui voulait aller à Florence, et qui désirait l'emmener avec lui. Ils partirent au commencement du mois de Mars; ils arrivèrent à Florence dans les derniers jours du mois d'Avril. L'Anglais devait y rester au moins cinq mois, et Rozeval ne pouvant supporter de se trouver tous les jours à dîner avec vingt ou trente personnes, demanda la permission d'aller passer quelque tems à

Rome. Ce n'était pas le désir de voir cette fameuse capitale qui l'engageait à s'éloigner de Florence ; rien n'éteint la curiosité comme un chagrin profond ; Rozeval voulait seulement se consacrer à une solitude absolue ; on lui donna une grande quantité de lettres de recommandation ; mais déterminé à ne voir personne, il n'en fit aucun usage. L'héritage de son père lui assurait de quoi vivre sans exercer l'état d'artiste ; c'était assez pour lui, il n'avait plus d'ambition, il n'envisageait plus d'avenir !.....

Rozeval loua à Rome un petit logement qu'il ne quittait que pour aller à l'église, ou à la promenade hors des murs de la ville. Fidèle au vœu qu'il avait fait d'obéir à Uranie, il jouait toujours de la flûte avant de sortir, car il était si fatigué de ses longues promenades, qu'il se couchait en rentrant. Bientôt il devint célèbre malgré lui. Sa figure intéressante et sa tristesse fixèrent sur lui l'attention de tous ses voisins. Les fenêtres de sa chambre donnaient sur la cour de sa maison, et lorsqu'il jouait de la flûte, cette cour était remplie de curieux qui accouraient de toutes parts pour l'écouter ; de grands musiciens vinrent l'entendre, et furent charmés de la supériorité de son talent. Il reçut un nombre infini de billets d'invitation ; il ne répondit à toutes ces avances qu'avec une politesse froide, laconique, et par des refus positifs. Parmi les personnes qui lui firent vainement des avances pour l'attirer chez elles, se trouvait une jeune veuve, nommée Rosama, qui aimait passion-

nément la musique; elle éprouva un tel désir d'entendre Rozeval, qu'elle alla l'écouter dans la cour de sa maison, et ce fut avec enthousiasme : elle y revint plusieurs fois, et un jour, cachée derrière une porte, elle vit passer Rozeval; elle admira sa figure élégante et noble, sa physionomie mélancolique et touchante; cette image se grava ineffaçablement dans son cœur. Rozeval était en deuil; un petit jockei, son seul domestique, disait qu'il pleurait une femme adorée. Plusieurs personnes venues de Florence, s'accordaient toutes à faire l'éloge de son esprit et de son caractère. Rosama avait recueilli tous ces récits; elle était jeune, riche, belle; elle se flatta qu'avec un peu de tems elle parviendrait à consoler cet étranger si intéressant par sa figure, ses talens et sa douleur. Elle connaissait Lorenzi (dont, comme je l'ai dit, je tiens tous ces détails). Lorenzi, non-seulement logeait dans la maison qu'habitait Rozeval, mais sa chambre n'était séparée de la sienne que par une cloison. Rosama, sous prétexte de sa passion pour la musique, allait presque tous les jours avec une de ses parentes s'établir chez Lorenzi, à l'heure où Rozeval jouait de la flûte. Quand il jouait de tête il exprimait des regrets si tendres et si touchans, que Rosama en était attendrie jusqu'aux larmes. Il lui semblait que cet infortuné lui ouvrait son cœur, et qu'il implorait sa pitié; et dans l'espoir de devenir sa consolatrice, elle trouvait une triste douceur à se persuader qu'elle était sa confidente, car elle pensait qu'il était

impossible qu'il ne sût pas qu'elle l'écoutait : et cependant il l'ignorait. Il ne faisait aucune question, et il ne remarquait rien de ce qui se passait autour de lui. Il voyait seulement qu'on s'assemblait dans la cour de sa maison pour l'entendre, il crut que cette fantaisie passerait; mais comme chaque jour amenait plus de monde, il voulut se soustraire à cette importunité, et il prit la résolution de ne jouer désormais de la flûte que dans ses promenades solitaires hors de la ville. En sortant par la porte du Peuple, et en côtoyant le Tibre, il se promit de s'arrêter une heure tous les soirs dans un lieu charmant qu'il avait remarqué sur les bords du fleuve à peu de distance de la porte du Peuple; c'était un siège de verdure entouré de roseaux, qui, sur cette rive, sont d'une élévation prodigieuse : trois superbes peupliers ombrageaient ce banc de gazon qui fut sans doute placé sur les bords de cette onde fameuse par un ami des Muses et de l'antiquité; là, tout invite à la rêverie; là, tout retrace avec les grands souvenirs de l'histoire, les séduisantes illusions de la Mythologie. Quand les roseaux de ce rivage sont agités par un vent léger, ils forment différens sons, qui en s'unissant, produisent une espèce de symphonie vague et délicieuse; ces sons plaintifs et touchans, presque toujours en tierces d'une justesse parfaite, passent successivement du majeur au mineur. On croit entendre les gémissemens de la fugitive Sirinx, ou les regrets exprimés sur la première flûte, dont son amant fut l'inventeur. Ces

effets singuliers sont attribués à la hauteur extraordinaire et à la grosseur de ces roseaux, et lorsqu'ils s'inclinent et se heurtent les uns contre les autres, leurs vibrations harmonieuses semblent servir d'accompagnement au vent qui se joue parmi ces tiges creuses et sonores. Mélodie aérienne, aussi douce qu'elle est pure, et dont la harpe éolienne peut donner une idée (1).

Rosama n'entendant plus de l'appartement de Lorenzi les sons enchanteurs de la flûte touchante et plaintive de Rozeval, apprit bientôt qu'il allait rêver tous les soirs sur les bords du Tibre. Elle devina facilement qu'il s'y arrêtait sur le siége de verdure, elle connaissait ce lieu où elle avait elle-même été mille fois se reposer dans ses promenades; elle se rappela qu'il était aisé d'y arriver sans être aperçu, et de s'y cacher parmi les roseaux qui formaient là une espèce de forêt.

Rozeval vivait dans une profonde retraite; il n'avait pas fait une seule question depuis cinq semaines qu'il était à Rome, ainsi il ignorait entièrement le phénomène produit par les roseaux du Tibre. Pendant la première semaine qu'il alla jouer de la flûte dans ce lieu solitaire, le tems fut calme et les roseaux restèrent immobiles et muets. Il y retourna au bout de huit jours par un tems semblable; mais à peine eut-il joué un quart d'heure, que le vent s'é-

(1) Rien n'est inventé dans cette description.

leva subitement. Rozeval s'arrêta tout à coup en tressaillant : qu'entends-je ! s'écria-t-il, ô ciel ! elle me répond ! . . . . c'est sa voix céleste et les sons harmonieux de sa harpe. . . . Que dis-je ! . . . . ah c'est son ame angélique errante autour de moi qui se manifeste et qui me parle ! . . . . je dois l'écouter à genoux ! . . . . A ces mots il se prosterne : dans ce moment trois roseaux agités se courbent sur sa tête et font retentir à son oreille l'accord le plus harmonieux ! . . . .

Rozeval, toujours étendu sur le sable de la rive, fond en larmes ; c'est Uranie qu'il écoute, son imagination la lui représente au milieu d'un groupe d'anges qui mêlent leurs voix divines à la sienne. Les vents qui font balancer et résonner les roseaux, apportent aussi sur ces bords les suaves odeurs des champs voisins et des citronniers qui les entourent; ils parfûment les airs et le rivage. Rozeval croit respirer l'éther embaumé des célestes demeures qu'il voit entr'ouvertes, ou plutôt il s'y croit transporté ; Uranie vient d'en descendre pour se rapprocher de lui ! . . . . Ces illusions touchantes et religieuses ôtent à son amour tout ce qu'il a de profane, et à sa douleur tout ce qu'elle a d'amer et de déchirant. L'idée terrible de la mort s'est évanouie pour lui comme pour les élus, il est environné de la gloire et de l'immortalité d'Uranie ! . . . . Cependant le vent s'apaise, un léger zéphir qui souffle doucement agite encore les longues feuilles des roseaux, on n'entend plus que des sons faibles et entrecoupés, qui ressemblent à des soupirs,

et qui expriment à l'oreille de Rozeval de tendres adieux !.... Le jour finissait, Rozeval se soulève ; dans ce moment il aperçoit un brouillard qu'il prend pour un nuage, et son saisissement égale sa surprise, en voyant à travers ce prétendu nuage une figure svelte qui lui tendait les bras, et qui paraissait, en s'éloignant, s'élancer vers les cieux : une légère draperie blanche laissait voir toute la beauté de ses formes et toute la grâce de ses mouvemens.... O c'est elle ! s'écria Rozeval, c'est elle !.... Oui, répondit une voix harmonieuse, adieu Rozeval !.... A ces mots elle disparaît dans l'ombre !... Rozeval, éperdu, reste sur la rive.... Le brouillard monte et s'unit aux nuages. Rozeval le suit de l'œil ; c'est là qu'il cherche et qu'il contemple encore Uranie !.... Il n'éprouve point cet enivrement passager des passions humaines qui laisse toujours au fond de l'ame un sentiment inquiet, toutes ses sensations sont délicieuses parce qu'elles sont pures ; il n'est plus exilé sur la terre, il a vu le ciel, il est entré dans l'éternité.... Il ne sera plus désormais parmi les hommes qu'une ombre, un fantôme ; ces prodiges, cette apparition ont brisé tous les liens qui attachaient son ame à ce corps fragile et périssable. Il passa deux heures dans cette extase divine, et ce furent les heures les plus ravissantes de sa vie ! Durant tout ce tems il ne cessa de répéter : *elle est heureuse*, *elle m'attend*, *nous nous rejoindrons !*... Ce n'est plus cet amour dont le plus triste pressentiment corrompait tout le charme, cet

amour qui devait s'évanouir avec la jeunesse ! c'est une tendresse épurée par les plus grandes idées qui puissent exalter l'imagination ; c'est le commencement d'une immortelle félicité ! . . . . Enfin il fallut rentrer à Rome ; la lune perçant les nuages dissipe tout-à-coup l'obscurité, tout était devenu prodige pour Rozeval, cette clarté soudaine lui parut une lumière surnaturelle ; les yeux élevés au ciel, il contemple avec un profond sentiment d'amour et de reconnaissance, cet astre bienfaisant qui semblait ne se montrer que pour éclairer sa route. Arrivé dans son logement, il passa la plus grande partie de la nuit à veiller, afin de se rappeler ce qu'il avait entendu, ce qu'il avait vu. Lorsqu'il succomba au sommeil, il s'endormit en invoquant Uranie, et il retrouva son image angélique et le ciel dans ses songes. Tandis que sa brûlante imagination sanctifiait ainsi son amour, Rosama se livrait tout entière à d'autres illusions ; c'était elle qui, cachée dans les roseaux du Tibre pour écouter la flûte de Rozeval, avait disparu à ses yeux ; c'était elle qu'il avait aperçue à travers le brouillard lorsqu'il avait cru voir Uranie s'élever du sein de l'onde et des roseaux vers les cieux.

Rosama avait rencontré plusieurs fois Rozeval, qui avait jeté sur elle quelques regards distraits . . . mais quelle est la femme de vingt ans, d'une éclatante beauté, qui peut croire qu'on la regarde plusieurs fois avec distraction, et surtout quand elle a un désir passionné de plaire et d'intéresser ! . . . Rozeval avait les

yeux les plus touchans ; et Rosama, attribuant cette expression naturelle à un sentiment particulier, se flattait d'avoir produit une vive impression sur son cœur : lorsqu'elle s'était échappée des roseaux pour aller rejoindre sa voiture, elle avait, à travers le brouillard, aperçu de loin Rozeval, et l'avait entendu distinctement s'écrier ; *c'est elle !* .... Ces mots s'étaient gravés dans son cœur, car elle n'avait pas douté qu'ils ne s'adressassent à elle, et croyant être reconnue, elle n'avait pu s'empêcher de répondre.... Cependant elle ne voulut pas retourner sur les bords du Tibre ; Rozeval l'avait vue ; l'accent de l'exclamation qui lui était échappée annonçait tout ce que l'amour peut désirer, le trouble et la joie : c'était à lui désormais à la chercher, elle devait l'attendre. Elle l'attendit en vain ; Rozeval l'avoit regardée sans la voir, il ignorait son nom et jusqu'à son existence. Il n'a plus qu'une idée, qu'un souvenir, celui de l'harmonie céleste des roseaux du Tibre ; il n'a plus qu'une image devant les yeux, celle de l'apparition d'Uranie ! ... tout ce qui a précédé cette époque récente de bonheur et de ravissement, est effacé de sa mémoire ; il ne cherche même pas à se rappeler les jours heureux de ses amours, ce souvenir serait trop profane pour la situation de son ame et pour l'exaltation de ses pensées et de son imagination. Il lui semble qu'il a aimé pour la première fois sur les rives du Tibre ; c'est là qu'il a senti, qu'il a goûté tout le charme ravissant de la pureté d'un amour immortel. Tous les

intérêts de la terre n'étaient plus pour lui que les frivolités les plus méprisables, son unique affaire était de se rendre digne d'aller rejoindre son Uranie; il passait ses matinées dans l'admirable église de Saint-Pierre, et les soirées sur les bords du Tibre, mais les roseaux ne résonnaient plus, l'air était brûlant, et nul zéphir ne le rafraîchissait, ce qui dura plus de quinze jours! Rozeval ne s'étonna point que les prodiges qui lui avaient causé tant de saisissement, ne se renouvelassent point: mais ce rivage harmonieux ne lui en fut pas moins cher; il y trouvait des souvenirs et des rêveries d'une mélancolie si touchante!... Un soir, quittant les roseaux du Tibre plus tard que de coutume, il pressa sa marche, parce qu'il s'aperçut par la profonde obscurité de la nuit qu'un orage se préparait. Il rentra fatigué et se coucha sur-le-champ; et au bout de deux heures se réveillant, il écoute... Son cœur bat avec violence... Il entend, il reconnaît les sons enchanteurs des roseaux du Tibre, mais très-radoucis; ce n'est point une symphonie: il semblait à Rozeval qu'il n'y eût qu'une seule voix qui modulât mystérieusement, comme si elle eût craint de le réveiller... Rozeval joint les mains avec transport, ses pleurs inondent son visage... Voix divine! dit-il, que veux-tu de moi?.., quelques bonnes actions sans doute que j'ai omises ou qui me restent à faire... voix chérie dont chaque vibration porte jusqu'au fond de mon cœur un sentiment vertueux, je t'obéirai... Comme il disait ces

mots, la musique cessa, et pendant tout le reste de la nuit il écouta vainement, il n'entendit plus rien.

Rozeval, en se levant, se rappela qu'il avait vu aux environs du Tibre, du côté de la ville Borghèse, plusieurs chaumières délabrées, il résolut d'aller là le jour même, et d'y porter quelques aumônes.

Tous les matins Rozeval travaillait à un journal particulier, dans lequel il écrivait ses pensées, ses méditations, et le détail des prétendus prodiges dont il croyait être le témoin et l'objet. Il passa dans son cabinet comme à l'ordinaire, aussitôt qu'il fut habillé. Il y avait dans ce cabinet une fenêtre avec un grand balcon, sur lequel étoit posée une immense caisse remplie de fleurs, qui en occupait toute l'étendue. Rozeval ouvre la fenêtre, et il reste pétrifié d'étonnement, en voyant s'élever parmi les fleurs de la caisse trois superbes roseaux, que le mouvement de la fenêtre qu'on venait d'ouvrir fit résonner mélodieusement : ces roseaux avaient plus de huit pieds de hauteur ; ils étaient harmonieux. Rozeval ne put méconnaître les roseaux du Tibre, transportés là par une main divine ; . . . et voilà cette musique venue des cieux qu'il avait entendue pendant la nuit. Il n'a aucun doute sur ce nouveau prodige ; néanmoins il interroge son jockey, qui lui proteste avec l'air de la plus parfaite candeur, que la veille, durant son absence, il n'a pas quitté un instant la maison, et que personne ne s'était approché de son appartement.

Rozeval n'en doutait pas d'avance, qui pouvait savoir l'impression que devait produire sur lui la seule vue des roseaux du Tibre ! . . . Ses sentimens étaient ignorés comme ses actions ; sa vie n'était plus qu'un enchaînement de miracles, et il pensa qu'ils ne se multipliaient ainsi que pour l'avertir que son exil allait finir, et qu'il rejoindrait bientôt l'ange qui l'appelait de tant de manières.

On devine bien que le jockey trompait son maître, et que gagné par Rosama, il l'avait aidée à placer les roseaux au milieu de la caisse de fleurs. Dans l'après-midi du même jour, Rozeval sortit avec l'intention d'aller visiter les pauvres chaumières situées à peu de distance des roseaux du Tibre. En effet il s'y rendit, et y trouva une grande misère ; il y laissa des secours et toutes les consolations que la douce pitié sait joindre aux bienfaits. Sa rêverie, en sortant de là, le conduisit dans les jardins de la ville Borghèse qu'il ne connaissait pas ; un peu de pluie étant survenue, tout ce qui était dans les jardins s'empressa d'en sortir, et Rozeval s'y trouva absolument seul. Il marchait au hasard et s'avançait vers une magnifique cascade, lorsque saisi d'un trouble inexprimable, il s'arrête subitement. . . Ce qu'il entend n'a rien de vague, . . . ce ne sont plus les sons aériens produits par les roseaux du Tibre, c'est une musique réelle, et la plus chère à son souvenir, c'est la belle sonate de Corelli, exécutée en symphonie ! . . . Il fait jour encore ; Rozeval regarde de tous côtés, autant que sa vue peut

s'étendre, il ne voit ni orchestre, ni musicien; il est seul!.. Tremblant, éperdu, il avance vers la cascade: le concert devient plus éclatant à mesure qu'il en approche; c'est là, c'est dans les jets et les nappes brillantes de cette onde argentée que réside l'enchantement! Rozeval s'assure avec certitude que c'est le bruit même de la cascade qui produit l'exécution enchanteresse pour lui de la sonate de Corelli (1). Oh! s'écria Rozeval, cette musique touchante qui, durant nos beaux jours sur la terre, servit si souvent d'interprète à nos innocentes amours, tu l'as donc placée dans le ciel!.. Ton ame fut si pure que tu as pu porter dans l'éternité tous les sentimens qui l'animèrent dans ce mortel séjour! Accords devenus divins, puisqu'ils sont répétés par les anges, et qu'ils s'unissent aux louanges de l'Eternel, avec quel saint enthousiasme je dois vous écouter!... quelle oreille est digne de vous entendre!... Loin de moi tous les souvenirs terrestres que vous pourriez me rappeler!... Achevez de purifier mon ame.... A ces mots il met un genou en terre; il se tait, il écoute, et son émotion devient si violente, qu'elle épuise ses forces; sa tête s'incline sur sa poitrine, il tombe sur l'herbe et s'évanouit!... Il resta près d'une heure sans connaissance et sans secours;... mais heureusement que

(1) Au moyen d'une mécanique ingénieuse cette cascade de la ville Borghése fait entendre en effet la sonate de Corelli. On voit à Naples une cascade musicale de ce genre.

la pluie ayant cessé, plusieurs personnes revinrent dans les jardins : dans ce nombre se trouva par hasard Lorenzi ; il s'approcha de la cascade, il reconnut Rozeval et s'empressa de le secourir, il le prit dans ses bras et l'emporta loin de la cascade dans un pavillon où on le coucha, toujours évanoui, sur un canapé. Rozeval reprit enfin l'usage de ses sens; et n'entendant plus la musique : hé quoi ! dit-il, je suis retombé du ciel sur la terre !... Cependant, jetant les yeux sur Lorenzi, il se rappela qu'il logeait dans sa maison, et qu'il l'avait rencontré plusieurs fois. Lorenzi, qui était venu en voiture, lui proposa de le ramener chez lui, et Rozeval ne pouvant se soutenir sur ses jambes, fut obligé d'accepter cette offre. Lorenzi lui donna le bras avec un air d'intérêt et de sensibilité qui parut le toucher. Montés tous les deux en voiture, Rozeval remercia Lorenzi d'un ton affectueux, ensuite il garda un profond silence, et Lorenzi n'osa ni l'interroger, ni lui parler. Arrivés à Rome et dans leur maison, Rozeval et Lorenzi descendirent de voiture ; mais Rozeval en voulant monter l'escalier, se trouva mal encore. Lorenzi le porta dans sa chambre, et envoya chercher un médecin, qui lui trouva une fièvre violente. Lorenzi passa la nuit entière près de lui : Rozeval, sensible aux soins qu'il lui prodiguait, lui en témoigna sa reconnaissance; ensuite il ajouta que tous les secours de l'art lui seraient inutiles : mon heure est venue, lui dit-il, et que votre ame compatissante ne me plaigne point;

non-seulement je suis calme, mais je suis heureux. Quoi ! reprit Lorenzi, quoi ! si jeune, êtes-vous à ce point détaché de la vie ?... La religion seule, répondit Rozeval, a souvent fait ce qu'une passion légitime et pure a produit en moi, j'ai été conduit au mépris de la vie par une route miraculeuse. Ne m'en demandez pas davantage ; si je vous contais tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis à Rome, vous ne me croiriez pas, et je ne serais plus à vos yeux qu'un visionnaire ; mais je vous prouverai ma gratitude par la seule marque de confiance que je puisse accorder. J'ai écrit mon histoire, je vous donnerai ce manuscrit avec la permission de le lire après ma mort... Vous ne mourrez point, interrompit Lorenzi, votre état n'a rien de dangereux. A ces mots, un sourire mélancolique fut la seule réponse de Rozeval. Un moment après, un religieux qu'il avait envoyé chercher, entra, ce qui termina cet entretien. Lorenzi se retira dans sa chambre, et ne revint qu'au bout de trois ou quatre heures.

Le lendemain, le médecin trouva que Rozeval était beaucoup mieux, et il l'assura d'une prochaine guérison. Si vous ne vous trompez pas, dit Rozeval, j'ai du courage, et je saurai me résigner à la vie. Ces discours, d'une profonde mélancolie, inspiraient la plus tendre compassion à Lorenzi : il ne pouvait voir sans un véritable chagrin, cet intéressant jeune homme se consumer et s'éteindre ainsi en silence, sans cher-

cher une seule consolation, et même en les repoussant toutes.

Cependant Rozeval n'était point malheureux; dans la certitude et l'attente d'un bonheur suprême, son ame ardente et pure se reposait délicieusement dans l'éternité; et loin d'éprouver un seul instant de vide et d'ennui, il n'était que trop vivement occupé: livré à tous les prestiges de son imagination, toujours agité, toujours ému, les illusions dont il se nourrissait avec tant de délice, produisaient sur ses nerfs et sur sa constitution les effets les plus funestes, forcé par la reconnaissance de recevoir Lorenzi, il abrégeait ses visites par son silence obstiné. Lorenzi entrait souvent dans sa chambre, mais il n'y restait jamais long-tems. Rozeval avait toujours un peu de fièvre, sa faiblesse était extrême: il était impossible qu'il allât rêver sur les bords du Tibre; il s'en dédommageait en passant toutes ses soirées dans son cabinet, où depuis l'aventure des roseaux transplantés dans la caisse de fleurs, personne n'entrait que lui: là, s'asseyant vis-à-vis sa fenêtre, il contemplait les roseaux miraculeux; alors sa tête s'exaltait par degrés, il croyait entendre, il s'attendait à une apparition; le moindre bruit le faisait tressaillir, et il sortait de ce cabinet enchanté avec un redoublement de fièvre. Quelquefois il essayait de jouer la sonate de Corelli, mais en vain; ses doigts tremblaient, sa respiration s'arrêtait, et les sons mal articulés de la flûte expiraient sur ses lèvres brûlantes. Il lui semblait qu'il

profanait une musique divine admise dans le ciel, et qu'il ne devait plus entendre qu'aux pieds de l'Eternel. Ce trouble continuel épuisa tellement ses forces, qu'il n'était plus en état de supporter une émotion violente, et il crut toucher enfin au terme de sa vie : il avait cette idée depuis sa promenade dans les jardins de la ville Borghèse, mais elle ne fut plus dans son imagination un pressentiment vague, elle devint pour lui une certitude.

Rosama, instruite de l'état où était Rozeval, fit d'inutiles tentatives pour le voir ; elle ne concevait rien à sa conduite, elle craignait pour sa vie ; l'inquiétude bouleversa sa santé, une fièvre violente la força de garder son lit quatre ou cinq jours. Cependant Rozeval ne se rétablissait point, au contraire, il s'affaiblissait à vue d'œil ; sa maladie avait un caractère étrange : à mesure que son corps dépérissait, son esprit et son imagination semblaient redoubler de force et de vigueur, il touchait au but de ses espérances et de tous ses désirs.

Un soir, Rozeval, avant de s'enfermer dans son cabinet comme à l'ordinaire, fit appeler Lorenzi qui vint aussitôt, quoiqu'il fut prêt à sortir. Rozeval lui remit un gros paquet cacheté, en lui disant : voilà les manuscrits que je vous ai promis, ils contiennent toute mon histoire ; ne les lisez que lorsque je ne serai plus ; faites-en alors l'usage que vous voudrez, peut-être est-il bon que les enfans du siècle les connaissent !... recevez-les comme un témoignage de ma

reconnaissance. A ces mots Lorenzi attendri, prit le paquet : j'en serai seulement, dit-il, un fidèle dépositaire ; je vous rendrai ces manuscrits quand votre santé sera rétablie. Une affaire importante, poursuivit-il, m'oblige à sortir dans ce moment, je serai de retour avant l'heure où vous vous couchez, j'espère que vous me permettrez de vous voir encore un instant aujourd'hui. En disant ces paroles il embrassa Rozeval, et il se hâta de le quitter. Rozeval entra dans son cabinet, alluma la lampe d'albâtre suspendue au plafond, ouvrit sa fenêtre ; il s'assit devant la caisse de fleurs, et il tomba dans sa rêverie accoutumée : le tems était serein, un brillant clair de lune répandait la plus douce clarté. Rozeval, les yeux fixés sur les roseaux, s'aperçut qu'ils avaient changé de couleur depuis le matin, ils étaient devenus entièrement jaunes ! .... Il avança la main et prit une de leurs feuilles desséchées, qui se rompit en y touchant, et qui se réduisit en poussière sous ses doigts .... Le pouvoir souverain, dit-il, qui plaça là ces roseaux, ne les a mis sous mes yeux que pour m'annoncer ma destinée ! .... Ils ont perdu la riante couleur du printems ; j'ai perdu celle de la jeunesse ! .... Je suis courbé, flétri comme eux ; — nous devons sans doute périr ensemble, ... et cette heure est proche ! .... A ces mots, l'instinct secret qui nous attache à la vie arracha du fond de son cœur un profond soupir, deux larmes coulèrent doucement sur ses joues ; mais ce mouvement de la nature, étranger et même contraire à toutes ses pensées, fut aussi vague,

aussi confus que fugitif. Rozeval éleva ses regards vers les cieux, et jamais leur tranquille et majestueuse beauté n'avait produit sur lui une si vive impression! les bras croisés sur sa poitrine, il resta quelques minutes plongé dans le plus doux ravissement!.... Cette contemplation répandait dans son ame un calme mélancolique et délicieux!.... O véritable refuge de l'espérance; s'écria-t-il, je touche donc aux biens que tu promets!.... Bientôt, débarrassé des entraves de la vie, je me trouverai placé aux pieds du trône éternel, entre Uranie et mon père!.... O qu'elles doivent être radieuses ces demeures célestes auxquelles cette voûte étincelante parsemée d'astres, sert de marchepied! séjour d'une paix inaltérable et d'un amour immortel, où je jouirai du bonheur et de la puissance divine, d'aimer sans trouble et d'admirer sans mesure la sublime et suprême perfection!.... Comme il disait ces paroles, un vent frais s'élevant tout à coup, fit mouvoir et gémir deux roseaux qui se rompirent en se heurtant, et qui tombèrent brisés sur les genoux de Rozeval!.... Il frissonne!.... Dans ce moment il entend du bruit derrière lui, il se retourne; la porte s'ouvre, il pousse un cri perçant.... Quel objet s'offre à ses regards.... C'est Uranie vêtue de blanc et plus belle que jamais, qui s'élance vers lui: ce n'était point une illusion, c'était elle en effet; mais Rozeval ne voit en elle qu'un ange qui vient recevoir son ame pour la porter dans les cieux... Tu viens me chercher, dit-il, d'une voix défaillante... je te suis... A ces mots, tombant à ses

genoux, et croyant se réunir à elle par la mort qui va l'en séparer, il exhale son dernier soupir avec le transport religieux, et passionné d'une joie sublime et pure!.. Uranie éperdue, le croit seulement évanoui, et ne conçoit pas sa surprise et son saisissement, car elle lui avait envoyé deux messagers pour le prévenir de son arrivée; mais aucun n'était parvenu!... Elle appelle; le jockey accourt, et avec l'aide de la tremblante Uranie, il porte Rozeval dans sa chambre et sur son lit... Lorenzi n'était pas encore rentré; les domestiques de la maison surviennent, on va chercher un médecin, qui déclare formellement que Rozeval n'existe plus... A cet arrêt terrible la malheureuse Uranie perd l'usage de ses sens... Dans ce moment Lorenzi rentrait, et apprit ces événemens funestes. Il arracha Uranie de ce fatal logement, lui céda le sien, et fit venir des femmes pour la servir, car elle n'avait avec elle qu'un vieux domestique avec lequel elle s'était évadée de France... Lorenzi n'instruisit Rosama de cette catastrophe qu'avec beaucoup de précautions; elle était à peine convalescente, et Lorenzi connaissait ses sentimens pour Rozeval: il partagea ses soins entre elle et l'infortunée Uranie. Il lut avec Rosama les manuscrits de Rozeval, et il n'osa les communiquer à Uranie. Ce fut ainsi que Rosama apprit qu'elle n'avait jamais été aimée, et que ses sentimens et toutes ses démarches n'avaient servi qu'à fortifier les illusions de Rozeval et sa fidélité pour une ombre; elle pleura beaucoup, mais son amour était surtout dans sa tête: un confident aimable et sen-

sible parvint à la consoler. Uranie ne se plaignit point, ne fit point de questions, ne répondit à aucun ; elle déclara seulement qu'elle voulait entrer dans un couvent. Rosama lui montra le plus tendre intérêt, et lui offrit un asile. Elle le refusa, et elle demanda avec instance de lui en procurer un dans un monastère. On lui remit enfin les papiers de Rozeval, en lui donnant l'explication des prétendus prodiges des roseaux du Tibre et de la cascade du palais Borghèse. Le lendemain, Uranie, pour la première fois, voulut sortir, et n'emmena avec elle que son vieux domestique. On sut qu'elle avait visité les jardins Borghèse et les roseaux du Tibre ; en revenant elle tenait un roseau qu'elle a toujours conservé et qu'elle a porté au tombeau, car elle a demandé qu'on le mît dans son cercueil. Elle recommanda son vieux serviteur à Lorenzi, qui le garda chez lui, où il est encore. Enfin l'inconsolable Uranie, également intéressante par sa beauté, sa jeunesse et sa silencieuse et fidèle douleur, entra dans un couvent ; y prit le voile, fit ses vœux au bout de l'année, et mourut quelques mois après avec tout le calme de l'innocence et d'une pieuse résignation.

LA
VEUVE DE LUZI.

LA
VEUVE DE LUZI.

ANECDOTE (1).

J'ai lu jadis qu'un monarque guerrier, après une victoire, versa des larmes en voyant sur le champ de bataille cette multitude d'hommes privés de la vie par un dessein prémédité, par sa volonté réfléchie et son commandement exprès. Les historiens nous apprennent avec admiration que ce prince *sensible* pleura au lieu de se réjouir à l'aspect de l'armée ennemie détruite toute entière, et de la moitié de la sienne massacrée; car c'est toujours ainsi qu'il faut payer ces brillans succès, mériter des couronnes de lauriers et l'enthousiasme des poëtes. Mais comme on sait, une larme d'un prince, répandue à propos, suffit pour expier et pour réparer tous les ravages, tous les meurtres d'une campagne, et même d'un règne. Cependant, un vieux capitaine, comme il s'en trouve rarement dans les cours des rois conquérans, s'approcha de celui-ci; et

(1) *Le fait qui forme le dénouement de cette histoire s'est passé en* 1814, *à Luzi, petite ville de Bourgogne.*

d'un air sévère il lui dit : On frémit en voyant ces cadavres sanglants, ces vainqueurs désarmés par la mort et tombés sur le sein des ennemis qu'ils ont immolés ! Néanmoins les suites de la bataille que l'on ne voit pas pourraient présenter un spectacle mille fois plus funeste que celui qui s'offre à nos regards : du moins ces braves guerriers, étendus pêle mêle dans la poussière, ne souffrent plus ; ils sont quitte des horreurs et de la tyranie d'une ambition sanguinaire! Mais combien sont à plaindre ceux qui les aimaient et qui leur survivent!...! Que deviendriez-vous, seigneur, si cette innombrable légion de personnes désolées vous apparaissait tout à coup ? si les pères, les mères de ces infortunés, leurs veuves, leurs enfans, étouffant par leurs cris et leurs malédictions les chants de la victoire, accouraient tous, vous entouraient, se pressaient autour de vous avec un horrible tumulte, en vous demandant compte de tout le sang que vous avez versé? Où fuiriez-vous pour vous dérober à leurs fureurs ? Sur votre char de triomphe? vous ne le retrouveriez plus, le désespoir l'aurait brisé.... On ignore la réponse du prince ; mais il est probable que l'on envoya ce vieux philosophe moraliser à son aise dans quelque île déserte, loin des cours, des rois et des héros.

Toutes les mères de famille, en France, pensaient comme ce bon vieux guerrier, et surtout depuis le commencement du dix-neuvième siècle ! Cependant elles n'étaient pas insensibles aux victoires éclatantes remportées par nos armées intrépides; les Françaises aiment

également la patrie et la gloire, mais elles s'affligeaient profondément de ne pouvoir donner à leurs enfans une éducation conforme à leurs dispositions naturelles. Le gouvernement ne voulait que des soldats; c'était un juste sujet de chagrin pour toutes les familles, et il était vivement senti dans toutes les classes; nulle mère ne pouvait en être plus douloureusement affectée que la bonne veuve de Luzi, dont l'histoire est si touchante, qu'on la gâterait si on la racontait avec art; dans ce récit naïf, l'expression la plus simple sera toujours la meilleure, parce que toujours elle sera d'accord avec le caractère, la conduite et les sentimens de l'héroïne.

Madame Miller était la veuve d'un marchand établi dans la petite ville de Luzi, en Bourgogne. Ce marchand, que l'on croyait fort riche, avait fait de mauvaises affaires sur la fin de sa vie; il laissa autant de dettes que de bien; sa veuve paya tous les créanciers, et pour faire honneur à la mémoire de son mari, elle sacrifia généreusement son douaire. On admira cette action; et cependant ses parens lui représentèrent, que n'étant pas obligée de se dépouiller ainsi, elle devait songer qu'elle avait un enfant. J'y songe aussi, répondit-elle; ne vaut-il pas mieux que mon fils soit pauvre et sans tache, que d'être riche et de porter le nom d'un banqueroutier? Tout le monde à Luzi, convint de cette vérité; les provinciaux pensent encore ainsi.

Madame Miller ne conserva pour toute fortune qu'une rente de 1000 fr., et une petite maison dans la

ville de Luzi. Une sage économie lui procura l'aisance, et elle trouva le bonheur dans la paix de la conscience, la tendresse maternelle et l'estime de sa famille et de ses voisins. On ne l'appelait que la bonne veuve ; et lorsqu'avec sa robe de bure, elle passait à pied dans la rue en tenant par la main son charmant petit garçon, on la saluait avec un véritable respect, on la suivait des yeux avec complaisance. Jamais un mendiant ne fut rebuté par elle ; jamais, au lieu de donner un léger secours au pauvre qui se plaignait de la faim, elle n'eut la dureté de lui conseiller avec humeur d'aller travailler, comme si l'on voyait toujours devant soi un atelier de manufacture ouvert aux mendians, et un ouvrage à faire, dont l'infortuné ne voulût pas se charger! Mais la bonne veuve mettait dans la main de son enfant une petite pièce de monnaie qu'il glissait dans celle du pauvre en ôtant son petit chapeau rond, car sa mère lui apprenait à respecter le malheur ; et quand elle lui lisait l'Evangile où la veuve jetait son denier dans le tronc de l'église, l'enfant attendri l'embrassait en disant : Maman, c'est comme toi !

Madame Miller avait, pour amie intime, sa plus proche voisine, nommée madame Bernard, pauvre et veuve comme elle, et presqu'aussi bonne. Madame Bernard était mère d'une fille unique, de l'âge d'Alexis, l'enfant de madame Miller : cette fille, qui s'appelait Emilie, était venue au monde le jour même de la naissance d'Alexis. Ces deux enfans naquirent presqu'à la même heure, et dans deux maisons réunies l'une à

l'autre par un mur mitoyen ; enfin ils reçurent ensemble le baptême dans l'église de leur paroisse. Les deux mères ne manquèrent pas de remarquer toutes ces circonstances ; c'était le commencement d'un roman. Comme les deux maillots étaient blonds, qu'ils avaient des yeux bleus et des teints éblouissans, on trouva qu'ils se ressemblaient comme deux jumeaux ; on soutint même, par la suite, quoiqu'ils eussent des traits fort différens, qu'ils conservaient, en grandissant, la plus parfaite ressemblance. Mais ils avaient en effet une aimable conformité, ils étaient charmans l'un et l'autre, et ils embellissaient également chaque année. Accoutumés à se voir, presque tous les jours, ils en avaient pris l'habitude, et s'aimaient comme frère et sœur. Malgré ce doux sentiment, Alexis, pendant long-tems, préféra aux goûters du dimanche avec Emilie les parties de barres et de cerf-volant avec les petits garçons de son âge. Cependant il y eut un évènement qui forma dans leur liaison une époque intéressante ; mais ce fut seulement dans l'imagination d'Alexis, car les premiers mouvemens de la vanité empêchèrent Emilie d'éprouver la même impression. Il fut décidé avec le curé de la paroisse, que les deux enfans, qui venaient d'atteindre leur douzième année, rendraient ensemble le pain bénit le jour d'une grande fête. Ce fut une importante affaire pour les deux veuves qui allaient faire paraître leurs enfans d'une manière si honorable et si solennelle en présence de leurs voisins rassemblés et de tout le quartier ! Mme.

Bernard, surtout, fut dans une vive agitation, il s'agissait de parer Emilie! Sa marraine, qui était riche, fit les frais de l'habillement. Emilie eut, pour la première fois de sa vie, une belle robe de soie, et des perles et des fleurs dans ses beaux cheveux blonds nattés. Elle vit mettre tant d'importance à sa toilette, qu'elle y en mit elle-même, et ce ne fut pas sans une émotion très-profane, qu'elle entra dans l'église. Alexis, beau comme un ange, et n'y songeant pas, lui donnait la main. Il examina d'abord avec curiosité l'habillement d'Emilie, qui lui parut surprenant par sa magnificence; mais bientôt il entendit répéter mille fois à demi-voix autour de lui ces paroles: Quel joli petit couple! et son attention changea d'objet; il regarda la figure d'Emilie, il la trouva charmante, il lui sembla qu'il n'entendait louer qu'elle. Cette même phrase fit un effet tout différent sur Emilie; elle s'appropria tous les éloges, car sa robe était bien plus riche que l'habit d'Alexis, et elle avait encore de plus une couronne de roses et un collier de perles!.... Alexis, qui avait enfin remarqué les grâces d'Emilie, devint depuis ce jour beaucoup plus aimable pour elle. Emilie, malgré le petit mouvement d'orgueil que lui avait inspiré sa parure, était au fond plus sensible que vaine: elle partagea, avec la candeur de son âge, un attachement qui devait par la suite faire le destin de tous les deux.

Cependant Alexis annonçait les plus heureuses dispositions pour apprendre. Le curé de la paroisse, charmé de sa douceur et de son intelligence, lui avait

enseigné le latin ; il y faisait des progrès surprenans : un ami de sa mère lui apprenait les mathématiques, pour lesquelles il avait un goût particulier. Il fit les progrès les plus rapides, et il montra même aptitude à une infinité d'autres études auxquelles il se livra de son propre mouvement. Sa mère, sacrifiant à son éducation toutes ses petites économies, l'envoyait de tems en tems à Dijon chez un de ses parens. Il surpassa tellement les espérances de ses maîtres, que l'un d'eux s'engagea à lui procurer une place avantageuse à Paris dans l'université, aussitôt qu'il aurait atteint sa dix-huitième année : il venait d'entrer dans sa dix-septième. La bonne veuve était au comble de ses vœux ; avec quelle reconnaissance elle remerciait le ciel qui ouvrait à son fils une noble carrière que ses talens lui feraient parcourir avec éclat, et dans laquelle il trouverait la fortune, la gloire et le bonheur! car la main d'Emilie lui était promise. Ces deux jeunes amans, dont rien n'avait encore troublé les innocentes amours, ne voyaient dans l'avenir qu'une félicité sans nuages. Ils s'aimaient avec toute la candeur et tout l'enthousiasme d'une première passion, et en même tems avec toute la sécurité que peuvent donner la douce habitude et une constance long-tems éprouvée. Madame Miller, depuis deux ans, n'était pas sans inquiétude sur la conscription : mais elle pensait qu'avec un peu d'argent et quelques protections, elle pourrait aisément en sauver son fils. Elle avait loué sa maison, afin de la vendre, s'il le fallait, et elle alla prendre un petit logement dans

une maison voisine. A cette époque, un bonheur inattendu changea tout à coup la fortune d'Emilie. Un parent éloigné lui laissa en mourant 150,000 fr. Cet évènement inquiéta vivement madame Miller. Elle crut remarquer du refroidissement dans les manières de la mère d'Emilie, on lui annonçait un voyage à Paris !..... Ah ! mon fils, dit-elle, voilà Emilie devenue riche ! madame Bernard n'est plus ce qu'elle était pour nous !... — Emilie ne changera pas, répondit Alexis. — Et si sa mère refuse son consentement ? — Emilie ne se mariera jamais malgré sa mère; mais nous attendrons que j'aie fait fortune. — Tu la feras. — Oui, pour vous rendre heureuse et obtenir la main d'Emilie. O mon Alexis, le ciel exaucera tes vœux, ils sont si purs ! — Je ne mérite rien encore. Je n'ai vécu que pour jouir de vos soins et de vos bienfaits; mais le ciel me protégera pour vous bénir.

Peu de jours après cet entretien, toutes les craintes de madame Miller furent heureusement dissipées. Madame Bernard, en effet, avait fait quelques tentatives pour inspirer à sa fille l'ambition dont elle ne pouvait se défendre; mais Emilie répondit avec tant de raison, de respect et de tendresse, elle fit si bien valoir la sainteté d'un engagement pris dès sa première enfance, et surtout les vertus, la conduite et les talens d'Alexis, que madame Bernard, attendrie, courut chez son amie, et lui renouvela toutes ces promesses avec l'effusion de la sensibilité la plus vraie. La joie des jeunes amans et celle de madame Miller furent inexprimables;

cette bonne mère n'avait point de langage pour peindre ce qu'elle éprouvait, elle ne pouvait que répèter : Ah ! que je suis heureuse ! Six mois s'écoulèrent dans cet enchantement. Un coup de foudre allait anéantir cette félicité si touchante et si pure !

La guerre continuait avec furie, et bientôt des revers inouis produisirent les mesures les plus violentes. Toute la jeunesse de la France fut appelée à la hâte ; il s'agissait de combattre, on promettait de la gloire, elle accourut : il fallait remplacer tout à coup quatre cent mille hommes ensevelis dans les neiges d'un désert, et les rangs de ces nobles victimes de la guerre furent remplis. Jamais on ne vit le courage intrépide réparer avec autant de promptitude les ravages de la mort.

Alexis avait dix-sept ans, il reçut l'ordre de partir, et il le voulut lui-même. Malgré le désespoir de sa mère et les pleurs d'Emilie, il s'enrôla dans un régiment de dragons; Emilie fondit en larmes en recevant les adieux d'Alexis ; néanmoins, en voyant combien un casque ajoutait à sa bonne mine, et elle éprouva je ne sais quel mouvement secret qui ressemblait à une consolation. Mais l'habit guerrier retraça seulement à la pauvre mère les dangers que son fils allait courir, et l'aspect de cet uniforme militaire la glaça d'horreur. Après le départ de cet enfant chéri, madame Miller prit la clef de sa chambre, en disant : Je ne veux, jusqu'au retour de mon fils, ni entrer dans cette chambre, ni qu'on y entre. En effet, elle en serra soigneusement la clef,

Son fils lui avait promis de lui écrire à chaque affaire, et il tint long-tems parole. La bonne veuve passait sa vie avec la triste Emilie ; cette dernière ne parlait que d'Alexis, ne s'occupait que de lui : cependant madame Miller n'était pas toujours parfaitement contente d'elle, car elle aurait voulu lui voir une délicatesse d'inquiétude, une continuité de douleur qui ne peuvent se trouver que dans un cœur maternel.

Le vœu pour la paix était devenu général ; mais la guerre se prolongeait, et l'on vit enfin les ennemis entrer en France ! . . . . Après le combat de Brienne, on ne reçut point de nouvelles d'Alexis, et les alarmes devinrent aussi vives qu'elles étaient fondées. Par une bizarrerie que ceux qui savent aimer pourront seuls comprendre : madame Miller, qui jusque-là aurait voulu voir Emilie plus inquiète et plus agitée, ne put supporter son abattement et ses larmes ; lorsque tout était à craindre, la malheureuse mère aurait voulu être flattée ; la douleur et la consternation d'Emilie semblaient lui annoncer le plus grand des malheurs ! Elle cessa de la voir. Chaque instant ajoutait à l'angoisse des inquiétudes de la pauvre veuve, et toutes les fois qu'elle passait devant la porte de la chambre de son fils, elle tressaillait, et un déluge de larmes innondait son visage ! Elle ne recevait personne ; elle vivait dans une profonde solitude, n'ayant avec elle qu'une petite servante de treize ans, qu'elle avait prise depuis le départ de son fils, et qu'elle avait préférée de cet âge, afin de pouvoir en obtenir un silence absolu sur les nou-

velles de l'armée, qui formaient à Luzi comme ailleurs l'entretien général dans toutes les classes.

Un matin que madame Miller était tristement à sa fenêtre donnant sur la rue, elle vit passer une charrette remplie de blessés, revenant de l'armée ! ... A cet aspect, mille sentimens confus et contraires agitent son cœur oppressé ! ... Peut-être est-il là ! se dit-elle en frémissant..... Une espèce de désir, une espérance vague se mêlent à ce qu'elle craint, et à l'idée qui lui fait horreur, celle de le revoir dangereusement blessé!... Mais il existerait, il lui serait rendu ! .... Elle jette sur la charrette un coup d'œil à la fois avide, égaré.... Six blessés sont rangés les uns à côté des autres : dans une minute la tremblante mère a examiné tous les uniformes ; celui de son fils ne s'y trouve pas ; elle est donc sûre qu'il n'est point parmi ces infortunés, qui, presque tous, paraissent être mourans. Elle respire, et cependant un profond soupir s'échappe de sa poitrine ! .... La voiture s'arrête à la porte de sa maison, dont on demande le propriétaire pour l'engager à prendre chez lui deux de ces blessés. Tandis que cet homme, quoique riche, faisait quelques difficultés, la pauvre veuve, ranimée par une idée bienfaisante, descendit dans la rue ; après avoir tiré d'une armoire la clef de la chambre de son fils ; elle s'approcha de la charette, et elle demanda qu'on lui donnât le plus jeune de ces blessés. En voici un, lui dit-on, qui a tout au plus dix-sept ans. ... Ah ! c'est celui-là que je veux soigner ! s'écria-t-elle. On le lui donna ; il était évanoui ;

il avait un bras en écharpe, et sa tête était tellement enveloppée de linges, qu'on ne pouvait distinguer ses traits. La veuve, baignée de larmes, n'osa le regarder. Un valet de la maison se chargea de le transporter. La veuve appela sa servante. et lui donnant la clef: Conduis ce malheureux soldat, lui dit-elle, dans la chambre de mon fils; fais-le coucher dans son lit, cette action me portera bonheur. On exécuta ses ordres; mais le soldat moribond, en recouvrant l'usage de ses sens, ne reprit point sa connaissance. Madame Miller envoya chercher un chirurgien. Une charitable sœur grise vint d'elle-même, et annonça qu'elle veillerait le malade. Le chirurgien, après l'avoir examiné, déclara qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. La veuve n'eut pas le courage d'entrer dans sa chambre : son cœur eût été déchiré en voyant un jeune homme mourant dans le lit de son fils, de ce fils dont elle ignorait le sort ! elle priait Dieu, elle pleurait, et elle faisait de la charpie en silence. Elle envoyait avec profusion, au malade, tout ce qui pouvait lui être utile. De tems en tems la sœur grise venait lui donner de ses nouvelles. Le lendemain on lui dit que le malade était toujours en délire, et qu'il parlait souvent de sa mère. Ce détail attendrit profondément la veuve : O mon Dieu ! dit-elle, si mon fils est blessé, puisse-t-il tomber dans les mains d'une mère inquiète de son enfant, il sera soigné comme ce pauvre soldat ! .... Sur le soir, le chirurgien vint dire à madame Miller que le malade était beaucoup mieux, et que même il répondrait de sa vie s'il n'a-

vait pas toujours le délire, qui était le symptôme le plus fâcheux avec une blessure aussi grave à la tête. Ce pauvre jeune homme, poursuivit le chirurgien, se figure, en regardant sa chambre et son lit, qu'il est chez sa mère qu'il appelle avec une extrême agitation.... Ah Dieu! s'écria madame Miller, il a une mère qu'il chérit! ah! jusqu'à ce qu'il la retrouve, je lui en tiendrai lieu!.... Dans ce moment, la bonne sœur grise accourut, en disant que le malade pleurait, qu'il soutenait qu'il était chez lui, qu'il demandait sa mère, qu'il voulait se lever, qu'heureusement il n'en avait pas la force, mais qu'elle ne pouvait plus le contenir. Ce récit porta au comble l'intérêt que madame Miller prenait à ce soldat. Hé bien, dit-elle, allons le secourir. Je vais aller le voir; je prierai Dieu avec plus de confiance au chevet de son lit!... Aussitôt elle passa dans sa chambre; en y entrant, elle l'entendit s'écrier: Ma mère! ma mère! venez donc auprès de votre enfant! A cette voix entrecoupée de sanglots, mais qu'elle ne peut méconnaître, le ciel vient de s'ouvrir pour elle!... Eperdue, elle s'élance vers le lit; le jeune homme pousse un cri de joie, elle le prend dans ses bras en le baignant de larmes.... C'était Alexis! Quelle récompense d'une action charitable! et qui pourrait entreprendre de dépeindre une telle joie?

Alexis conta en peu de mots son histoire: atteint de plusieurs coups, couvert de blessures, et laissé pour mort sur le champ de bataille, il avait été dépouillé de tous ses vêtemens. Au bout de douze heures: on re-

connut qu'il respirait encore, on le mit sur une charrette : l'habit dont on le revêtit était un uniforme d'emprunt.

Emilie, avertie le soir même, vint mettre le comble à la félicité de la mère et du fils.

La convalescence d'Alexis fut longue ; au bout de huit mois il recouvra une parfaite santé; il obtint alors son congé et une place honorable. Les deux amans furent unis; ils se marièrent à Luzi, dans leur église paroissiale : là le même prêtre qui avait béni les premiers instans de leur existence, assura par une nouvelle bénédiction le bonheur de leur vie entière.

La bonne veuve reçoit le prix de ses vertus et de sa tendresse maternelle, son fils est heureux et reconnaissant (1).

---

(1) *Cette anecdote est la seule nouvelle non inédite de ce recueil; mais elle n'avait paru que dans un journal.*

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 020 902 897 9